

# LETTRES,

Curieuses & interessantes de

MONSIEUR DE VOLTAIRE,

*Henry George Junr*  
Et de plusieurs autres Personnes, distinguées  
par leur rang & par leur merite.

Avec des REFLEXIONS & des NÔTES.

Par M. A. D.

*Nunquam sincera bonorum  
Sors uni concessa viro.*

Claudian, in Laud Stilic.

---

A D U B L I N :

Chez W. HALLHEAD, No. 63, Dames-street.

MDCCCLXXXI.





[ iii ]

AVERTISSEMENT.

Plusieurs Personnes respectables qui aiment la Litterature en Correspondance avec l'Editeur, l'ont favorisé de ces Lettres, en lui laissant la liberté d'en faire tel usage qu'il croiroit utile. Quelques unes ont déjà paru dans des ouvrages Périodiques, mais imparfaites; il y a ajouté quelques Reflexions & des Nôtes. Elles ne sont pas faites pour des Esprits légers qui n'aiment que des bagatelles. L'Editeur ose promettre à ceux qui ne sont pas au fait de l'Histoire Litteraire Politique & courante du Siecle; trouveront de l'avantage à les lire.

Il faut espérer que l'on insérera celles de M. de Voltaire, dans l'immense Edition de ses Oeuvres que Mr. Panckoucke fait imprimer.

Malgré plusieurs épreuves que l'on a fait corriger, il s'y est glissé plusieurs fautes d'impression quelques unes mêmes qui alterent le sens. \* On prie le public d'avoir recours à l'Errata.

Trin. Col.

26<sup>me</sup> Mars.

\* Voyez l'Errata sur la Note, de la Page 14<sup>me</sup>.

T A B L E.

## T A B L E

DES

## L E T T R E S.

	Page
<b>L</b> ettre à M. le Maupertuis, —	1
— de M. d'Arget, —	4
Reponse de Mr. Voltaire, —	6
Lettre à M. du Miffy, —	9
— à Madame Calas, —	11
— à Mr. de la Fargue, —	12
— à L'Abbé Voisenon, —	13
— à L'Abbé Dubos, —	16
— à M. d'Arget, —	17
— à L'Abbé le Blanc, —	20
— au Baron de Bielfield, —	21
— à Mr. Bessin, —	23
Reponse, —	24
Lettre à M . . . —	26
— au Marquis de Villette, —	28
Reponse du Marquis, —	30
Lettre	

	Page
Lettre à Mr. le Duc de Choiseuil,	32
— à l'Admiral Bing,	33
— du Maréchal de Richelieu,	34
Reponse,	36
Lettre à Madame Géoëfrin,	38
Reponse de Mad. Géoëfrin,	40
Lettre à M. du Belloy,	43
— au Prince Gallitzin,	47
— à Mr. d'Alembert,	49
— a Mr. Ximenés,	51
— à M . . .	52
— à Mr. Bastide,	54
— au Spectateur François,	58
Reponse,	59
Lettre de L'Abbé Pinzo, à Clement XIV.	60
— de Mr. de la Harpe,	68
Reponse,	69
Lettre à Mr. Marmontel,	70
— à Mr. le Dr. Végani,	71
— à M. le Marechal de Richelieu,	72
— du Prince Belolsky,	76
Reponse de M. Voltaire,	78
Lettre à Mr. Parmentier,	79
— de M. le Marquis Cubiere,	81
— à Madem. Vigé, par M. D'Alembert,	85
— au Baron d'Espagnac,	87
— de M. Florian, au nom des habitans	88
— de Ferney,	88
Lettre	



## T A B L E.

vii

	Page
Lettre à M. d'Oigni, —	89
— à M. Beguillet, —	90
— au Comte Schu . . . —	92
— à Mr. Desseslarts, —	94
— au Philosophe sans prétention, —	95
— à L'Auteur des Ephémérides, —	96
— au Roi de Prusse, —	99
— à M. L'Abbé Chau, —	104
— à M . . . — —	107
— au Comte d'Argental, —	108
— Mr. Dionis, Conseiller au Parlement de Paris, —	111
— aux Auteurs d'un Journal, —	113
— à M. Domaschnieff, —	114
— à M. L'Abbé Pezzana, —	116
— à M. le Sénateur Scheffert, —	118
— à Mr. Cubiere, —	119
— de Mr. Mirbeck, avocat, —	120
Reponse de M. Voltaire, —	122
Lettre du même, —	123
Reponse de M. Voltaire, —	125
Lettre à Mr. Henriquez, —	127
Reponse de M. Voltaire, à M. Sauvagere, —	128
Lettre à M. Messance, —	130
— à M. Petrini, —	131
— à M. Trefféol, —	132
— à l'Auteur de l'Origine des Graces, —	133

Lettre



	Page
Lettre à Mr. Dixmerie, —	134
— à Mr. St. Marc, —	135
— au Curé de St. Sulpice, —	137
Reponse du Curé, —	139
Chanfon de Voltaire, —	141
Vers à Mr. Bernard, —	142
La Prophetie de la Sorbonne, —	143
Vers à Mad. du Boccage, —	144
Vers d'un jeune élève de l'Ecole de Berlin,	
avec le Reponse, —	145
Lettre de M. à D——l, —	146
— sur Voltaire, —	148
— ditto. —	149
— ditto. —	151
Extrait d'une Lettre sur Voltaire, —	153
Vers de Mr. Dupont, —	154
Lettre au Roi de Prusse, 1777, —	155
— de Montesquieu, —	157
— ditto à M. Maupertuis, —	158
— du Roi de Prusse, à Mr. Languet, Curé	
de St. Sulpice, —	161
— à Milord Maréchal, son Ministre à la	
Cour de France, —	162
— à Mr. D'Alembert, —	163
— à l'Imperatrice de Russie, —	165
— du Roi de Prusse à l'Auteur de la vie	
du Général Paoli, —	168

Lettre

# T A B L E

ix

	Page
Lettre à Mr. D'Alembert, — — —	171
— ditto. — — —	173
Extrait d'une autre Lettre au même,	177
Lettre du Roi à l'Academie de St. Peterf-	
bourg, — — —	179
— à Mr. Euler, — — —	181
Extrait d'une Lettre du Roi à la Reine Mere,	182
Lettre à Mr. l'Abbe Duval Pyrau,	184
— au même, — — —	185
— à la Reine de Prusse, — — —	186
— au Maréchal de Camp de St. Auban,	ib.
— au Général Zieten, — — —	189
— du Prince de Prusse au Pr. d'Albanie,	193
— du même, au même, — — —	194
— du même à Mr. le Comte de Cerno-	
wich, — — —	197
Extrait d'une Lettre de l'Imperatrice des	
Russies, — — —	199
— de l'Imperatrice des Russies à l'Acade-	
mie Royales des Sciences de Berlin,	203
Reponse de l'Academie de Berlin,	204
Lettre de l'Imperatrice de Russie à Mad.	
Denis, — — —	206
— du Roi de Suede, au Comte d'Ostein,	207
— à M. Sedaine, — — —	208
— de Monsieur Turgot, à M. L'Abbé	
Bossut, — — —	209
a	Lettre

	Page
Lettre du Comte de St. Germain, à son ami intime Mr. L'Abbé Dubois,	213
— au Général Kiau,	216
Reponse de Mr. de Voltaire au Comte de Hoditz de Roswalde,	217
Lettre à Mr. le Bas,	219
Extrait d'une Lettre sur l'Empereur, &c. par Mr. de R. . . Ministre à la Cour,	221
Lettre de Mr. Thomas à Mr. le Baron d'Espagnac,	222
Reflexions sur la Guerre,	224
Nôtes,	228
Anecdotes sur la vie de Milord Marechal,	235

## E R R A T A.

- Page 5. il faut lire la ligne 6me, après le 4me vers.
- P. 13. l. 12. Moudonville, lisez Mondonville.
- P. 14. l. 1. joué le role de Médée; ici fini la note,  
la suite auroit du être sous la page 17me; &  
se lire après ces mots de la Lettre, *ma Tragedie*  
*de Merope.*
- P. 32. l. 2. Mrs. le Frances, lisez le Francs.
- P. 49. l. 1. entramée, lisez entraînée.
- P. 50. l. 3. Truer, lisez Twer.  
l. 4. Dédie, lisez Dédie.
- P. 55. l. 18. au temps perdu, lisez temps perdu.
- P. 57. l. 7. Seig, lisez Seigneur.
- P. 62. l. 20. mais mon, lisez mais n'on.
- P. 64. l. 10. L'abbé Olatel, lisez Platel.
- P. 73. l. 8. mon tardis, lisez mon taudis.
- P. 74. l. 18. Denis, lisez Demoiselle.
- P. 87. — La note se rapporte a la page 88.
- P. 89. l. 1. M. d'Oigin, lisez d'Oigni.  
l. 8. que habitans, lisez les habitans.
- P. 90. l. 7. M. Beguiller, lisez Beguillet.
- P. 92. Mr. Ginbert, lisez Guibert.
- P. 97. l. 3. de 1762, lisez de 1672.
- P. 100. l. 14. Hohenzollerze, lisez Hohenzoller.
- P. 110. l. 2. justrion, lisez istrion.
- P. 112. l. 7. entrant, lisez entrent.
- P. 132. l. 1. Tressfoel, lisez Tresséol.
- P. 153. l. 12. affligent, lisez affligeant.
- P. 155. Note, l. 2. qui ont, lisez qui abusent.  
— l. 6. que celle de la Morale, lisez que  
celle de la Morale Evangelique.
- P. 161. l. 1. procé, lisez procès.
- P. 183. La Note, Akiakia, lisez Akakia.
- P. 185. l. 2. passe, lisez passent.
- P. 193. d'Albanio; lisez d'Albanie.
- P. 203. l. 12. la Science, lisez ma Science.
- P. 210. l. 17. Usiues, lisez Usines.
- P. 215. l. 15. Du Mys, lisez Du Muy.
- P. 230. l. 23. la cour, lisez la Cour de Berlin.









## LETTERS.

À Mr. MAUPERTUIS,

A CIREY, May 22, 1738.

**J**E viens de lire, Monsieur, une histoire & morceau de Phisique plus interessant que tous les Romans: Madame du Chatelet veut le lire, elle en est plus digne que moi: il faut au moins pendant qu'elle aura le plaisir de S'instruire avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre preface est très adroite, qu'elle fait naître dans l'Esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle interesse les navigateurs, à qui la figure de la-

B

terre

terre étoit assez indifferente, qu'elle insinue sagement les erreurs des Anciennes mesures, & l'infailibilité des votres, qu'elle donne une impatience extreme de vous suivre en Laponie.

Dès que le lecteur y ait avec vous, il croit être dans un Païs enchanté, dont les Philosophes font les fées.

Les Argonautes qui s'en allerent commercer dans la crimée, & dont la bavarde Grece à fait des Demi-Dieux, valaient ils je ne dis pas les Clairaut, les Camus & les le Monnier, Mais les Dessinateurs qui vous ont accompagné ; on les a Divinisé, & vous qu'elle est votre recompense, je vais vous la dire, l'estime des connoisseurs, qui vous repond de celle de la Posterité, Soyez sur que les suffrages des êtres pensants du dix-huitieme Siecle sont fort au dessus des Apotheose de la Grece.

Je vous suis avec transport & avec crainte au travers les cataractes, & sur vos montagnes de glace. Certainement vous savez peindre ; il ne tenoit qu' a vous d'être notre plus grand Poëte comme notre plus grand Mathématicien, si vos operations sont d'Archimede & votre courage de Christophe Colomb, votre description des neiges  
de



de Tornèa, est de Michel-Ange, & celle des  
Especes d'aurore Boreale est de l'Albane\*.

VOLTAIRE.

\* Note, quels Eloges ? comment les concilier avec  
son Docteur Akakia, Satyre dans la quelle il décrit  
tous les ouvrages de Monsieur de Maupertuis à l'oc-  
casion d'une lettre de Leibnitz que Mr. Koënic avoit  
cité, par laqu'elle il vouloit enlever à Mauper-  
tuis, son Principe de la moindre action quand Vol-  
taire lui donnoit ses Eloges, c'est qu'il en avoit  
besoin ; allant publier ses Elemens de la Philosophie  
de Newton, & en 1752, il étoit son ennemi par prin-  
cipe de jalousie.

AU commencement du Mois de Juin 1749. Le Roi de Prusse avoit invité Monsieur de Voltaire à venir auprès de lui, & pour d'issiper les inquiétudes qu'il temoignoit, sur le climat de Berlin. Ce Prince lui envoya des attestations sur la beauté de la Saison dans ce Pays la, signées du Président de Maupertuis; du Marquis d'Argens, Algarotti, & de quelqu'autres gens de lettres qu'il avoit à sa cour. Monsieur d'Arget, alors Secrétaire & copiste de sa Majesté Prussienne pour la littérature, fut chargé d'en faire une en vers, qui est cell ci.

## L E T T R E.

Je qui suis né sur le bord de la Seine,  
 Mais qui de puis dix ans habite ces climats.  
 Ou l'on croit que L'hyver & ses affreux frimats,  
 Accablent en tout tems de froidure & de  
 peine;  
 A tout chacun atteste & certifie,  
 Que depuis environ deux Mois  
 Il fait dans ce Pays des chaleurs d'Italie.  
 Que l'on y mange fraises, & pois,

Abricots

Abricots & melons aussi bon qu' en Turquie,  
 Qu' on y jouit aussi de la tranquillité :  
 Qui rend le travail agréable,  
 Et qu' on peut avec liberté.  
 En fois de quoi j'ai signé le présent,  
 Travailler dans son lit & ne point boire à  
 table ;  
 Dans le Palais d'un monarque adorable.  
 Qui fait des vers en s'amusant,  
 Qui souffre la goutte en riant :  
 Et pour ses ennemis seulement redoutable.  
 A Sans-souci séjour charmant,  
 Avec ses amis doux affable,  
 Ne se montre le plus puissant ;  
 Qu' en se montrant le plus aimable.

REPONSE



## R E P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE.

CIREY, le 29 Juin, 1749.

**O** Gens profonds & délicats,  
 Lumieres de l'Academie,  
 Chacun prend de vos Almanachs.  
 Vous donner des certificats,  
 Sur le beau tems & sur la pluie,  
 Mais il me faut un autre soin,  
 Et ma figure auroit besoin,  
 D'un bon certificat de vie.  
 Chez vous tout brille tout fleuri,  
 Tout vous y plait je dois le croire,  
 Je me doute bien qu' on y chérit,  
 Les climats dont on fait la gloire.  
 Vous & Frédéric, votre appuis,  
 Que j'appelle toujours grand homme,  
 Quand je ne parle pas à lui.  
 Ce Roi, ce Trajan d'Aujourd'hui,  
 Plus gai que le Trajan de Rome ;  
 Ce Roi dont je fus tant épris,

Et

Et vous très grave personages,  
 Qui passez pour ses favoris ;  
 Et pour heureux autant que sages,  
 Vous, dis-je, & Frédéric le grand,  
 Vous vos talens & son génie,  
 Vous feriez un Païs charmant,  
 Des glaces de la Laponie.  
 Vous auriez beau certifier  
 Qu'on voit murir dans vos contrées  
 De Bacchus les grapes dorées,  
 Tout aussi bien que les Lauriers.  
 De ma part je vous certifie,  
 Que le Devoir & l'amitié,  
 Qui depuis vingts ans m'ont lié.  
 Me retiennent près d'Emilie.

Vous m'avouerez mon cher Monsieur, que si  
 vous avez eu quelques beaux jours au com-  
 mencement d'avril, vous avez payé depuis un  
 peu cher cette faveur passagere. Mes beaux  
 jours seront en Autonne. Je viendrai dans vo-  
 tre charmante cour. Si je suis en vie : C'est un  
 tour de force dans l'état ou je suis. Mais que  
 ne fait on pas pour voir Frédéric le grand, &  
 les hommes qu' il rassemble autour de lui !\*

VOLTAIRE.

\* J' ai vu représenté à Potsdam 1755, sur le  
 Théâtre

Théâtre de l'Orangerie, la comédie du Mauvais Riche, de Mr. d'Arget. Pendant les troubles de la guerre contre le Roi de Prusse, qui arma la moitié de l'Europe ; contre ce grand homme ; Monsieur d'Arget quitta Berlin, & fut après cela fait Ministre en France du Prince Evêque de Liege. Depuis environ cinq ans il avoit dans le gozier une arrête sans que cela l'incommodât, mais vers le commencement de l'année 1778, il se trouva très mal ; par une grosseur qui lui vint à la Gorge qu'il a fallu ouvrir, & l'on en a retiré un corps étranger. Ce qui à jetté le malade dans un Etat déplorable ne pouvant ni macher ni parler ; ce fut le medecin Tronchin, qui a présidé à l'extraction de l'arrête. Il est plus connu par la bien-veillance dont la honoré le Roi de Prusse que par ses ouvrages. Ce Monarque lui a adressé une Epitre qui commence

De mes productions, l'aborieux copiste,  
Qui de tous mes écrits sous ta clef tient la liste.

A Mr.

A Mr. CESAR du MISSY, Chapelain de  
l'Eglise François de St. JAMES, à LON-  
DRES.

**J'**AI lu avec un plaisir bien vif votre aimable  
lettre, & Madame la Marquise du Chatelet y  
a été aussi sensible que moi; nous voudrions  
que tous les gens de votre Robe vous ressem-  
blassent.

Vous êtes Prêtre d'Apollon,  
Autant que de la Sainte Eglise,  
Sans doute que votre main baptise,  
Avec l'eau du sacrè vallon.  
Les vers dont le Dieu Hélicon,  
Si pleinement vous favorise,  
Sont bien au dessus d'un Sermon,  
La brillante inspiration,  
Dont l'esprit s'ennivre au Parnasse.  
Et un des beaux coup de la grace,  
Et voilà ma devotion.

Si on avoit pensé a peu-près dans ce goût  
là Monsieur; les hommes eussent vecu plus  
doucelement, il n'y eut eu ni concile de Con-  
stance, ni St. Barthelemy.

C

Ah!

Ah! laissons le Pape, & Calvin,  
 Disputer en Mauvais Latin,  
 A qui peut d'une main plus fure,  
 Ouvrir ou fermer la ferrure,  
 Des Portes du Jardin d'Eden.  
 Vivons sans crainte & sans chagrin,  
 Dans le Jardin de la nature,  
 En tout tems sous d'egales loix,  
 Cette adorable Souveraine,  
 Unit les peuples & les Rois :  
 La Religion moins humaine,  
 Les a divisez quelque fois.

Je vais passer deux ou trois mois en France,  
 après quoi je reviendrai à Bruxelles ; je remets  
 à ce tems là à vous parler de la littérature. Je  
 vous prie, Monsieur, de me continuer votre  
 amitié, la dernière Lettre que vous m'avez  
 écrite me rend cette amitié si précieuse, que je  
 me dispense déjà des cérémonies qui ne font  
 pas fait pour elle.

VOLTAIRE,

A MA-



## A MADAME CALAS.

MADAME,

**T**OUS ceux qui ont le bonheur de vous servir dans une affaire si juste, doivent se féliciter également. Vous savez que je n'ai jamais douté de l'événement de votre procès. Il me paroît que le conseil du Roi, c'est engagé a vous donner une satisfaction entiere en obligeant les juges de Toulouse d'Envoyer la procedure & les motifs. Jouïssiez maintenant du Repos, je vous fais les tendres & les plus sinceres complimentens, ainsi qu' à Mesdemoiselles vos filles. Vous vous êtes conduit en digne mere, en digne Epouse, on vous doit Louer autant qu'on doit abhorrer le jugement de Toulouse. Soyez pourtant consolé que l'Europe entiere rehabilite la memoire de votre Mari, vous êtes une grande example au Monde. Je serai toujours avec les sentimens qui vous sont dus,

Madame,

Votre &amp;c.

VOLTAIRE.

C 2

A MON-

A MONSIEUR DE LA FARGUE.\*

**M**OINS je merite vos beaux vers, Monsieur, & plus j'en suis touché, les belles reçoivent froidement les cajoleries, mais les laides y sont fort sensibles. Je vous repondrois en vers, si je n'étoit pas entierement occupé de ceux de Corneille, chaque moment que je dérobe au commentaire que j'ai promis sur les ouvrages de ce grand homme, est un larcin que je lui fait. Mais je ne puis me refuser au plaisir de vous remercier, & de vous dire avec combien d'estime j'ai l'honneur d'être.

Votre.

\* Mr. de la Fargue n'est pas un écrivain du premier, ni du second ordre ; mais on ne lui peut disputer le titre d'un observateur judicieux, on a publié une jolie édition de ses œuvres mêlées, en 2 volumes.

A L'Abbé

A L'Abbé VOISENON qui lui avoit Envoyé son Motet François, les Israélites sur la Montagne d'Oreb.

**M**ON cher Evêque, j'ai été enchanté de votre souvenir, & de votre beau mandement Israélite. On ne peut pas mieux demander à boire, c'est dommage que Moïse n'est donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flatte que vous ferez pour Paques prochain au moins une nôce de Cana; ce miracle est bien au dessus de l'autre, & rien ne vous manquera quand vous aurez appaisé la soif des buveurs de L'Ancien & du Nouveau Testament. Franchement, votre petite ouvrage est très bien fait & très lirique\*. Moudonville, doit vous avoir beaucoup d'obligation, & j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez à revenir a mes petits délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il falloit venir, c'est à Lauzanne. Madame Denis à la même reputation que M.

\* Musicien: qui a composé la Musique du Motet.

Clairon,

Clairon, \* à dans votre païs. Vous seriez assez étonné de voir des pieces nouvelles en Suisse & mieux jouées en general qu'elles ne feroient à Paris, c'est à quoi nous avons passé notre hyver, pour nous depiquer des malheurs de nos armées. Nous vous aurions très bien logé nous vous aurions fait manger force Gélinoites & de grosse truites, nous vous aurions crevé & Monsieur Tronchin vous aurez guéri; mais vous n'êtes pas un Prêtre à faire une mission, chez nous autres heritiques. J'amaï votre Zéle ne fera assez grand pour venir sur notre beau Lac de Geneve, je vous averti pourtant qu'il y a de très jolies femmes à convertir dans Lauzanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avez bien de l'amitié, & n'en compte pas sur vous d'avantage, vous nous écrivez une fois en cinq ans, nous reconnoissons là les Mœurs de Paris; encore est ce beaucoup que dans vos diffi-

\* Elle à été dans le Tragique une des plus Excellentes Actrices. Mais la Dumenii la surpasse pour le terrible, & plusieurs la preferent quoiqu'elle n'ait jamais joué le role de Medée aussi bien que cette opera du Roi de Prusse fut présenté à Berlin le 27 de Mars 1756, jour de naissance de la Reine mere. On représentoit Annuellement ce jour là un opera nouveau dont les paroles étoit du Roi ou du Poëte de la cour.

pations,

pations, vous vous foyez refouvenu une fois de vos amis, qui ne vous oublient jamais, & qui favent autant que vos Parisiennes combien vous êtes aimable, nous ne regrettons pas beaucoup de chose, mais nous regrettons toujours le très aimable, & très volage Evêque de Mont-rouge. \*

VOLTAIRE.

\* L'Abbé Voisenon avoit signé sa lettre Eveque de Mont-rouge; maison charmante aux environs de Paris qui apparténoit au feu Duc de la Valiere; & qu'on pouvoit appeller le Diocèse des Muses.

A Mr.



A Mr. L'Abbé DUBOS.

**I**L y a longtems, Monsieur que je vous suis attaché par la plus forte estime, je vais l'être par la reconnoissance. Je ne vous répéterai ici que vos livres doivent être le breviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoisse, je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée.

A qui d'aignerai-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa Patrie & la verité, & songé Monsieur, que vous rendrez service à votre disciple & à votre admirateur.

VOLTAIRE.

A Mr.

A Mr. D'ARGET.

DE L'AUZANNE, le 8 de Janvier, 1758.

**V**OUS me demandez, mon cher ami & compagnon de Potsdam; comment Cinéas c'est accomodé avec Pyrrhus, c'est premierement que Pyrrhus fit un opera de ma Tragédie de Merope, & me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du Paradis, & toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge. C'est qu'une de ses soeurs, qui ma toujours conservé ses bontés à été le lien de ce petit commerce, qui se renouvelle quelquefois, entre le Heros, Poëte, Philosophe, guerrier, brillant, fier, modeste Roi, & le Suisse Cinéas retiré du Monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites soit de L'auzanne soit des Délices nos conversations pourroient être amusantes il n'y a point de plus bel Aspect dans le Monde que celui de ma maison, figurez vous quinze croisées de face en centre, un canal de douze grandes lieues de long que l'oeil enfile d'un côté & un autre de quatre a cinq lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même Lac qui presente un vaste miroir au bout des miens, les

D

campagnes

campagnes de la Savoye au déla même du Lac couronnées des Alpes qui S'èlevant jusqu'au ciel en Amphithéâtre, enfin une maison ou je ne fais incommode que des mouches au milieu des plus rigoureux hyvers. Madame Denis, la ornée avec le goût d'une Parisienne nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus, mais il faudroit un Estomac ; c'est un point sans lequel il est difficile à Pyrrhus & à Cinéas d'être heureux. Nous répétames hier une Tragédie, si vous voulez un Rôle vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des Rois, & celles des gens de lettres, les unes affreuses les autres ridicules. On nous à donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre le Marechal de Richlien & le prince de Brunswick, il est vrai que j'ai gagné aux Echets à ce Prince une cinquantaines de Louis, mais on peut perdre aux Echets, & gagner à un jeu ou on a pour second 30000 bayonettes. Je convient avec vous, que le Roi de Prusse à la vue basse & la tête vive ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la célérité, le fond de son Armée à été discipliné pendant quarante ans. Songés comment doivent combattre des machines régulières vigoureuses aguerries qui voyent leur Roi tous les jours, qui sont connues de lui, & qu'il exhorte chapeau bas à faire leur devoir, souvenez vous comment ces droles là fond le  
bas

bas de côté & le redoublé comment ils escamotent la cartouche, comment ils tirent six à sept coups par minute. Enfin leur maître croioit tout perdre, il me faisoit ses adieux en vers et en prose ; & le voilà que par la célérité & la discipline de ses soldats, gagne deux grandes Batailles \* dans un mois, court aux François, vôle au Autrichiens, reprend Breslau ; fait quarante milles prisonniers & des Epigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante Tragédie, si vive & si compliquée. Heureux qui regarde d'un oeil tranquille ces grands Evénemens du meilleur des mondes possibles.

VOLTAIRE.

\* La Bataille de Rosbach ; livrée le 5 de Novembre & celle de Lissa le 5 de Decembre de 1757.

## A L'Abbé LE BLANC.

Mon cher Monsieur,

**J'**étois à Versailles non à la cour quand vous m'avez fait la grace de m'envoyer votre livre j'aurois été vous en faire mes remercimens, si le déplorable état de ma santé, qui empêche de remplir tous les devoirs de la vie, ne m'avoit privé de ce plaisir.

La lecture de vos lettres a apaisé pour quelques tems les tortures continuels aux qu'elles la Nature m'a condamné, si j'avois souvent de pareils comfortatifs, je ne me plaindroit plus de mes maux. Je supporte la vie quand je souffre, j'en jouis quand je vous lis, je voudrois que vous eussiez voyagé par tout le Monde, & écrit sur sur toutes les Nations; il ne convient qu'à un homme sage de voyager, & d'écrire, mais nos voyageurs, nos écrivains & nos lecteurs sont pour la plupart bien loin d'être sages; je vous remercie encore; & je vous lirai encore.

Votre &c.

À Mr.



A Mr. LE BARON DE BIELFELD, qui lui avoit  
envoyé ses Institutions Politiques.

Le 20 Juin, 1761.

**J**E crois, Monsieur, que votre lettre m'a guéri, car le plaisir est un souverain remède. Et j'ai senti un plaisir bien vif en voyant que vous vous souvenez de moi, je ne songe plus qu'à m'amuser & à finir gaiement ma carrière, mais je m'intéresse beaucoup aux ouvrages sérieux que vous donnez au public, j'attends avec impatience celui que vous m'annoncez, Apprendre aux hommes à être justes c'est toujours une consolation pour ceux qui souffrent de leur ambition de leurs caprices, de leurs injustices, de leurs méchancetés, les hommes aiment à entendre parler du Droit des gens, ce sont des malades à qui on parle du remède universel, n'avez vous pas dit aussi quelque petit mot sur la liberté ? Je m'imagine que vous la goûtez à votre aise à Hambourg, pour moi j'en joui & je suis depuis six ans dans l'ivresse de la jouissance, étant assez heureux de posséder des terres libres sur les Frontières de la France, & me trouvant dans une indépendance entière ; vous sou-

vient

vient-il des tems ou il ne vous étoit pas permis d'aller dans vos terres? C'est bien cela qui est contre le Droit des gens.

Je souhaite la Paix de votre Allemagne, mais je ne peux exalter mon ame au point de diviner le, tems ou toutes ses horreurs cesseront, le secret de prévoir l'avenir s'est perdu avec le modesté Président. Je vous embrasse de tout mon coeur, sans ceremonie, il n'en faut point entre les Philosophes, c'est assez de dater sa lettre, et de signer la première lettre de son nom au Delices.

V.

N. B. Votre lettre du mois de Fevrier ne m'a pas été rendue par des gens pressés de s'acquitter de leurs commissions.

LETTRE.

## L E T T R E.

De Mr. DE VOLTAIRE a Mr. BESSIN, Curé  
de Plainville près de Bernay en Normandie.

13 Janvier, 1765.

**V**OUS m'avez envoyé, Monsieur des vers bien faits & bien agréables, & vous m'apprenez en même tems que vous êtes curé du Parnasse, vous ne chanterez jamais d'Antienne qui vaillent vos vers, si je ne vous ai répondu plutot ; c'est que je suis vieux, malade & aveugle, je ne serai pas enterré dans votre Paroisse, mais c'est vous que je choisirois pour faire mon Epithape.

REPONSE

## R E P O N S E

## A CETTE LETTRE.

**J'**AI été aussi flatté qu' honoré de la lettre que vous vous êtes donné la peine de m'écrire, elle exige de ma part un remerciement que je vous fais avec bien du plaisir. Je mérite, me dites vous obligeamment d'avoir la meilleur cure du Parnasse, je n'ai pas la meilleure de mon Diocèse, mais si vous y étiez enterré, comme vous me le marquez, elle ne tarderoit pas à le devenir, par la foule de Pelériins que vous y attireriez, vous seriez bientôt à Planvillé ce qui est Mahomet, à la Mecque, aux miracles prés, & encore vous en avez fait tant pendant votre vie! Qui sçait si vous vous n'en ferez pas après votre mort? Quand à votre Epithape, je ne fais pas trop comment je m'y prendrai pour la faire, peut être que ne sachant pas ou commencer j'imiterois tout uniment celle ou Boileau dit.

“ Colas vivois colas est mort.”

Car je crois bonnement que la meilleure maniere de vous Louer est de prononcer simplement

ment votre nom, vous ajoutez que vous êtes aveugle, j'en suis fâché plus que personne, Monsieur, cependant c'est un trait de ressemblance que vous avez de plus avec Homere, vous avez toutes ses beautés pourquoi n'en auriez vous pas un de ses défauts? D'ailleurs, qu'avez vous besoin de vos yeux a présent, il n'y a plus rien au monde de nouveau pour vous, consolez-vous Monsieur.

Tant que des Dieux la volonté suprême

Vous conservera parmi nous,

Eprise des beaux vers de l'écrivain qu'elle aime

Toujours l'Europe, aura des yeux pour vous.

Quand à moi Monsieur, qui n'ai encore rien vu, je ne desiré de conserver l'usage des miens que pour m'instruire & vous admirer dans vos ouvrages immortels.

J'ai l'honneur d'être, &c.



\* Des Délices, Janvier 1765.

**N**OUS avons dans ce moment-ci une petite esquisse à Genève de ce qu'on nomme liberté, qui me fait aimer passionnément mes chaînes. La Republique est dans une combustion violente, le Peuple qui se croit Souverain, veut culbuter le pauvre petit gouvernement, qui assurément mérite à peine ce nom. Cela fait de Ferney, un spectacle assez agréable. Ce qui le rend plus piquant est de comparer les différentes façons de penser des hommes & les motifs qui les font agir; souvent ces motifs ne font pas honneur à l'humanité. Le Peuple veut une Democratie décidée; le parti qui s'y oppose n'est point uni, parceque l'envie est le vice dominant de cette petite ruche, où l'on distille du fiel au lieu de miel. La Nature de leur querelle n'est pas prête à finir. La Democratie ne pouvant exister, quand la Nature des Fortunes est trop inégale. Mais je predis que la ruche bourdonnera jusqu'à ce qu'on vienne manger le miel. C'est Rousseau qui a fait tout ce tapage: il trouve plaisant du haut de la

\* Chateau de Mr. de Voltaire.

Mon-

Montagne, \* ~~De~~ bouleverser une ville, tel que la trompette du Seigneur qui renversa les Murs de Jericho.

Ma reponse auroit suivie votre Lettre de plus pres, si je n'avois pas attendu que je pusse vous envoyer tous les écrits qui à animé cette petite Republique. Qui veut aussi être quelque chose; je souhaite que vous soyez meilleur Prophete que moi. Je suis avec toute la reconnoissance, & le respect. †

Monseigneur, &c.

\* Faissant allusion aux Lettres de la Montagne publiées par Rousseau.

† C'est une Extrait d'une Lettre au Duc de Choiseuil.

AU MARQUIS DE VILLETTE.

Ferney, 4 Jan. 1766.

**C'**EST vous Monsieur, qui m'avez appris que de bons, & braves citoyens de Paris avoient portés des chandelles à la Statue de Henri quatre, je vous dois la réponse que j'aurais fait à ces bonnes gens. Si j'avais été à Paris, je les aurais accompagnés. Mais comme je ne veux point me brouiller avec les moines de St. Genevieve, je vous demande en grace avec les instances les plus vives, de ne laisser prendre aucune copie de ces vers. Il est vrai que la Poësie Allobroge venant du pied du mont Jura & du foudre des glaces affreuses qui nous environnent, ne meritent guere la curiosité des gens de Paris. Mais le sujet est si intéressant qu'il peut tenter les moins curieux.

De plus, il m'est important de savoir ce qu'on pense de ces vers avant qu'on les publie. Je dois peut-être adoucir la préférence trop marquée que je donne à l'adorable Henri IV. Sur Sainte Gènevieve; ma passion pour ce grand homme m'a peut-être emporté trop loin. Je  
n'ai

n'ai Songé qu'aux bons François en composant cet ouvrage tout d'une halaine, & je n'ai pas assez Songé aux devots, qui peuvent trop songer a moi.

Receuillez les voix je vous en prie, & instruisez moi de ce qu'on dit. \*.

Vous m'appellez plaisamment votre protecteur, & moi je vous appelle sérieusement le mien dans cette occasion.

VOLTAIRE.

\* Ces vers se trouvent dans le 18 me volumes de ses œuvres l'édition in 12mo. le titre est, " Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du Dauphin, Plusieurs citoyens de Paris s'étoient mis à genoux une cierge à la main devant la Statue equestre de Henri IV."

REPONSE.

## R E P O N S E.

Du Marquis de VILLETTE à VOLTAIRE.

11 Janvier.

**L**orsque je reçu votre Lettre  
 Dont je suis encore attendri  
 Chacun commençoit à connoître  
 Votre oremus au grand Henri.  
 Dans une espece de Bréviaire  
 Je l'insérerai dévotement :  
 Moitié triste moitié content  
 Je le chantois à ma maniere.  
 Mais tel que ces vieux libertins  
 Ces invalides de Cythere  
 Que nuls, & même les matins  
 Se bercent de mille chymeres,  
 Qui voudroient quoique sans vigueur,  
 Cueillir cette premiere fleur  
 Qu'un vieux pecheur ne trouve gueres ;  
 J'aurais voulu tenir de vous  
 J'usqu'au moindre petit ouvrage

Pouvoir



Pouvoir l'admirer avant tous  
 Et jouir de ce pucelage.  
 Ah ! qu'il m'auroit fait de jaloux ?  
 Il m'eut procuré l'avantage  
 De publier ces vers touchans  
 Que Dévots lisent avec rage,  
 Avec transport les bonnes gens.  
 C'est ainsi que chacun raisonne,  
 Votre muse après soixante ans  
 Nous plaît encore et nous étonne  
 Elle joint au fruit de l'automne  
 Les fleurs brillantes du printems.

A Mon.

À Monsieur le Duc DE CHOISEUIL.

**J**E ne fais, Monsieur, le Duc, ce que j'ai fait à Mrs. le Frances : l'un m'ecorche tous les jours les oreilles ; l'autre menace de me les couper, je me charge du rimailleur, je vous abandonne le Spadassin ; car j'ai besoin de mes oreilles pour entendre ce que la renommée publie de vous.

V.

\* Cette lettre fut écrite dans le tems de sa querelle avec Monsieur le Frances. Un autre Frere, qui est au service, avoit menacé Monsieur Voltaire, de lui donner des coups de batons & donc il se plaint au Duc de Choiseuil. Dans la ditte Lettre.

A L'Ad-

À L'Amiral BING, en lui faisant passer celle  
du Marechal de RICHELIEU.

Monsieur,

**Q**Uoique que je vous sois presque inconnu, je pense qu'il est de mon devoir de vous envoyer une copie de la lettre que je viens de recevoir de Monsieur le Marechal de Richelieu; l'honneur, l'humanité l'équité m'ordonnent de la faire passer entre vos mains, ce temoignage si noble & si inattendu de l'un des plus sinceres & des plus généreux compatriotes, me fait presumer que vos juges vous rendront la même justice. Je suis avec respect,

VOLTAIRE.

F

Du

## L E T T R E

Du Marechal de RICHELIEU à Mr. de VOL-  
TAIRE.

1758.

Monfieur,

**J**E fuis très touché, Monfieur de l'affaire de l'Amiral Bing, je puis vous affurer que tout ce que j'ai vu et entendu de lui eft entierement à fon honneur, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit raifonablement attendre de lui, il ne doit pas être blâmé pour avoir fouffert une défaite. Lorsque deux généraux difputent pour la victoire, quoi qu'ils foient également gens d'honneur, il faut néceffairement que l'un des deux foit battu, et il n'y a contre Monfieur Bing que de l'avoir été. Toute fa conduite eft celle d'un habile marin, & digne d'être admiré avec juftice, la force des deux Flottes étoit au moins la même, les Anglois avoient treize Vailfeaux, & nous douze, mais beaucoup mieux équipés et plus nets; la fortune qui prefide à toutes les Batailles, particulièrement à celles qu'on livre fur mer, nous a été plus favorable qu'à nos adverfaires, en faifant faire un plus grand effet à nos boulets dans leur vailfeaux. Je fuis convaincu & c'eft le consentement général,

néral, que si les Anglois avoient opiniâtrément continué le combat, toutes leur flotte auroit été détruite. Il n'y peut y avoir d'acte plus infigne d'injustice que ce qu'on entreprend actuellement contre l'Amiral Bing. Tout homme d'honneur, tout officier des armées doit prendre un intérêt particulier à cet événement.

RICHELIEU.

N. B. Quoique la lettre du Marechal de Richelieu ait été imprimé à Londres, Mr. Targe qui a donné un histoire d'Angleterre depuis le traité d'Aix la Chapelle 1748, jusqu'à celui de Paris 1763, écrit à Monsieur de Voltaire pour s'assurer de l'authenticité de cette lettre, qui lui fit la reponse suivante, tres peu connue du public.



Au Eaux de Rolle en Suisse.

Le 4 d'Aout 1766.

**E**N reponse Monsieur à la lettre dont vous m'honorez du 25 Juillet, je dois vous dire qu'il est très vrai, que j'envoiai en 1757, à l'Amiral Bing quelques mois avant sa mort les témoignages que Monsieur le Marechal de Richelieu avoit rendu à sa conduite. Mr. le Marechal, avoit été témoin du combat naval près du port : j'envoiai sa lettre originale à Mr. l'Amiral Bing. Je l'avoit vu à Londres en 1726; mais je crus pas devoir lui rappeler notre connoissance, je crus que je le servirai mieux en paroissant être ignoré de lui, mon paquet tomba entre les mains du feu Roi d'Angleterre qui l'ouvrit, & qui eut la générosité de l'envoyer à l'Amiral.

La lettre du Marechal de Richelieu fut présentée au conseil de guerre; elle fit pencher quelque juges en faveur de l'accusé, mais la loi étoit précise contre lui, rien ne put le sauver. L'Amiral avant sa mort recommanda sur le tillac à son Secrétaire de m'écrire qu'il mouroit  
mon

mon obligé, & de m'envoyer tous les écrits qui contenoit sa justification.

Voilà, Monsieur, tous les éclaircissemens que je puis vous donner sur cette cruelle aventure. il semble que ma destinée ait été de prendre le parti de ceux, que des juges ou prévenus, ou trop sévères ont inhumainement condamnés. L'histoire d'Angleterre à laquelle vous travaillez, Monsieur, offre plus d'un exemple de ces jugemens sanguinaires, & quelque histoire qu'on lise, l'humanité gémit toujours. J'espère que la lecture de votre ouvrage sera un de mes plus grands plaisirs dans la retraite où je finis mes jours.

J'ai l'honneur d'être,

VOLTAIRE.

*The family of the Livens & Collard*

LETTRE,

## L E T T R E.

À Madame GEOFFRIN; qui étoit alors à  
Varsovie.

5 Juillet, 1766.

**V**OUS êtes, Madame, avec un Roi qui  
seul de tous les Rois doit sa couronne à son mé-  
rite. Votre voyage vous fait honneur à tous  
deux. Si j'avois de la santé, je me seroit pré-  
senté sur votre route, j'aurois voulu paroître à  
votre suite. Je ne peut mieux faire ma cour à  
sa Majesté, & à vous Madame; qu'en vous pro-  
posant une bonne cause, daigné lire & faire  
lire au Roi le petit écrit ci-joint. \*

Ceux qui secourent les Sirvens & qui pren-  
nent en main leur cause, ont besoin d'être ap-  
puyés pas des noms respectés & chéris. Nous  
ne demandons qu'à voir notre liste honorée par  
ces noms qui encouragent le public. L'aide  
la plus légère suffira. La gloire de protéger

\* Memoires en faveur des Sirvens. Il se trouve  
dans la collection de ses œuvres.

l'innocent, vaut le cent-tuple de ce que l'on donne. L'affaire donc il s'agit interesse le genre humain ; et c'est en son nom qu'on s'adresse à vous, Madame ; tous le monde connoit vos bienfaits. Charitable comme vous êtes ; votre Eloquence peut faire beaucoup. Nous vous devons l'honneur & le plaisir de voir un bon Roi secourir la vertu contre un juge de village, & contribuer à extirper la plus horrible superstition.\*

Je suis.

\* Ce grand homme sollicite Madame Géooffrin, d'exciter la commiseration du Roi de Pologne, pour ces Protestans persécutés ; qui selon Voltaire est la plus horrible superstition, celle qui est fomentée par des Prêtres.

REPONSE.



## R E P O N S E

De Madame GEOFFRIN.

28 Juillet, 1766.

DANS l'instant même que j'ai reçu votre lettre je l'ai envoyée au Roi, avec les Cahiers qui l'accompagnoient; sa Majesté me fit l'honneur de m'écrire sur le champ le Billet que voici en original. Comme c'est à vous Monsieur, que je le dois, je vous en fais l'hommage & le sacrifice. S. M. me fit dire que nous lirions ensemble la brochure. Sa Majesté me la lut. Comme le Roi lit aussi parfaitement que vous écrivez, Monsieur, le lecteur & l'auteur m'ont fait passer une journée délicieuse. Sa Majesté à été bien touchée du sort des malheureux pour qui vous vous intéressez; elle ma donné de sa poche 200 Ducats; le Roi à soupiré en lisant, Monsieur l'endroit de votre lettre ou vous paroissez regretter de ne m'avoir accompagnée. Vous avez vu des Rois: Eh bien! L'ame, le cœur, l'esprit & les agrémens de celui-ci auroient été pour votre Philosophie, & votre humanité un spectacle intéressant; touchant agréable et peut être nouveau.



nouveau. Je payerai bien cher le plaisir de voir un Roi qui étoit celui de mon coeur, avant d'être celui de Pologne. La presence réelle de ces vertus, de sa sensibilité, des charmes de sa société & de sa personne, remuent mon coeur, bien plus vivement que ne faisoit le souvenir que j'en avois conservé, quoi qu'il me fut toujours présent et assez fort pour me faire entreprendre un grand voyage. Cette douce nourriture que je suis venu chercher pour mon sentiment, va se changer en amertume pour le reste de ma vie, quand il faudra en quittant ces lieux prononcer le mot, *Jamais*. Je ferai de retour chez moi à la fin d'Octobre; vous aurez la bonté Monsieur, de me faire savoir à qui je dois remettre l'aumône du Roi; j'y joindrai le Denier de la veuve. Soyez persuadé que j'ai la même horreur que vous pour le Fanatisme & ses effroyables effets. Votre humanité votre zèle, m'inspirent une grande veneration; que la beauté de votre Esprit, son étendue, l'immensité de vos connoissances me causent d'admiration, la reunion de ces sentimens me rend digne, Mr. de vous louer & de vous respecter. S. M. a voulu garder la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Par ce sacrifice que je fais au Roi, & par celui que je vous fais de son billet, vous devez connoître mon coeur: vous

G

voyez

voyez qu'il préfère ses amis à lui même, &c.  
&c. &c.

GEOFFRIN.

Copie du Billet de sa Majesté POLONOISE,

**J'**AI cru voir dans la lettre que Voltaire vous  
écrivit, la raison qui s'adresse à l'amitié en faveur  
de la justice. Quand je ferai une statue de  
l'amitié je lui donnerai vos traits. Cette Divi-  
nité est mere de la bienfaisance : vous êtes la  
mienne depuis longtems & votre fils ne vous re-  
fuseroit pas quand même ce que Voltaire me de-  
mande ne l'honnoreroit pas.

STANISLAS.

A Mr.

À Mr. de BELLOY, qui lui avoit envoyé une  
lettre sur la Tragedie des Scythes & des vers  
à ce sujet.

**J**E suis bien touché Monsieur de vos sentimens  
nobles, de votre lettre, & de vos vers. Il n'y  
a point de piece de Théâtre qui ait excité en moi  
tant de sensibilité, vous faites plus d'honneur  
à la littérature que certain critiques ne peuvent  
lui faire de honte, on reconnoit bien en vous  
le veritable talent, il est plein de bonté & ex-  
empt d'envie. Il est vrai que nos beaux arts  
penchent un peu vers leur chute, mais ce qui  
me console c'est que vous êtes jeune, & que  
vous aurez tous le tems de former des auteurs &  
des acteurs. Les vers que vous m'avez envoyé  
sont charmans. J'ai avec moi Monsieur & Ma-  
dame de la Harpe, qui en sentent tout le Prix,  
aussi bien que ma Niece.

Il y a longtems que nous aurions joué le siège  
de Calais, sur notre petit Théâtre de Ferney,  
si notre compagnie eut été plus nombreuse, nous  
ne pouvons malheureusement jouer que des  
Pieces ou il à peu d'acteurs. Dés que vous au-  
rez donné votre Gabriel de Vergi, notre petit

Théâtre s'en fera. On ne s'est pas mal tiré de la partie de chasse de Henri Quatre de Mr. Collé; ou est le tems que je n'avoit que 70 ans? Je vous assure que je jouai les vieillards parfaitement; ma Niece faisoit verser des Larmes & c'est là le grand point.

Adieu Monsieur, vous me faites aimer plus que jamais les Arts que j'ai cultivé toute ma vie, je vous remercie je vous aime & vous estime trop pour employer ici les vaines formalités ordinaires qui n'ont pas certainement été inventé par L'amitié.

V.

Avril 1767.

Au



Au Même.

21 May, 1767.

**J'**AI eu la hardiesse, Monsieur de me faire acteur dans ma soixante & quatorzieme année, de jeunes gens, & de jeunes femmes ont corrompu ma vielleffe; je n'ai pas soutenu la fatigue, aussi bien qu'eux, et j'en ai été malade; c'est ce qui a retardé un peu les tendres et sinceres remercimens que vous dois un coeur pénétré de votre merite & de la beauté de votre ame.

Nous voilà ce me semble parvenus à imiter les Grecs chez qui les auteurs jouoient eux mêmes leurs pieces, Monsieur de Chabanon & Monsieur de la Harpe, recitent des vers aussi bien qu'ils en font, & Madame de la Harpe à un talent donc je n'ai encore vu le modèle que dans Mad. Clairon.

Enfin, par un concours singulier, la perfection de la déclamation s'est trouvé dans nos déserts, mais ce qui fait plus d'honneur encore à la littérature, c'est l'exemple que vous donnez, c'est l'amitié que vous me témoignez du sein de vos  
Triumphes;



Triumphes ; ce sont vos beaux vers, qui viennent au secours de ma muse languissante.

Les neuf Muses sont Soeurs, & les beaux Arts  
sont Freres.

Quelque peu de malignité  
A dérange par fois cette Fraternité,  
La Famille en souffrit & des mains étrangères,  
De ces débats ont profité,  
C'est dans son union qu'est son grand avantage ;  
Alors elle en impose aux pédans aux bigots,  
Elle dévient l'effroi des sots,  
La lumière du Siècle & le soutient du sage.  
Elle ne flatte point, les Riches & les grands,  
Ceux qui dédaignent son encens  
Se font honneur de son suffrage ;  
Et les Rois sont ses courtisans.

J'ai grand opinion du Chevalier Bayard \* c'est  
un beau sujet, je ne suis que le Poète de l'Ame-  
rique & de la Chine, vous êtes celui des Fran-  
çois. Recevez, Monsieur les temoignages les  
plus vrais de ma sensible reconnoissance.

V.

\* Tragedie Nouvelle de Mr. de Belloy.

Au

Au Prince Gallitzin, Ministre Plénipotentiaire de  
L'Imperatrice des Russies à la cour de France.

Ferney, 14 d'Aout, 1767.

Monsieur le Prince,

**J**E vois par les lettres dont sa M. Imperiale & votre Excellence m'honorent, combien votre nation s'élève, & je crains que la notre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'Imperatrice d'aigne traduire elle même, le chapitre de Belisaire, que quelques hommes de college calomnient a Paris. Nous serions couverts d'opprobres si tous les honnêtes gens, dont le nombre est très grand en France, ne s'élevoient pas hautement contre les turpitudes pédantesques : il y aura de l'ignorance, de la sottise, & de l'envie dans ma Patrie ; mais il y aura toujours aussi de la science & du bon goût. J'ose vous dire même qu'en general, nos principaux militaires, & ce qui compose le conseil, les conseillers d'Etat, & les maîtres des Requêtes sont plus éclairés qu'ils ne l'étoient dans le beau siecle de Louis XIV. Les grands talens sont rares, mais la science & la raison sont communes. Je vois avec plaisir qu'il se forme dans l'Europe une  
Republique

Republique immense d'Esprits cultivés. La lumière se communique de tout côtés. Il me vient souvent de Berlin, & du Nord des choses qui m'étonnent ; il s'est fait depuis environ quinze ans une revolution dans les Esprits, qui sera une Epoque, le cris des Pédants annoncent les grands changemens, comme le croassement des corbeaux annoncent le beau tems.

Je ne connoit point le livre dont vous me faite l'honneur de me parler \*. J'ai bien de la peine à croire que L'auteur en évitant les fautes ou peut être tombé Monsieur de Montesquieu soit au dessus de lui dans les endroits, ou ce brillant génie à raison, je ferai venir son livre, & en attendant je félicite L'auteur d'être auprès d'une souveraine qui favorise tous les talens étrangers & qui en fait naître dans ses Etats ; mais c'est vous sur tout Monsieur que je félicite de la représenter si bien à Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

VOLTAIRE.

\* Il me paroît que c'est, le livre intitulé L'ordre essentielles des sociétés dont l'auteur avoit été appelé par L'Auguste Catherine, pour co-opérer au nouveau code de loix qu'elle a donné à son Empire.

BILLET.

## B I L L E T.

De Mr. de VOLTAIRE, à Monsieur D'ALEM-

BERT.

**P**endant que la Sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très peu éclairée, & qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer Béli-saire, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; & l'Imperatrice de Russie, mande de Casan en Asie, qu'on imprime actuellement, la traduction Russe. Monsieur D'Alembert est prié de faire passer ce petit Billet à Monsieur de Marmontel, en quelque lieu qu'il puisse être.

N. B. Dans le long voyage que sa Majesté l'Imperatrice de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses états, elle a daigné s'amuser dans ses loisirs à traduire Belisaire en langue Russe, les Seigneurs de sa suite en ont chacun un chapitre, celui sur les vrais intérêts d'un Souverain est tombé en partage à sa Majesté. Il ne pouvoit être en de meilleure mains. Aussi dit on qu'il est traduit dans la plus grande perfection, sa Majesté a pris la peine de rediger,

H

elle



elle même tout l'ouvrage, elle le fait imprimer actuellement, & comme il a été commencé dans la Ville de Truer, c'est à l'Archêveque de Truer que l'Imperatrice la Dédie.

---

AU R. PERE VIONNET; qui lui avait envoyé  
sa Tragédie de Xerxes.

Paris.

**J'**AI l'honneur mon Reverend Pere de vous marquer une très foible reconnoissance d'un fort beau present : vos manufactures de Lyon, valent mieux que les nôtres, mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi ; vous avez fait plus de tort à son Xerxès que j'en ai fait à Semiramis. Vous, & moi nous combattons contre lui, il y a longtems que je suis sous les étendards de votre Société, vous n'avez guere de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidele, vous augmentés encore en moi cette attachement par les sentimens particuliers que vous m'inspirez pour vous & avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

VOLTAIRE,

A Mr.



A Mr. XIMENES, qui lui avait envoye la  
7<sup>me</sup> Eligie d'Ovide Traduit en François.

**L**ES personnes qui ont l'honneur de vous  
connoître, Monsieur; vous rendrons la justice  
d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire,  
les Amours fortunés d'Ovide que les Amours  
malheureux. Si d'ailleurs quelques beauté avait  
à se plaindre de vous; elle serait discrète, &  
vous pourriez vous vanter de vos exploits sans  
lui déplaire. Il y a de très galans hommes qui  
ont perdu partie, revanche, & le tout sans en  
rien dire; vous n'êtes pas de ces gens là, & je  
vous crois très heureux au jeu, pour moi qui  
ne joue point, je vous souhaite d'aussi bonnes  
parties que vous avez fait de bons vers. Goutez  
les plaisirs & chantez-les.

VOLTAIRE.

## L E T T R E

En 1769.

Monsieur,

**J**E suis très fâché de compter parmi mes ennemis Monsieur de Marivaux, donc j'estime le caractère, l'esprit & la probité, il a surtout dans ses ouvrages un caractère de Philosophie d'humanité d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens : il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché & des sujets plus nobles, mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner en parlant des comédies métaphisiques, je n'entend par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages allégoriques, propre tout au plus pour le Poëme Epique, mais très déplacés sur la scène, ou tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas ce me semble la défaut de Monsieur de Marivaux, je lui reprocherois au contraire de trop détailler les passions, & de manquer quelquefois le chemin du coeur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime autant plus son esprit que je le priois de

de le moins prodiguer, il ne faut point qu'un personnage de Comédie songe à être spirituel, il faut qu'il soit plaisant malgré lui, sans croire l'être. C'est la difference qui doit être entre la Comédie & le simple Dialogue. Voilà mon avis; mon cher Monsieur, je le soumetts au votre.

VOLTAIRE.

A Mon-

A Monsieur de BASTIDE, Auteur du Monde.

**J**E n'imagine pas, Monsieur, le Spectateur, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde Phisique, Socrate, Epictete, et Marc Aurele, laissoient graviter toutes les spheres les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à regler les moeurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos speculations? Mais que lui voulez vous, à ce monde moral que les Précepteurs des Nations ont déjà tant Sermoné avec tant d'utilité?

Il est un peu facheux pour la nature humaine, j'en convient avec vous; que l'or fasse tout, et le merite presque rien; que les vrais travailleurs derriere la scene, ayent a peine une subsistance honnête tandis que des personnages en titre fleurissent sur le Théâtre; que les sots soyent aux nues et les génies dans la fange, qu'un Pere desherite six Enfans vertueux, pour combler de bien un premier né qui souvent le déshonore, qu'un malheureux qui fait n'aufrage, ou qui perit de quelqu' autre façon dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet état la fortune de ses heritiers.

On



On a quelque peine à voir, je l'avoüe encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le luxe, de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'a l'oiseau qui vole, ou le poisson qui nage, des vassaux tremblans qui n'osent délivrer leur moisson du Sanglier qui les dévore. Des fanatiques qui voudroient bruler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux, des violences dans le pouvoir qui enfantent d'autres violences dans le peuple. Le Droit du plus fort faisant la loi, non seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scene du Monde, presque de tous les temps & de tous les lieux, vous voulez la changer? Voila votre folie à vous autres moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyere, au temps perdu; le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourroit pourvoir a tout, en feroit plus en un an que tout l'ordre des freres precheurs n'en a fait depuis son institution. Lycurgue en fort peu de tems éleva les Spartiates au dessus de l'humanité, les ressorts de sagesse que Confucius imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effect à la Chine.

Mais



Mais comme ni vous, ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grande demangeaison de reformer, reformez nos vertus, donc les excès pourroient à la fin prejudicier à la prospérité de l'Etat. Cette reforme est plus facile que celle des vices, la liste des vertus outrées seroit longue. J'en indiquerai quelques-unes; vous divinerez aisement les autres.

On s'apperçoit en parcourant nos campagnes que les Enfans de la terre ne mangent que fort au dessous du besoin, on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence, on croiroit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en faisant jeûner les Bestiaux.

Qu'arrive-t-il? Les hommes et les animaux languissent, leur générations sont foibles, les travaux se suspendent, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes ont peut être: si les exacteurs de tributs s'en ténoient à la volonté du Prince, patienter seroit un devoir, mais questionnez les bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous dirons que la façon de lever les impôts est cent fois plus onereuse que le tribut même;

même ; la patience les ruine & les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique à cent fois reproché aux grands & aux Rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale c'est corrigée à tout ou-trance : les anti-chambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vetus, que les Seignes Paroisses d'ou ils sortent. Cet excès de charité ote des soldats à la Patrie, & des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, Monsieur le Spectateur du Monde, que le projet de reformer nos vertus vous scandalise, les Fondateurs des ordres Religieux se sont reformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononcer sur la nature du mal. Croyez moi Monsieur le Spectateur, je ne saurez trop vous le redire ; attachez-vous à reformer nos vertus, les hommes tiennent trop à leur vices.

Je suis, &c. &c.

VOLTAIRE.

## L E T T R E.

À L'Auteur du Spectateur François.

**V**OUS pardonnerez, Monsieur, à un vieux malade de ne vous avoir pas remercié plutôt; j'ai connu autrefois plusieurs auteurs du Spectateur Anglois; vous me paroissez avoir hérité de Steele & d'Adison. Pour moi je ne puis plus être Spectateur ni même Auditeur, je perds insensiblement la vue & l'ouïe; & je me prépare à faire le long voyage du Pays dont personne ne revient, mais tant que je resterai dans ce Pays ci, & que mes yeux verront un reste de lumière, je lirai votre ouvrage, avec autant de plaisir que d'estime & de reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être.

Le vieux malade de Ferney, 1772.

R E P O N S E.

## R E P O N S E.

## Du S P E C T A T E U R.

**P**ourquoi vous plaisez-vous a nous effrayer de votre départ, vous qui nous faites entendre, de si jolies choses, qu'allez vous faire dans ce vilain Pays? Ah restez, restez dans celui ci; si vous perdez L'ouïe, nous élèverons la voix & nos cris d'admiration perceront jusqu'à votre oreille, & quand votre vue seroit éteinte, il seroit encore a souhaiter que les clairvoyans vous prissent pour leur guide.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur, en me croyant un héritier de Steele & d'Addison, ils ne m'ont laissé ni leur talens ni leur célébrité.

Je suis jeune plein de santé, & votre génie encore étincellant me fait envier votre vieillesse & vos maladies.

Je suis.



## L E T T R E.

De L'Abbé PINZO, à CLEMENT XIV. son ancien camarade de college qui la condamné à une prison perpétuelle pour lui avoir dit la verité. \*

**J**E suis échappé de la prison ou vous m'avez fait renfermer, j'ai gagné un Pais ou les hypocrites ne sont que ridicules, et ou les fourbes n'ont pas le droit de se jouer de l'honneur & de la liberté des hommes.

Nous sommes égaux maintenant dans l'opinion comme par nature, je puis vous citer au tribunal de l'univers, et vous y paraitrez. Seul avec vos crimes comme moi avec mon innocence.

As, tu donc oublié, mon cher Ganganelli, le tème ou le fils d'un artisan de Rimini se croyoit

\* Mr. de Voltaire est l'auteur de cette lettre. Je ne fais ce qui peut l'avoir ulcéré contre le Pape, qui y est fort maltraité.

honoré



honoré de partager avec moi le bénéfice d'une instruction gratuite ? ne me dis point que je te reproche, ta naissance, qu' Horace étoit fils d'un affranchi, celui, qui d'un état obscur s'élève par son génie, n'est que plus respectable : mais une origine abjecte, imprime une tache innéfaçable à celui qui s'avance par l'intrigue & la bassesse ; nous sortimes ensemble du college, moi, pour tacher de devenir honnête homme ; et toi, pour te faire Moine.

J'avois eu l'honneur de disputer souvent avec votre sainteté sur la nature de notre ame, & du grand être, sur l'origine des choses. Vous conveniez avec moi que nous ne savions rien sur ces objets, mais je conclusois qu'il falloit être juste et bon ; & ne jamais tromper personne, & conduire les hommes au bonheur en disant la vérité, vous vouliez, au contraire qu'on les trompat pour leur bien & pour leur profit, & vous avanciez qu'il n'y avoit de gens vertueux que ceux qui croioient des sottises, nous nous sommes conduits conformément à nos principes, j'ai vécu pauvre & vous êtes devenu Pape ; j'ai parlé selon ma conscience & vous m'avez forcé à mentir, j'ai été jetté dans une prison, je suis banni, séparé de tout ce que j'aîmois, vous êtes  
sur

sur le trône, vous n'aimez rien & vous n'êtes pas plus heureux que moi.

Non mon cher ami ; ce n'est pas un sort heureux que d'être adoré par les fots, et méprisé par les honnêtes gens, d'être regardé comme un Dieu par les Femmelettes de Rome ; & par les hommes éclairés comme un baladin de place, & d'être obligé de dire à chaque personne que tu rencontres, c'est un sot qui me regarde comme un fripon. Avoue que les Philosophes te font passer de mauvaises nuits ; & que celle de ton noviciât étoient mieux employées.

Quoi ? très Saint Pere, vous vous applaudissez de m'avoir fait proferer une seule fois des mensonges infâmes, que toutes vos actions tous vos discours profèrent à chaque instant, Eh bien ; je l'avoue, j'ai trahi la vérité par foiblesse, comme vous par ambition, je vous ai ressemblé un instant, et c'est la seule action de ma vie donc je puis avoir des remords. Mais mon, je n'en ai point ; entouré d'imbécilles furieux \* qu'un hypocrite meut à son gré, j'ai fui devant lui comme devant un tigre, j'ai ménagé leur folies, comme celui qui se promene devant

\* Sont les Cardinaux.

l'hôpital

l'hôpital des fous respecte leur illusion, & je leur ai épargné un crime \*.

On dit mon pauvre Ganganelli, que tu viens d'écrire un Bref au Marechal de France †, pour le remercier d'empêcher les soldats de lire l'Encyclopédie, & tu as attaché un Indulgence Plénière à chaque Paquet de ses dragées ‡, as tu donc peur de manquer de ridicule? Fais ton métier avec un peu plus de dignité, un cordelier peut être un charlatant bouffon, mais un Pape ne doit se permettre que des charlataneries sérieuses, car le tems est passé on elles pouvoient être funestes.

Adieu, ton Ancien ami te pardonne le mal que tu lui a fait; mais non celui que tu fais à d'autres; que je meure & que les charlatans soient démasqués \*\*.

Mars. 1772.

\* Sa condamnation.

† Le Marechal de Biron.

‡ Les Dragées de Keyser, donc le Marechal fait faire uniquement usage dans les hôpitaux pour les maladies des soldats.

\*\* J'ai lu une satire spirituelle et Plaisante sur la conduite du Pape depuis son exaltation qui concerne

cerne particulièrement le Duc de Parme & les Princes de la Maison de Bourbon, au sujets des Jesuites; cette satyre qui a pour titre, *lettre canonique de L'abbé Francoeur à Clement XIV. ci-devant volontaire dans la Légion de François d'Assise collecteur des Impôts Divins* 1769. Elle est devenue très rare, les Jesuites l'ayant supprimée.

Un des plus grands adversaires qu'aient eu les Jesuites, fut le Pere Norbert; sous le nom de L'abbé Olatel, en 1765, il publia un memoire historique sur les affaires des Jesuites avec le St. Siege, dans lequel il fait voir, que les Rois de Portugal & de France, en les chassant n'ont fait qu'exécuter le project déjà formé par plusieurs grands Papes de supprimer leur société; que Innocent XIII. par un décret leur defendoit de recevoir aucun novice, que Benoît XIV. par sa Constitution *Ex quo singulari*; ordonne qu'ils seroient chassés des Missions, comme des hommes incorrigibles. La mort de L'abbé Olatel la empeché de finir son ouvrage qui devoit avoir 6 volumes in 4to.

Le parti Jesuitique soutenoit que le Pape Gan-  
ganelli étoit un imbecille, le Parti Anti-Jesuitique  
disoit qu'il étoit un grand Politique mais il paroît  
par les faits qu'il ne fut pas assez ferme s'il les avoi-  
ent d'abord exterminé sans témoigner aucune crain-  
te puis que les cours de France, d'Espagne, de Por-  
tugal, étoient ses appuis, peut être que sa mort n'au-  
roit pas été prématurée, car il y a bien des gens qui  
prétendent qu'il a été empoisonné s'il n'avoit trainé  
cette



cette affaire en longueur par une prompte resolution il auroit intimidé tout la cabale Jesuitique, personne n'auroit osé murmurer, mais il eut peur, est l'opinion est très probable qu'ils ont attenté à sa vie.

Une preuve qu'il avoit l'Esprit foible, c'est qu'il se laissoit gouverner par le Pere Buontempi, moine de son ordre, qu'il aimoit, & celui-ci par la Signora Vittoria; ce Pere étoit le seul confident du feu Pape; les Jesuites les faisoient passer tous les deux pour des monstres; & apres la mort de Ganganelli il a été très maltraité, & auroit payé peut-être de sa vie, sans la protection du Ministre d'Espagne.

Les Lettres que le Marquis de Carracioli, a publiées sous le nom de Ganganelli, sont supposées, il y a eu quelques-unes de lui; les autres sont de la plume du Marquis.

•K

LETTRE.



## L E T T R E.

De Mr. de la HARPE, à VOLTAIRE.

Septembre 1772.

**J'**AI été temoins, Mardi, dernier, d'un fête d'autant plus agréable ; qu'elle étoit imprévue, & à laquelle, il ne manquoit que celui qui en étoit le heros. C'étoit vous sur tout qui déviez voir M. Clairon, habillée en Prêtresse d'Apollon, poser la couronne de laurier sur la tête de l'auteur d'Alzire, dont le Buste étoit élevé sur un piedestal. S'adresser à ce marbre insensible, comme s'il eut dû l'entendre & s'animer à sa voix ; et reciter avec ce bel organe et cette déclamation harmonieuse & sublime que vous lui connoissez, une ode pleine de chaleur et d'enthousiasme, qui s'embloit être l'hommage de la posterité ; il falloit l'entendre s'écrier en commençant.

Te le pour suis jusqu'à la tombe,  
 Noire envie ; et pour l'admirer,  
 Tu dis, attendons qu'il succombe  
 Et qu'il vienne enfin d'expirer ; &c. &c.

Voilà

Voilà les vers que vous deviez entendre, je regarde cette petite fête comme une espece d'Inauguration. C'est la muse de la Tragédie chantant devant la Statue de *Sophocle* une hymne composée par Pindare.

Voici la Reponse de M. de VOLTAIRE, à Mr.  
de la HARPE.

**L**A Maison de M. Clairon est donc devenu le Temple de la Gloire; c'est à elle à donner des lauriers puis qu'elle en est toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement; je suis un peu entouré de Cyprés; on ne peut pas plus mal prendre son tems pour être malade, je vais pourtant me secouer, et écrire au grand-Prêtre et à la grande-Prêtresse.

VOLTAIRE.

A M. MARMONTEL, par VOLTAIRE.

**O**N ma instruit mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'est impossible de vous remercier dignement ; d'autant plus impossible que je suis assez malade, il ne faut pas vous témoigner sa reconnoissance en mauvais vers ; cela ne seroit pas juste. Mais je dois vous dire ce que je pense en prose très sérieuse ; c'est qu'une telle bonté de votre part & de celle de M. Clairon ; une telle marque d'amitié est la plus belle reponse qu'on puisse faire au cri de la Canaille qui se mêle d'être envieuse.

Il faut détester les cabales, il faut respecter l'union des véritables gens de Lettres. Je vous remercie donc pour moi, mon cher ami, & pour la gloire de la littérature que vous avez daigné honorer en moi. Voici mon action de grace à M. Clairon ; \* &c.

VOLTAIRE.

\* Sont les vers qu'il lui a adressé.

A Mr.

A Mr. le Dr. PAUL VEGANI, Auteur du livre  
Italien sur l'énormité des Duels.

Monfieur,

UN Vieillard très malade; & qui a presque perdu les yeux, à l'honneur de vous remercier du livre dont vous l'avez favorisé. C'est une grande consolation pour lui de se le faire lire; la guerre que vous faites au Duel \* est juste et bien conduite; elle vous fera beaucoup d'honneur; la mort qui m'appelle en Duel depuis quelque tems ne me permet pas de vous en dire d'avantage: j'ai l'honneur d'être avec toute l'Estime que vous meritez.

Ferney, le 23 December 1776.

VOLTAIRE, Gentilhomme de  
la Chambre du Roi.

\* Que les Duélistes & ceux qui soutiennent cette folie barbare, lisent avec attention une Lettre contre le Duel, de J. J. Rousseau, dans son Héloïse; son raisonnement fondé sur la nature ne peut être réfuté par le verbiage des gens du monde. Qui soutiennent que le Duel est nécessaire pour la défense de leur honneur. Je ne connois rien sur ce sujet de plus



plus énergique et de plus éloquent que cette Lettre, que je me permet de citer.

“ Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur, avec ce préjugé feroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une Epée, & n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette methode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité; par tout où la probité regne, son supplément n'est il pas inutile, & que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? ne voyez vous pas que les crimes que la honte et l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts & multipliés par la fausse honte, & la crainte du blâme. C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur. C'est elle qui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devoit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée et craintive. C'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer le main maternelle contre le tendre fruit. . . Je sens defaillir mon ame à cette idée horrible, & je rends grace au moins à celui qui sonde les coeurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux, qui n'inspire que des forfaits et fait fremir la nature.

“ Rentrez donc en vous même, considerez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré, la vie d'un homme, & d'exposer la votre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable; & si le triste souvenir du sang versé dans un pareille occasion, peut cesser de  
crier



crier vengeance au fond du cœur de celui qui la fait couler. Connoissez vous aucun crime égal à l'hommeicide volontaire ; & si la base de toutes les vertus est l'humanité ; que penseront nous de l'homme sanguinaire & dépravé, qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable—le citoyen doit sa vie à la Patrie & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des Loix, à plus forte raison contre leur défense.—Si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, & non à la mode des hommes.

“ Mais quels sont au fond, les inconveniens les murmures des gens oisifs, des Méchans, qui cherchent à s'amuser, des malheurs d'autrui & voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter ? voila vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! Si le philosophe & le sage se reglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez donc sacrifier le sentiment au devoir, à l'estime à l'amitié de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort. Pesez les choses mon ami, & vous trouverez bien plus de Lachété dans le crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave.”

Lettre 57<sup>me</sup>.

LETTRE.

## L E T T R E

À M. le Marechal de RICHELIEU, au sujet  
d'un évanouissement à l'occasion d'une De-  
moiselle GÈNEVOISE.

Ferney, le 21 Dec. 1772.

**Q**UOI toujours la cruelle envie

Pour suit ma reputation ?

On dit qu'une nimphe jolie

Dans ma dernière maladie

Ma donné l'extreme onction,

Et que j'emporte en l'autre vie

Ce peu de satisfaction.

Voyez l'horrible calomnie !

Seigneur il n'appartient qu'à vous

A votre jeunesse immortelle

De faire encore de si beau coups,

Et d'être entre les deux genoux

D'une coquine fraîche et belle.

Je sens que je suis au tombeau,

Cet état me fait de la peine ;

Mais il ne faut pas que le roseau

Vive aussi longtems que le chêne.

Mon

Mon héros exige que je lui compte le fait parce qu'il veut être instruit de ce que ses sujets jeunes ou vieux font dans son Empire ; je lui dirai donc, comme devant mon Dieu, que Mad. Denis faisant les honneurs d'un grand diner, je mangeois dans ma chambre un plat de légumes, ainsi que vous en usâtes quand, vous honorâtes Montardis de votre présence. Une belle demoiselle de la compagnie, plus grande que Mad. M. . . . de deux doigts ; plus jeune, plus étoffée, plus rebondie ; vint me consoler : les Génévois sont malins ; et les Calvinistes sont bien aise de jeter le chat aux jambes des papistes. Mais le fait est, que cette Auguste demoiselle, me faisoit trembler de tout mes membres ; et que si je m'évanouissais c'étoit de crainte et de respect.

Je vous jure que j'aurois plutôt fait la Scène de Sylla, de Pompée, ou de César ; dont vous me parlez, que je n'aurois fait un couplet avec cette belle personne ; depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes ces impostures aux pieds de mon *crucifix*, et je ne dis à personne : *ouvrez le loquet.*

Au reste, je presume toujours que les Princesses de la comédie, sont partout sous vos loix ;

L

ainsi

ainsi que dans leur lits. Et que vous êtes toujours le maître des autres ; comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle, j'ai répété la Sophonisbe, et j'aurai l'honneur de vous en envoyer les exemplaires ; l'un pour vous et l'autre pour la comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient Francs de Lyon a Paris, je fais seulement qu'ils sont exorbitans, je vous demande vos ordres, pour savoir si je doit faire partir le Paquet sous votre nom ou sous celui de M. le Duc d'Aiguillon. Je suis bien sensible a toutes les peines que mon héros d'aigne prendre d'ecarter les sifflets preparez pour les Loix de Minos.

A l'égard de Sylla ; cette entreprise étoit aisée pour le Pere Larive, & est fort difficile pour moi ; je vous avoue que je baisse beaucoup, quoiqu'en disent mes panegyristes ; & ceux de la belle Denis qu'on suppose avoir eu tant de bonté pour moi.

Il me semble que le goût de ma chere nation est un peu changé et si vous me permettez de vous le dire ; je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre Sylla, Pompée, Cesar ; que je suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venoit quelque idée heureuse, je l'emploierois bien vite pour vous faire ma cour, mais les idées viennent



viennent comme elles veulent. Ma plus chere idée feroit de ne pas mourir fans avoir la consolation de vous voir encore ; vû je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement, que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

Signé le vieux malade de Ferney, à qui l'on à fait trop d'honneur.

N. B. On apprend par cette lettre qu'il travailloit à une Tragedie de Sylla.



## L E T T R E.

Du Prince BELOLSKY, Russe, à Monsieur de  
VOLTAIRE.

Mars. 1775.

**G**RAND Voltaire ; de qui la gloire  
 Au sein de l'immortalité,  
 Ira de memoire, en memoire,  
 Interesser l'humanité,  
 Servir de sujet à l'histoire,  
 De Phare à la posterité.  
 Acceptez l'hommage sincere  
 Que vous offre un Enfant du Nord,  
 Qui n'a de titre l'itteraire  
 Qu'un brulant desir de vous plaire ;  
 Ou, pardonnez lui son transport.

Etant si près de vous, Monsieur ; pouvoit il  
 resister plus longtems à l'imperieuse démangé-  
 aison de vous marquer sa reconnoissance pour  
 tant d'ouvrages qui l'ont échauffé dans le Pays  
 des Frimats.

Mais quoique vous soyez le Pere  
 De ces chants si plein d'agrémens,

Où le plaisant et le sévère,  
 Où le tour et le sentiment,  
 Disputent à qui fait mieux plaire,  
 Vous êtes bien peu consequent.  
 Sauf votre respect lumineux,  
 D'avoir au bas mis votre nom,  
 Il falloit sublime Voltaire,  
 Il fallait signer, Apollon.

Je ne suis pas au rang des rimeurs, comme  
 vous voyez Monsieur, & dans une langue ;  
 (si vous n'y aviez écrit) absolument érangere à  
 moi, mais tous cela moins par étude, que par  
 sentiment. Je me suis dit de bonne heure :

Comme un torrent impétueux  
 Le tems coule & se précipite ;  
 Se Plaire à le fixer, est la gloire des Dieux,  
 Pour nous, un moindre espoir doit couronner  
 nos voeux

Apprenons à tromper sa fuite.

Par nous mêmes soyons heureux.

Et sans porter envie au partage suprême.

Recevons notre Esprit à l'Aspect de ce temps ;

Et loin de tout fade système,

Epluchons tous ses traits goutons tous ses instans ;

Le Plaisir se prolonge en depit de lui même.

Le Prince BELOLSKY.

REPONSE.

## R E P O N S E.

27 de Mars. 1775.

U N viellard de quatre vingt & un an, accablé de maladies cruelles à senti quelques adouciffemens à ces maux, en recevant la lettre charmante en Prose et en vers dont vous l'avez honoré : dans une langue qui n'est point la votre, & dans la qu'elle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour\* ; je viendrai vous en remercier à Genève si mes souffrances me le permettoient, & si elles ne me priveraient pas de toute société. J'ai dit tout bas en relisant vos vers.

Dans les climats glacés Ovide vit le jour,

Une Fille du tendre Orphée

D'un beau feu leur ame échauffée

Fit des chansons, des vers, & sur tout fit l'amour ;

Les Dieux bénirent leur tendresse,

Il en naquit un fils orné de leur talens,

Vous en êtes Issu, connoissez vos Parens,

Et vos titres de noblesse.

Agrées ; Monsieur le Prince ; le respect du viellard de Ferney.

\* Quelle flatteries ?

## L E T T R E.

A Monsieur PARMENTIER.

Le 1. d'Avril, 1775.

**J'**AI reçu, Monsieur les deux excellens mémoires que vous avez bien voulu m'envoyer, l'un sur les Pommes de terre, désiré du gouvernement, l'autre sur les vegeteaux nourissans, couronné par l'Academie de Besançon. Si j'ai tardé un peu a vous remercier, c'est que je ne mangerai plus de Pommes de terre donc j'ai fait du Pain très Savoureux mêlé avec moitié de Farine de froment, & donc j'ai fait manger à mes agriculteurs dans un tems de disette avec le plus grand succès. Mais quatre vingts et un ans surchargés de maladies, ne me permettent pas d'être bien exact à repondre. Je n'en suis pas moins sensible à votre merite à l'utilité de vos recherches & au plaisir que vous m'avez fait.

J'ai

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens  
que je vous dois \*.

VOLTAIRE.

\* Mr. Parmentier rempli d'amour pour le bien  
public, a fait plusieurs ouvrages utiles. Son avis  
au bonnes menageres des villes & des campagnes,  
sur la meilleure maniere de faire le Pain; est in-  
structif pour les habitans de la campagne. C'est lui  
qui a donné un jour à Paris à des personnes de la  
premiere distinction, un diner singulier de vingt  
Plats de Pommes de terre appretés différemment,  
pour prouver la bonté de ce vegetaux.

LETTRE.



## L E T T R E.

À Mr. de VOLTAIRE, par le Marquis de  
CUBIÈRES.

1775.

**P**ermettez, Monsieur, que mon premier soin au retour de mon voyage, soit de vous remercier de l'accueil gracieux que vous avez bien voulu me faire. En arrivant chez vous ; je venois de voir une cour que je ne connoissois pas, ce qui peut être fort intéressant pour un homme qui aime à observer : Mais je vous avoue que j'ai eu beaucoup plus de plaisir à Ferney, qu'à Chambéry. Les Rois ne sont pas rares en Europe ; il y en à tant !

Mais voir un viellard respectable  
Agé de quatre vingt deux ans,  
Souper avec de jeunes gens  
Et plus longtems qu'eux tenir table,  
Se voir fidèle à la gaieté  
Se permettre un doux badinage,  
Et même en dépit de son âge,  
Seduire encore la beauté.  
Le voir enfin par complaisance

M

S'amuser

S'amuser de notre caquet  
 Quitter sans trop de repugnance  
 Son Sceptre pour notre hocher  
 Et descendre à notre ignorance.  
 Entendre l'ami de Phébus,  
 Le favori des neufs pucelles  
 L'Auteur d'Alzire & de Brutus ;  
 Et de tant d'oeuvres immortelles.  
 Nous parler de pieces nouvelles  
 De Musique de Madrigaux  
 De coulisses & de ruelles,  
 Et de Femmes & de Chevaux.  
 Et de l'Anglois qui se ruine.  
 Pour se faire aimer de Laïs ;  
 Et des volages Adonis  
 Dont elle est folle à la fourdine  
 Et de ces vers si renommés  
 Avant qu'ils ayent vu la lumiere,  
 Et qui s'en vont chez la Beurrière  
 Aussi tôt qu'ils sont imprimés.  
 Et de milles autres bagatelles  
 Fort necessaires dans Paris,  
 Qui font l'amusement des belles,  
 Et la gloire de mon Païs.  
 Voilà, certes ce qui m'étonne  
 Et m'interesse en même tems ;  
 Ce qui fait que je lui pardonne,  
 Et ses succès et ses talens.

Ce qui m'étonne encore plus, c'est la ville  
que vous faites bâtir, ce qui me charme, ce  
sont les encouragemens que vous donnez à  
l'Agriculture & au Commerce, dans un Pais où  
le sol étoit si ingrat qu'à peine pouvoit-il four-  
nir à la subsistance de ses habitans.

Ainsi jadis on vit construire,  
Une ville par Amphion,  
Vous faites croire cette fiction,  
Et le chantre Thébain vous à légué sa lyre.

Mais la ville que vous avez bati ne sera point  
habitée je pense par des guerriers qui dépeu-  
plent la terre, par des plats auteurs qui l'en-  
nuient; mais par d'honnêtes laboureurs qui  
la rendront fertile, par des commerçans estima-  
bles qui l'enrichiront, & si jamais quelques  
conquerans vient y porter la destruction, il y  
respectera sûrement votre château, comme ja-  
dis Alexandre respecta la maison de Pindare,  
dont les écrits sont beaucoup moins lus que  
les vôtres.

Suivez, suivez l'impulsion  
Et l'instinct de votre génie.  
Excité l'Admiration.  
Confondez C. . . & l'envie

Cultivez vos champs vos guérêts  
 Transformez des hameaux en villes  
 Changez les malheureux en citoyens utiles  
 Regnez sur eux par vos bienfaits,  
 Conduisez la charue, et dirigez l'équerre,  
 Embellissez & fécondez la terre.  
 Envoyez nous souvent sous des noms em-  
 pruntés,  
 Des vers ingénieux de la Prose légère,  
 Et malgré tous vos Soins; comptez  
 Que vos écrits offrent tant de beautés;  
 Qu'ils Trahissent bientôt le Secret de leur  
 Pere.

LETTRE.

## L E T T R E.

A Mademoiselle VIGÉ.

\* Septembre 1775

**L'**Academie Françoisé à reçu avec toute la reconnoissance possible, la charmante lettre que vous lui avez écrite, & les beaux portraits de Fleury, & la Bruyere, que vous avez bien voulu lui envoyer, pour être placé dans la Salle d'Assemblée, ou elle desiroit depuis longtems de les voir. Ces deux portraits, en retraçant deux hommes dont le nom lui est si cher, lui rappelleront sans cesse, Mademoiselle, le Souvenir de tout ce qu'elle vous doit & qu'elle est très flattée de vous devoir. Ils seront de plus à ses yeux un monument durable de vos rares ta-

\* Mdlle Vigé avoit envoyé à l'Academie Françoisé, les Portraits de Fleury, & de la Bruyere, peints par elle. L'Amour des Lettres & des Arts la fait sortir de son état; car de Fille de Coëfseuse elle est devenu peintre & cultive les Lettres, ce qui fait infiniment d'honneur à cette Demoiselle c'est le sujet de cette Lettre de Mr. d'Alembert; charge de lui écrire au nom de l'Academie Françoisé.

lens,



lens, & qui font encore réléves en vous par les graces, par l'Esprit & par la plus aimable modestie.

La compagnie désirant de repondre a un procedé aussi honnête que le vôtre, de la maniere qui peut vous être la plus agréable, vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien accepter vos entrées à toutes ses Assemblées. D'hier, par une délibération unanime, qui a été sur le champ inferé dans ses registres, & donc elle ma chargé de vous donner avis, en y joignant tous ses remercimens. Cette commission me flatte d'autant plus qu'elle me procure l'occasion de vous assurer, Mademoiselle, de l'estime distinguée dont je suis pénétré depuis longtems pour vos talens & pour votre personne, & que je partage avec tous les Gens de goût, & avec tous les Gens honnêtes.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

D'ALEMBERT, Secretaire perpetuel  
de l'Academie Française.

EXTRAIT

## E X T R A I T

D'une Lettre au Baron d'ESPAGNAC, Gouverneur des Invalides.

**J**E vous fais mille remerciemens, Monsieur, d'avoir bien voulu écouter m'a prière, de permettre qu'on imprima votre excellente histoire du Marechal de Saxe, avec les plans de batailles & de marches. \*

Vous poussez la bonté jusqu'à d'aigner enrichir ma Bibliotheque de cet ouvrage qui sera éternellement cher à tous les François, & qui est l'instruction de tous les gens de guerre. Je ne suis pas du metier, mais je le respecte infiniment, quand c'est un officier général tel que vous qui en donne des leçons.

Je suis, &c. &c.

VOLTAIRE.

Le 1 Fevrier, 1775.

\* Monsieur de Voltaire, avoit donné une fête le jour de la St. Louïs, & cette Lettre qu'on attribue à Mr. Florian, son neveu, est une compliment que la flatterie lui paye.

LETTRE,

## L E T T R E.

Des Habitans de Ferney à Mr. de VOLTAIRE.

Octobre 1772.

Monsieur,

**D**ANS un jour qu'il nous est si doux de célébrer, d'aigrez agréer un hommage aussi légitime & que vous méritez à tant de titres, oui, Monsieur; vous êtes à la fois l'*Idoménée* & le *Mentor* de cette nouvelle Salente. Ce doit être pour votre grande ame une satisfaction bien digne d'elle, après une carrière déjà si glorieusement fournie, après avoir réunie l'admiration universelle, de voir encore les talens & les Arts venir en foule se réfugier auprès de leur protecteur. Puissent des jours aussi précieux à l'humanité être prolongés jusqu'au plus long terme! C'est le vœux de nos cœurs, aux quels vous avez inspiré les sentimens de la plus vive reconnaissance.

Signé les Habitans de Ferney.

LETTRE.

## L E T T R E\*.

À M. d'ORIGN, qui lui avoit envoyé son Discours d'un Nègre à un Européen.

12. Octobre, 1775. A Ferney.

**L**A ville de Mans, Mr. n'avoit point passé, jusqu' ici pour être la ville des bons vers; vous allez lui donner un éclat auquel elle ne s'attendoit pas, vous faites parler un Nègre comme jaurais voulu faire parler Zamore; vous m'adressiez des vers charmans; & l'Académie a dû être très contente de ceux que vous lui avez envoyés. Je suis fâché seulement que habitans de la Pensylvanie, après avoir longtemps mérité vos éloges, dementent aujourd'hui leurs Principes en levant des troupes contre leur mere Patrie; mais vos vers n'en sont pas moins bons; ils étoient faits apparamment avant que la Pensylvanie, se fût ouvertement déclarée contre le Parlement d'Angleterre. Ils méritent toujours l'Eloge que vous leur donnez, d'avoir rendu la liberté à la plus part des Nègres qui servoient

\* V. La Note.



chez eux ; vous pensez et vous écrivez avec autant d'humanité que de force.

Agrées Mr. tous les sentimens d'estime & de reconnoissance avec lesquels un malade de quatre vingts deux ans à l'honneur d'être votre très humble et très obeïssant serviteur.

**De Même.**

À M. BEUGUILLER, avocat et notaire des Etats de Bourgogne à Dijon, auteur du *Traité de la connoissance générale des Grains, et de la construction de Diverses sortes de Moulins*, 2 vols. 4to. 1776.

**Q**UOIQUE que je suis plus prêt, Monsieur, d'avoir besoin des menuisiers que des charpentiers qui font des moulins ; je vous suis pourtant très obligé du *Mannuel du Meunier et du Charpentier* ; que vous m'apprenez avoir fait imprimer par ordre du ministre ; & avoir présenté au Roi ; & dont vous avez la bonté de m'envoyer



m'envoyer un exemplaire. Je vois que vous êtes un Zélé citoyen, et instruit que le bien public est votre passion. Le public ; il est vrai, ne recompensent pas toujours ceux qui le servent ; mais votre courage égale vos bonnes intentions, & vous m'intéressez à vos succès quoi je ne suis pas en état de faire usage de vos Instructions : la situation du petit coin de terre que j'habite, ne me permet pas d'y batis des moulins, je n'en suis pas moins sensible à l'attention dont vous m'avez honoré, je vous prie d'être persuadé de toute l'estime et de toute la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être \*, Monsieur votre T. & T. O. S.

**Le vieux malade de Ferney, 14 8bre, 1775.**

\* Voyez la Note.

Du Même.

À Mr. le Comte SCHU . . . .

5 Septembre, 1775.

**J'**AI été en peu piqué que Mr. Ginbert ne m'ait pas honoré d'un exemplaire de son Eloge de Mr. le Marechal de Catinat ; j'ai été si charmé de cet ouvrage, que je pardonne à l'auteur son indifférence pour moi. Je trouve dans ce discours une grande profondeur d'idées vraies, nobles, fines & sublimes ; des morceaux d'Eloquence très touchans, une fierté courageuse, & l'enthousiasme d'un homme qui aspire en secret à remplacer son héros. Ce sentiment perce à chaque ligne

Le discours de M. de la Harpe, est digne d'un Académicien, plein d'Esprit d'Eloquence, et de goût, l'autre est d'un génie Guerrier & Patriotique : ces deux ouvrages valent bien le mausolée du Marechal de Saxe. J'avoue que vos discours pour l'Academie, n'approchoient pas de ceux qu'on fait aujourd'hui : c'est l'effet de la vraie philosophie ; elle a donné plus de force et

\* Voyez la Note.

plus

plus de vérités à nos Esprits. Je ne fais ici, Monsieur, que vous dire ce que vous savez mieux que moi. C'est à vous qu'il appartient de juger lequel de ces deux portraits et le plus beau et le plus ressemblant ; vous êtes du métier de ce grand homme ; ce n'est pas à moi d'en parler avant vous. Je me borne à vous remercier de votre ré souvenir, et à vous demander la continuation de vos bontés & à vous présenter mon sincère et tendre respect.

**VOLTAIRE.**

Du

Du Même.

A Mr. DESESSARTS, Avocat au Parlement sur l'envoi qu'il a fait de l'affaire de Calas, qu'il a inseré dans le journal des causes célèbres, et d'un memoire imprimé qu'il a fait pour un malheureux injustement accusé d'assassinat.

Monsieur,

**L**E solitaire de 82 ans, à qui Mr. Desessarts; a eu la bonté d'envoyer les choses les plus interessantes et les mieux écrites, reçut il y à quelques semaines, un avertissement de la nature qui le mit hors d'Etat de faire reponse à Mr. Desessarts. Il a encore assez de force pour sentir le merite de ses écrits, qui respirent l'humanité et l'Eloquence; il lui en fait les plus sensibles remercimens; et il le prie de pardonner a son triste Etat, qui ne lui permet pas de donner plus d'étendue aux expressions de tous les sentimens avec lesquels il à l'honneur d'être, son très humble et obeissant serviteur.

A Ferney, 6 Novembre, 1775.

REPONSE.

## R E P O N S E.

À l'Auteur du Philosophe sans Prétentions, qui  
lui a envoyé son ouvrage.

29 Decembre, 1775.

**L**E malade de Ferney ; qui n'a d'autre prétention à l'âge de quatre vingt-deux ans, que celle de mourir en Paix ; remercie très humblement le Philosophe sans Prétention, qui lui à fait l'honneur de lui envoyer son livre. Si l'auteur n'a pas eu la prétention de plaire ; il à été directement contre son but. Le vieux malade est pénétré de reconnoissance pour le Philosophe qui lui à fait un présent si agréable, il a l'honneur d'être avec tous les sentimens qu'il lui doit, son très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

LETTRE



## L E T T R E.

À l'Auteur des Ephemerides du Citoyen.

En 1776.

**J**E ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eu de me faire envoyer vos Ephemerides; les vérités utiles y sont si clairement énoncées que j'y apprendis toujours quelque chose, quoiqu'à mon âge on soit d'ordinaire incapable d'apprendre. La liberté du commerce des grains y est traitée comme elle doit l'être, et cet avantage inestimable seroit encore plus grand si l'état avait pu dépenser en Canaux de Province en Province la vingtième partie de ce qu'il nous en a coûté pour deux guerres, donc la première fut entièrement inutile & l'autre funeste. S'il y a jamais eu quelque chose de prouvé c'est la nécessité d'abolir pour jamais les Corvées. Voilà deux services essentiels que Monsieur Turgot, veut rendre à la France; & en cela son administration sera très supérieure à celle du grand Colbert. J'ai toujours admiré cet habile ministre de Louis XIV. bien moins pour ce qu'il fit, que pour ce qu'il a voulu faire,

car

car vous savez que son plan étoit d'écarter pour jamais, les Traitans. La guerre plus brillante que Sage de 1762 ; détruisit toute son économie ; il fallut servir la gloire de Louis XIV. au lieu de servir la France, il fallut recourir aux emprunts onéreux, au lieu d'imposer un tribut égal et proportionné comme celui du dixième.

Que la France soit administrée comme la été la Province de Limoges ; & alors cette France sortant de ses ruines, fera le modele du plus heureux gouvernement.

Je suis bien content Monsieur, de tout ce que vous dites sur les entraves des Artistes, sur les Maîtrises ; sur les Jurantes ; j'ai sous mes yeux un grand exemple de ce que peut une liberté honnête & modérée en fait de commerce ; aussi bien qu'en fait d'Agriculture ; il y avoit dans le plus bel aspect de l'Europe, après Constantinople, mais dans le Sol le plus ingrat & le plus malsain un petit hameau habité, par quarante malheureux dévorés d'ecrouelles & de pauvreté ; un homme avec un bien honnête acheta ce Territoire, affreux exprès pour le changer ; il commença par faire dessécher des Marais empestés, il défricha, il fit venir des Artistes étrangers de toute espece, & surtout des horlogers,

qui ne connurent ni Maitrise, ni jurante, ni compagnonage; mais travaillèrent avec un industrie merveilleuse et qui furent en état de donner des ouvrages finis à un tiers meilleur marché qu'on ne les vend à Paris.

Monsieur le Duc de Choiseuil les Protégéa avec cette Noblesse, et cette grandeur qui ont donné tant d'éclat à toute sa conduite; Monsieur D'Oigny, les soutint par des bontés sans lesquels ils étoient perdus.

Monsieur Turgot, voyant en eux des étrangers devenus François & des gens de bien devenus utiles, leur à donné toutes les facilités qui se confilient avec les Loix.

Enfin en peu d'années, un repaire de quarante Sauvages est devenus une petite ville opulente; habitée par 1200 personnes utiles, par des Phisiciens de Pratique; par des sages donc l'esprit occupe les mains. Si on les avaient assujettis aux Loix ridicules inventées pour opprimer les Arts; ce lieu seroit encore un désert infect, habité par les ours des Alpes & du Mont Jura.

Continuez Monsieur, à nous éclairer à nous encourager; à preparer les materiaux avec lesquels

quels nos Ministres élèvront le Temple de la félicité publique.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnoissance respectueuse.

V. T. & O. S.

VOLTAIRE.

---

L E T T R E.

Au Roi de PRUSSE.

Sire,

**S**I votre camarade l'Empereur de la Chine, King long, est mort comme on vous la dit, j'en suis très fâché. V. M. fait combien j'aime et revere les Rois qui font des vers; j'en connois un qui en fait assurément de bien meilleurs que King-long, & à qui je serai bien attaché, jusqu'à ce que j'aie fait la bas ma cour à feu l'Empereur King-long.

Nous avons actuellement en France un jeune Roi qui à la vérité ne fait point des vers; mais



qui fait d'excellentes Prose, il à donné en dernier lieu sept beaux ouvrages, qui sont tous en faveur du peuple; les préambules de ces Edits sont des chefs-d'oeuvres de raison & de bonté. Le Parlement de Paris lui a fait des remontrances séduisantes. C'étoit un combat d'esprit: s'il avoit fallu donner un prix aux meilleurs discours, les connoisseurs l'auroient donné au Roi sans difficulté.

Le Droit d'enregistrer & de remontrer que vous ne connoissez pas dans votre Royaume, est fondé sur l'Ancien exemple d'un Prévôt de Paris du tems de St. Louis, & de votre Conrad de Hohenzollerze second; lequel Prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances Royales en quoi il fut imité par un Greffier du Parlement de Paris nommé Jean Monluc, en 1313.

Les Rois trouverent cette invention fort utile. Philippe de Valois, fit enregistrer au Parlement ses Droits de Regales; Charles V. prit la même précaution par le fameux Edit pour la Majorité des Rois à 14 ans. Des traités de Paix furent souvent enregistrés. On ne savoit dans ce tems là ce que c'étoit que des Remontrances. Les premières Remontrances sur les Finances furent sous François Premier, pour un grille d'argent



d'argent massif qui entouroit le tombeau de St. Martin, ce Saint n'avoit nul besoin de sa grille, & François I, ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui fut cédé par les chanoines de Tours, & donc le prix devoit être remboursé sur les domaines de la Couronne. Le Parlement representa au Roi l'irrégularité de ce marché : voilà l'origine de toutes les Remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos Rois ; & qui enfin produit la guerre de la Fronde dans la Minorité de Louis XIV.

Nous n'avons point de Fronde à craindre sous Louis XVI. nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des Jesuites, des Janfinistes, & des Convulsionnaires ; il est vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglois ; mais nous goutons tous les biens de la paix d'un bon gouvernement, et de l'espérance.

Votre Majesté a bien raison de me dire, que les Anglois ne sont pas aussi heureux que nous : ils se sont lassé de leur félicité, je ne crois pas que mes chers Quakers se battent, mais ils donneront de l'argent et l'on se battra pour eux. Je ne suis pas grand Politique, V. M. le fait bien. Mais je doute beaucoup que le Ministère de Londres vaille le notre. Nous étions ruinés. Les Anglois se ruinent aujourd'hui, chacun

chacun à son tour. Pour vous, Sire; vous jouissez en Paix du fruit solide de votre gloire; vous batissez des villes & des villages; vous encouragez tous les Arts, & vous n'avez plus pour ennemi que la goûtte. J'espere qu'elle fera sa Paix avec votre Majesté, comme ont fait tant d'autres puissances.

Quand aux Jesuites \* la protection que vous leur donné est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur d'être; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection.

Je ne crois point, comme Monsieur Paw, que l'Empereur King-long ait traité cruellement les Jesuites, qui étoit dans son empire; le Pere Amiot avoit traduit son Poëme † on aime tou-

\* Lorsque le Bref du Pape Annulléa la Société des Jesuites, le Roi de Prusse par un Rescrit, assura sa protection a ceux de la Silésie, mais quelque tems après il les annulléa aussi, & ordonna qu'ils seroient vêtu d'un habit qui les seroient connoître dans la Société ce que les autres monarques n'ont pas fait. Des hommes aussi dangereux devoit être connu de tout le monde par quelques marques exterieure.

† Eloge de la Ville de Mondeu Poëme de l'Empereur King-long. Traduit par le P. Amiot.

jours

jours son traducteur, je maintien qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserais demander une grace à votre Majesté, c'est de daigner me dire, lequel est le plus vieux, de Milord Marechal ; \* où de moi ? Je suis dans ma 83 anée, & je pense qu'il n'en a que quatre vingt d'eux ; je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent douzieme.

\* Milord Marechal est mort dans l'année 1778. Monsieur d'Alembert a composé son Eloge qu'il a envoyé au Roi de Prusse, en manuscrit ; on la depuis imprimé a Berlin, un ami qui cultive les Belles Lettres, m'en a procuré l'Analise ; je l'ai ajouté a ce recueil, on y trouve des Anecdotes précieuses ; un caractère dans les moeurs Antiques, ce que l'on trouve rarement, auprès du Trône.

LETTRE.

L E T T R E.

21 Mars, 1776.

À Mr. L'Abbé CHAU, Interprète et Garde du Cabinet des Pierres Gravées de Mgr. le Duc d'Orleans, qui lui avoit envoyé sa Dissertation sur les attributs de Venus; qui a obtenu l'accessit au jugement de l'Académie Royale des Inscriptions des Belles Lettres; en 1776.

**M**onsieur, après avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa Venus dici,  
Tantem bella moves, incipe dulcium,  
Mater grata cupidinum,  
Circà certum hiemes flectere mollibus.  
Heu durum imperiis.

Jé vous rends milles actions de grâces, Mr. de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre Dissertation; votre accessit, selon moi; signifie accessit ad—*Dea Templum.*

Je

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs ; c'est-à-dire contre la décence établie chez une nation ; le Phallus, et le Kteis, n'étaient point indécens dans les Pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très sérieux. Je fais bien que partout, les Fêtes, les processions nocturnes dégénèrent en partie de plaisir. On voit dans Plaute un amant qui avoue avoir fait un Enfant, dans la célébration des Mystères, à la Fille de son ami. Mais, dans l'origine les fêtes n'étaient que sacrées ; les Prêtresses de Bacchus, faisaient vœux de chasteté. Si les jeunes Filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de Vénus dans une petite chapelle ; c'étoit pour la prier de cacher les défauts de leurs corps aux Maris qu'elles allaient prendre.

Il est ridicule que de prétendus savans aient regardés des . . . . tolérés comme des loix Religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'opéra de Babylonne, d'avec les Femmes et les filles des Satrapes.

Votre ouvrage, Monsieur, est utile & agréable. Je vous fais bon gré de l'avoir orné de monumens très instructifs ; votre Vénus émergente est admirable, et pour votre Callipigi :

P

En



En voyant votre belle Estampe  
 Tout l'ecteur est bien convaincu  
 Lorsque Venus montre le C.  
 Que ce n'est pas un cul de lampe.

Vos Recherches à l'occasion du temple d'Ery-  
 cine, sont aussi intéressantes que Savantes. En-  
 fin je vous crois intreprête de la Déesse autant  
 que de Mgr le Duc d'Orleans.

Agrées, Mr. les sincères rémercimens la re-  
 spectueuse estime ; et la reconnoissance d'un  
 viellard très indigne de votre beau présent ; mais  
 qui en sent tout le prix \*.

VOLTAIRE.

\* L'Abbé Chau travaille à un histoire des me-  
 dailles qui fera une des plus curieuses & des plus in-  
 téressantes, on y trouvera l'explication de la collec-  
 tion du cabinet du Duc d'Orleans sa Dissertation  
 et les Gravures est un morceau précieux de litte-  
 rature. Un ami alors en France m'en envoya un ex-  
 emplaire de la première impression.

Du

Du 19 d'Avril, 1776.

A, M. . . .

**V**OUS m'apprenez, Monsieur qu'on vient d'imprimer les oeuvres Posthumes de feu M. Piron, et que l'Editeur ne m'a pas épargné ; il prétend dites vous, que le Roi de Prusse, m'ayant un jour parlé de cet auteur agréable, plein d'Esprit et de Saillies ; je lui repondis, si donc, c'est un homme sans moeurs.

Je vous conseille, Mr. de mettre cette anecdote aux nombre des Mensonges imprimés ; elle est assurément ni vraie ni vrai semblable. Je puis vous attester ; & j'ose prendre sa M. le Roi de Prusse à témoins ; que jamais il ne ma parlé de Piron, & que jamais je ne lui en ai dit un mot. Je ne crois pas avoir entre-vu Piron trois fois en ma vie ; je connois encore moins l'Editeur de ses ouvrages ; mais je suis accoutumé depuis longtemps à ces petites calomnies qu'il faut refuter un moment & oublier pour toujours.

VOLTAIRE.

## L E T T R E.

De VOLTAIRE, à M. le Comte d'ARGENTAL.

Ferney, le 19 Fevrier, 1776.

**M**ON cher ami, j'apprends que Madame de St. Julien \* arrive dans mon désert avec le Kain ; si la chose est vraie, j'en suis tout étonné et tout joyeux. Mais il faut que je vous dise combien je suis fâché pour l'honneur du tripôt contre un nommé le Tourneur, que l'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne paroît pas le secrétaire du bon goût. Auriez vous lu deux volumes misérables, dans lesquels il veut faire regarder Shakespear, comme le seul modèle de la véritable Tragedie ? il l'appelle le Dieu du Théâtre † ; il sacrifie tous les François, sans exception, à son Idole, comme on sacrifioit les cochons à Cérés. Il ne daigne pas nommer

\* Femme du Receveur général du clergé.

† Ce Dieu a été banni de tous les Theatres de l'Europe, au lieu que les Dieux de Corneille de Racine, de Crébillon, de Voltaire, ont des autels partout où le goût regne.

Corneille,

Corneille, ni Racine ; ces deux grands hommes font seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés. Il y a déjà deux Tomes d'imprimés de Shakespear, qu'on prendroit pour des pieces de la Foire faites il y a deux cens ans. Ce maroufle a trouvé le secret de faire engager le Roi, la Reine, et toute la Famille Royale à souscrire à son ouvrage.

Avez vous lu son abominable grimoire, dont il y aura encore 5 volumes, avez vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécille ? Souffrez vous l'affront qu'il fait à la France ? Vous, & Mr. de Thibouville ; vous êtes trop doux ; il n'y a pas en France assez de camouflets assez de bonnets d'anes ; assez de pilloris contre un pareil fou ; le sang petille dans les veines en parlant de lui ; s'il ne vous a pas mis en colere, je vous tient pour un homme impassible ; ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France, & pour comble de calamité & d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespear, c'est moi qui le premier montrai aux François quelque perles que j'avois trouvé dans son enorme fumier, & je m'attendais pas que je servirais a fouler aux  
pieds

pieds les couronnes de Racine & de Corneille ;  
pous en orner le front d'un justriion barbare.

Tachez je vous prie, d'être aussi en colere  
que moi ; sans quoi je me sens capable de faire  
un mauvais coup ; quand a mon ami, Mr. le  
Cocher Gilbert \* ; je souhaite qu'il aille au car-  
can a bride abattue.

VOLTAIRE.

\* Impliqué dans l'affaire du Comte de Moran-  
gie en faveur des Verrons.

REPONSE.



## R E P O N S E

De M. de VOLTAIRE, à l'Auteur des Essais  
sur Saturne, qui les lui avoit envoyé, 1776.

Monfieur,

**L'**HONNEUR que vous me faites de m'envoyer votre Saturne, me fait sentir toute votre bonté, & toute mon indignité, mais tout indigne que je fuis de ce beau présent ; il me fait faire bien des reflexions, nous avons connu si tard ses lunes et son anneau, très inutilement appelés les Astres de Louis. Les Philosophes de notre chétif globe ont été tant de siècles sans deviner ce qui ce paffe autour de cette dernière Planette qu'il est clair qu'elle n'a pas été faite pour nous, mais en même temps il est bien beau que de petits animaux de cinq pieds & demi, ayent enfin calculé des Phénomènes si étonnnans à trois cents trente millions de lieues loin de chez nous.

Quand on songe que la lumière réfléchie de notre petite Planette, et de ce gros Saturne est précisément la même ; que la gravitation agit  
fur

sur ces cinq lunes comme sur la notre ; que nous pesons sur le soleil aussi bien que Saturne ; que ses cinq Lunes et son anneau semblent absolument nécessaires pour l'éclairer un peu ; on est ravi d'admiration, et l'on s'anéantit ; on est obligé d'admettre avec Platon, un éternel géomètre.

Ceux qui comme vous ; Monsieur, entrant dans ce vaste et profond sanctuaire, me paroissent des êtres bien au dessus de la nature humaine. Je vous avoue que je ne conçois pas comment un Génie occupé des Loix de L'univers entier, peut descendre à juger des Procès dans un petit coin de ce Monde nommé Gaule.

Je suis avec le plus sincère respect, Monsieur,

VOLTAIRE.

A Ferney, le 6 d'Avril, 1776.

Aux

## Aux Auteurs d'un Journal.

22 Decembre, 1776.

**L**E plan de votre Journal; Monsieur, me paroît aussi sage que curieux & intéressant: mon grand âge, et les maladies donc je suis accablé, ne me laissent pas l'Espérance de pouvoir produire quelque ouvrage qui merite d'être annoncé par vous.

Si j'avois une prière à vous faire, ce seroit de détromper le public sur tous les petits écrits qu'on m'impute continuellement. Il est parvenu dans ma retraite des Volumes entiers, imprimés sous mon nom dans lesquels il n'y à pas une ligne que je voulusse avoir composée. Je vous supplierai aussi Mr. de vouloir bien par un mot d'avertissement me délivrer de la foule des Lettres anonymes qu'on m'adresse; je suis obligé de renvoyer toutes les Lettres donc les cachets me sont inconnus. Cet avertissement inséré dans votre Journal, m'excuseroit auprès des personnes qui se plaignent que je ne leur ai pas repondu; je vous aurois beaucoup d'obligation.

Q

Je

Je ne doute pas que votre Journal, n'ait beaucoup de succès ; je me compte déjà au nombre de vos souscripteurs.

VOLTAIRE.

---

A Monsieur DOMASCHNIEFF.

Ferney, le 6 de Juillet, 1778.

[Monsieur Domaschnieff, Gentilhomme de la Chambre de l'Imperatrice des Russies, & Directeur de l'Academie des Sciences de St. Petersbourg, a Envoyé au nom de cette Souveraine, à plusieurs Membres, des Médailles en or, frappées a l'occasion de la glorieuse paix, de la Russie avec les Turcs : la Lettre suivante est la Reponse de Mr. de Voltaire à Monsieur Domaschnieff, à la Reception de la Sienne, je la donne telle que je l'ai reçu. Je ne crois pas qu'elle ait été imprimée.]

Monsieur,

**I**L est bien doux pour moi, de recevoir de vous la Médaille de vos victoires & de votre  
paix ;

paix ; je crois voir sur cette Médaille votre flotte qui brûla celle des Turcs ; et je n'oublierai j'amaïs que j'eus l'honneur de vous recevoir chez moi au milieu de vos triomphes. Si j'en croyois mon zèle je viendrois vous en féliciter encore à St. Petersbourg ; & me mettre aux pieds de sa Majesté Imperiale ; victorieuse, pacificatrice & législatrice ; mais à mon âge de 83 ans, accablé de maladies, je ne puis vous applaudir que du bord de mon tombeau.

J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse reconnoissance, &c.

VOLTAIRE.



## R E P O N S E.

De VOLTAIRE, à l'Abbé PEZZANA.

Ferney, le 30 Juillet, 1776.

*V*EGGO il dotto Pezzana, che gran speme  
mi dà ch'è encor del mio nativo nido udir farà  
de calpe age judi il grido.

C'est à peu près, Monsieur ce que dit questo  
divino Ariosto, vel Canto 46, Stanza 18.

Vous me comblez d'honneur et de plaisirs  
en me promettant un Arioste entier commenté  
par vous; l'Orphelin de la Chine ne meritoit  
pas vos bontés, mais l'Arioste merite tous vos  
soins. Il a certainement besoin de vos com-  
mentaires en France, & vous rendez un très  
grand service, à la Littérature. Vous ferez  
connoître tous les personnages de la maison  
d'Este, dont il parle, & tous les grands hom-  
mes de son temps; qui ne sont que désignés

\* L'Abbe Pezzana a Traduit l'Orphelin de la  
Chine en vers Italien.

au

au commencement du dernier chant. Ce dernier chant, sur tout, est peu connu à Florence même, à ce que m'ont dit, des gens de Lettres Toscans, qui en gémissaient.

Je n'ose vous remercier dans votre langue, & je n'ai point d'expression dans la mienne pour vous exprimer l'estime infinie avec laquelle.

J'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

V. T. & O. Serviteur,

VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roi.

Au

Au Sénateur SCHEFFERT,

Pour le remercier d'avoir été reçu Membre étranger de l'Académie et nouvelles Littéraires, fondée par la Reine Mere de Suede.

**V**OUS me faites Suédois; c'est l'honneur le plus flatteur, que je puisse recevoir; je remercie votre excellence du fond de mon coeur de m'avoir naturalisé, il ne me manque que la force de venir à Stockholm, pour y jouir de vos bontés, & des droits que je tiens de vous, accablé d'Années & de maux j'ai au moins la consolation de penser, que si j'étois à Stockholm, je serois admis sous vos auspices dans le Cabinet d'une Reine, supérieure à Christine.

VOLTAIRE.

A M.

À M. le Marquis de CUBIERES.

UN beau siècle commence, et vous me l'annoncez,

Un jeune Titus le fait naître;

Et c'est vous qui l'embellissez,

L'Ecuyer et digne du maître.

Pégase ayant su qu'aujourd'hui,

Vous commandez dans l'Ecurie

Vient s'offrir à vous; et vous prie

De vous servir souvent de lui.

Il aime votre grace et votre humeur légère,

Sous d'autres Ecuyers il fit plus de faux pas,

Sous vous il vole, il fait nous plaire:

Il ne vous égarera pas.

Je vois, Mr. que vous avez ressaisi votre droit d'aïnesse, et que vous faites d'aussi jolis vers que Mr. votre Frere le Chevalier; je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faut dire *solve senes centem*.

Je l'honneur d'être avec respect.

Le Malade de Ferney, 5 Octobre 1775.

[Tout



[Tout le Monde connoit la célèbre affaire des Habitans de Mont-Jura contre le Chapitre de St. Claude; & l'interêt que Monsieur de Voltaire y a pris, qui touché du sort de ces malheureux, a signalé son humanité, en offrant à Monsieur de Mirbeck, leur défenseur de le seconder de sa plume, de son crédit & de sa bourse pour faire briser leurs fers. Monsieur de Mirbeck avocat aux conseils, & Secrétaire du Roi, en lui envoyant un exemplaire de la Requête des Habitans du Mont-Jura, lui a écrit la Lettre suivante.]

Decembre 1776.

Monsieur,

**J**E prends la Liberté de vous adresser un exemplaire de la Requête au Roi, que j'ai fait imprimer pour les malheureux Habitans du Mont-Jura au nombre de douze mille.

Je sens, Monsieur, combien ma foible plume vous paroîtra peu digne de cette cause intéressante, & combien il est téméraire d'oser adresser cette esquisse aride & heurtée au peintre sublime et immortel de tant de tableaux, ou respirent à la fois, l'humanité la Philosophie & l'éloquence.

Forcé



Forcé de me livrer dans cette réquête à des discussions sèches, je regrettois à chaque ligne de ne pouvoir rechauffer mon ouvrage des flammes de votre génie ; il me semble qu'au lieu de défendre la cause de ces infortunés habitans, je la trahissoit en quelque sorte involontairement en restant malgré moi au dessous de l'idée que je m'étois formé de cette défense ; mais il ne fut permi qu'à Prométhée de dérober le feu céleste pour animer l'Argile.

Je vous envoie donc la statue grossière & inanimée que j'ai paitrie de mes mains, elle attend que votre souffle lui donne la vie.

L'intérêt que vous prenez à l'objet de l'affaire, vous inspirera d'ailleur de l'indulgence. Qu'il est beau, Monsieur, de vous voir empressé à consoler, à soutenir, à venger les victimes de l'oppression, & que je m'applaudis de déposer en ce moment aux pieds du plus beau génie de ce siècle, l'hommage que lui doivent & ses compatriotes qu'il honore, & ses contemporains qu'il éclaire, & tous les hommes en général du bonheur desquels il n'a cessé de s'occuper.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,  
V. T. O. S.

MIRBECK.

R E P O N S E

## R E P O N S E

De Monsieur de VOLTAIRE.

1777.

**J**E ne puis que trop vous remercier du Mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il me parait excellent pour le fond & la forme; le commencement est plein d'une éloquence touchante, & la fin parait d'une raison convaincante : mais vos clients ont à combattre une ennemi bien plus fort que la raison & l'éloquence, c'est l'intérêt; & ce qu'il y a de pis, c'est que l'intérêt est mal entendu. Il est certain que les moines Chanoines de Saint Claude, pourraient gagner bien d'avantage avec de bons Fermiers, qu'avec des esclaves; mais ni les moines, ni les seigneurs séculiers qui les imitent, ni les juges qui ont tous les mains mortables ne veulent renoncer à leur tyrannie; les uns la croient de droit divin; les autres de droit naturel. Je ne verrai point la fin de ce procès; je vais incessamment dans un pays où on ne trouve ni esclave ni tyrans. J'ai l'honneur d'être avec l'estime respectueuse que je vous dois.

VOLTAIRE.

A U T R E.

## A U T R E.

Lettre de Mr. de MIRBECK, à Mr. de Vol-  
TAIRE.

26 Janvier, 1777.

**L'**ACCEUIL flatteur que votre Philosophie, votre humanité & votre indulgence ont fait à ma requête au Roi, pour les malheureux Habitans du Mont-Jura; me détermine à vous offrir un autre monument du même genre.

C'est un Memoire que j'ai composé pour la liberté du commerce des cuirs, contre les tyrannies qui les ruinent, sur lequel le conseil n'a pas encore prononcé.

Il est bien vrai, Monsieur, que ce monde est en proie à des oppresseurs de toute espece & à des persécuteurs de toute sorte de robes; mais ce n'est pas une raison de l'abandonner.

Restez y longtems; Monsieur, pour la consolation des misérables victimes, donc vous avez plaidé la cause avec tant d'eloquence, restez y

pour l'instruction des hommes ; restez y pour l'honneur de l'humanité, & quoique le ciel soit la patrie naturelle d'une ame comme la votre ; songez, qu'il vaut encore mieux éclairer la terre : *Serus in coelum redeas.* Tous les hommes vous adresseront à la fois cette apostrophe d'Horace, qui ne fut sous sa plume qu'un mot de flatterie, & qui, dans la bouche de vos contemporains sera l'expression de la vérité.

J'ai l'honneur d'être,

De MIRBECK.

REPONSE.



## R E P O N S E.

De M. de VOLTAIRE, à M. de MIRBECK.

Ferney, ce 10 Fevrier, 1777.

**V**OUS defendez Mr. toutes les causes aux quelles je m'interesse; je me joins à tous ceux qui achètent, rendent et mettent en oeuvre des cuirs. J'ai établi des Tanneries dans ma petite colonie au bout du Royaume; dans un coin de terre réputé étranger par un edit du Roi; & on nous y persecute; on nous y ruine, comme si nous étions pas François; ni les grandes Alpes, ni le Mont-Jura ne peuvent nous servir de barriere. Les commis font comme les vautours de nos montagnes; ils volent au dessus des roches et des précipices, pour venir manger nos volailles.

Je vous remercie bien sensiblement du soin que vous prenez de leur rogner le bec et les ongles. Les malheureux Habitans donc je suis entouré n'ont la permission de vivre qu'à de bien tristes conditions. Je vois à ma droite douze mille Peres de Famille, esclaves de vingt Prêtres,  
 & à



& à ma gauche une foule d'Artistes, écrasés  
par des commis. Puiffe votre eloquence et votre  
raison supérieure, briser tant d'odieuses chaînes !  
agreez, Mr. les sinneres complimens & la recon-  
noissance, d'un viellard qui cessera bientôt d'être  
temoin des injustices de ce monde.

VOLTAIRE.

À Monsieur

À Monsieur HENRIQUEZ.

Ferney, le 7 de Fevrier, 1777.

**V**OUS avez, Monsieur, parmi vos chef-d'oeuvres de Gravures, envoyé à un viellard de 83 ans, très malade, son Portrait; qui n'étoit pas digne de vos grands talens. Les trois autres estampes \* donc vous la'vez gratifié méritaient un burin tel que le votre. Je suis honteux de me trouver dans une aussi bonne compagnie; mais je n'en suis que plus reconnoissant. L'état de ma fanté m'approche du terme ou il ne restera plus de moi que votre estampe; pardonnez aux maladies qui m'accablent, si l'expression de mes remercimens, est si courte & si foible.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime, & la reconnoissance que je vous dois.

VOLTAIRE.

\* Les trois autres estampes étoient Montesquieu, d'Alembert, Diderot.

R E P O N S E.

## R E P O N S E.

De VOLTAIRE à une Lettre de Mr. de la SAUVAGERE; sur un Article de l'Histoire Naturelle.

28 Juin, 1777.

[Le sujet roule sur la répétition du fond de la veine d'eau du jardin de son château, d'un banc de pierre formé sur la superficie du fond de l'étang qu'il avoit enlevé il y a 14 ans &c qui s'étoit reformé depuis.]

**J**E n'ai pu, Monsieur, vous remercier plutôt de vos bontés, & des nouvelles instructions que vous voulez bien me donner sur les Phénomènes singuliers qui se manifestent dans votre terre. J'ai été longtems sur le point de passer du Regne animal au regne végétal; mon vieux et foible corps à été tout près de faire pousser les herbes de mon cimetière sans cela je vous aurez remercié plutôt. Un jour viendra, Mr. que vos découvertes détruiront tous les ridicules Charlataneries dont on nous berce, on rougira d'avoir dit que, les Alpes et les Pyrénées ont été formés  
par

par les mers ; comme on rougit aujourd'hui de la matiere subtile, ramèuse et canelée de René Descartes. Notre siècle se vante d'étudier l'histoire naturelle ; hélas il n'étudie que des Fables contre nature \*.

Je vous invite, Mr. à faire des protestations dans quelques journal sage et digne de vous : mon peu d'Erudition, mon âge, & les maladies qui me persécutent, ne me permettent pas de vous seconder, & ne m'empêchent pas d'être infiniment sensible à votre merite, & a votre amour de la verité & aux services que vous etes à portée de lui rendre †.

J'ai l'honneur d'être.

Ferney, 10 Aout, 1775.

\* Voltaire parlé ici contre l'expérience & se contredit lui même.

† Mr. de la Sauvagère, capitaine au corps Royal d'Artillerie, Ingénieur, en chef des Isles de Rhé & d'Oléron ; a publié un grands nombre d'ouvrages, entre autre. Paralleles de la Fortification des Anciens avec celle des Modernes ; Recueil d'Antiquités Romaines, Memoires sur une Petrification, mêlée de coquilles, Recueil d'Antiquités dans les Gaules, in 4to. 1772.

S

LETTRE.



## L E T T R E.

De VOLTAIRE, à Mr. de MESSAME receveur  
des Tailles à St. Etienne en Forez ; qui lui  
avoit envoye ses Calculs sur les probabilités  
de la durée de la vie.

1778.

**J'**AI reçu, Monsieur, m'a condamnation par  
livres, sols, & deniers ; que vous avez eu la  
patience de faire & la bonté de m'envoyer ;  
j'admire votre sagacité, & je me soumet a mon  
arrêt sans aucun murmure. Tout le monde  
meurt au même âge, car il est absolument égal,  
quand on en est là, d'avoir vécu vingt heures  
ou vingt mille siècles. M. l'Abbé Terray, avoit,  
sans doute notre néant devant les yeux, quand  
il a établi ses rentes viageres. J'ai fait mettre  
au chévets de mon lit mon compte final, donc  
je vous ai beaucoup d'obligations, rien n'est plus  
propre à me consoler des misères de cette vie,  
que de songer continuellement que tout est  
Zero ; ce qui est très réel, c'est l'exactitude de  
votre travail, son utilité, et la reconnoissance  
que je vous dois. Ce sont les sentimens avec  
lesquels j'ai l'honneur d'être.

A Mr.



À Mr. PETRINI, auteur d'une traduction nouvelle de l'Art Poétique d'Horace.

Monfieur,

**J'**AI toujours pensé que les Barbares avoient tout bouleversé dans l'Art Poétique d'Horace comme ils ont fait dans Rome, & voilà pourquoi je tenois Boileau pour Supérieur à Flaccus, parce qu'il est plus régulier. Aujourd'hui je préfère l'Auteur de l'Art Poétique en *terzine* : vous avez fait la même chose que les souverains Pontifes, vous avez rebâti Rome, je vous remercie, Monsieur, et je suis très sincèrement, votre très humble & très obeissant serviteur,

VOLTAIRE.

Du château de Ferney, le 25 de Septembre,  
1777.

À M. de TRESSOEL, Editeur des oeuvres de  
M. DESMAHIS.

J'AI reçu, Mr. les deux volumes que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ma solitude, mon âge, et mes infirmités ; m'ont laissé un cœur toujours plein de la mémoire de Mr. Desmahis ; je suis très sensible au soin que vous prenez de faire connoître au public le mérite d'un homme si aimable ; il fut trop tôt enlevé aux gens de goût et de bonne compagnie. Le juste Eloge que vous faites de ses ouvrages et de sa personne, fait également aimer l'Auteur et l'Editeur ; vous augmentés mes regrets par le présent que vous voulez bien me faire, et votre stile me console de sa perte.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c. &c.

VOLTAIRE.

Decembre 1778.

À l'Au-

À l'Auteur de l'Origine des Graces.

Fev. 1777.

**M**Ademoiselle; vous avez eu la bonté de m'envoyer un livre, qui contient à ce que je présume, l'origine de votre maison. Mais en ajoutant à ce bienfait la bonté de m'écrire, vous ne m'avez point instruit de votre demeure. Je n'ai pas même après avoir lu votre Origine avec tant de plaisir, trouvé le nom du libraire qui la débite. Ainsi il m'a été impossible d'avoir un moyen de vous écrire et de vous remercier. Mr. de la Harpe qui se connoît en Graces et en stile; vient de me dire qu'il étoit assez heureux pour vous connoître, et qu'il se chargeroit de mettre à vos pieds, la reconnoissance de votre très obeissant serviteur,

VOLTAIRE.

REPONSE.

## R É P O N S E.

De Mr. de VOLTAIRE à Mr. la DIXMERIE,  
qui lui avoit envoyé des vers sur son retour  
à Paris.

**S**il on pouvoit rajeunir, le viellard que Mr. de la Dixmerie honore d'une Epître si flatteuse, rajeuniroit à cette lecture. Il est arrivé extrêmement malade. Mr. Tronchin, lui défend d'écrire ; mais il ne lui défend pas de sentir avec la plus extrême reconnoissance, les bontés que Mr. de la Dixmerie, lui temoigne avec tant d'Esprit.

VOLTAIRE.

A Mr.



A Mr. de St. Marc, le lendemain du couronnement de son buste sur le Théâtre de la comédie.

Monsieur,

**J'**AI appris que c'est vous qui daignâtes hier vous amuser à me donner l'immortalité dans les plus jolis vers du monde. Ils ont apaisé les souffrances que la suite de ma maladie me fait encore éprouver. Si je ne suis pas encore en état de vous répondre dans le langage charmant dont vous faites un si bel usage. Je vous supplie du moins d'agréer ma vive reconnoissance & le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

VOLTAIRE.

1778.

Quelque

Quelque jours après, M. de VOLTAIRE envoyâ  
à Mr. de St. MARC, les vers suivans.

**V**OUS daignez couronner aux jeux de Mel-  
pomene  
D'un viellard affoibli les efforts impuissans :  
Ces lauriers dont vos mains couvroient mes  
cheveux blancs,  
Etoient nés dans votre Domaine.  
On fait que de son bien tout mortel est jaloux ;  
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne.  
Le Parnasse n'a vu que vous  
Qui sçut partager sa couronne.

LETTRE.

## L E T T R E.

À Monsieur le Curé de Saint SULPICE.

Mars, 1778.

**M**onsieur le Marquis de Villette, m'a assuré que si j'avois pris la liberté de m'adresser à vous-même pour la demarche nécessaire que j'ai faite, vous auriez eu la bonté de quitter vos importantes occupations, pour venir & daigner remplir auprès de moi des fonctions que je n'ai cru convenables qu'à des subalternes auprès des passagers qui se trouvent dans votre département.

Monsieur l'Abbé Gauthier, avoit commencé par m'écrire, sur le bruit seul de ma maladie. Il étoit venu ensuite s'offrir de lui même, & jetois fondé à croire que demeurant sur votre Paroisse il venoit de votre part. Je vous regarde, Monsieur, comme un homme du premier ordre de l'Etat, je sais que vous soulagez les pauvres en Apôtre, & que vous les faites travailler en Ministre. Plus je respecte votre personne & votre état, plus j'ai crain d'abuser de vos extrêmes bontés. Je n'ai considéré que ce

T

que

que je dois à votre naissance, à votre Ministère, à votre mérite ; vous êtes un général à qui j'ai demandé un soldat. Je vous supplie de me pardonner d'avoir ignoré la condescendance avec laquelle vous seriez descendu jusqu'à moi. Pardonnez moi aussi l'importunité de cette Lettre. Elle n'exige pas l'embarras d'une Réponse, votre tems est trop précieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VOLTAIRE.

N. B. Monsieur de Voltaire écrivit cette Lettre quelques jours après son hemorrhagie & sa confession : elle fut apportée à huit heures du Matin à Monsieur le Curé de Saint Sulpice, et il y a répondu immédiatement.

RÉPONSE.

## R E P O N S E.

Mars, 1777.

**T**ous mes Paroissiens, Monsieur, ont droit à mes Soins, que la nécessité seule me fait partager avec mes co-opérateurs : Mais quelqu'un comme Monsieur de Voltaire, est fait pour attirer toute mon attention ; sa célébrité qui fixe sur lui les yeux de la capitale de la France & même de l'Europe, est bien digne de la solitude pastorale d'un Curé.

La démarche que vous avez faite, n'étoit nécessaire qu'autant qu'elle pouvoit vous être utile & consolante, dans le danger de votre maladie. Mon Ministère ayant pour objet le vrai bonheur de l'homme, en tournant à son profit les miseres inséparables de sa condition, & en dissipant par la foi les ténébres qui offusquent sa raison, & le bornent dans le cercle étroit de cette vie. Jugez avec quel empressement je dois l'offrir à l'homme le plus distingué par ses talents, donc l'exemple seul feroit des milliers d'heureux est peut être l'époque la plus intéressante aux moeurs, à la Religion & à tous les vrais principes ; sans lesquels la Société ne fera jamais qu'un assem-



blage de malheureux insensés, divisés par les passions & tourmentés par leurs remords.

Je fais que vous êtes bienfaisant. Si vous me permettez de vous entretenir quelque fois, vous conviendrez qu'en adoptant parfaitement la sublime Philosophie de l'Evangile, vous pourriez faire le plus grand bien & ajouté à la gloire d'avoir porté l'esprit humain au plus haut degré de ses connoissances, le mérite de la vertu la plus sincère, dont la sagesse divine revêtue de notre nature, nous à donné la juste idée & fourni le parfait modele que nous ne pouvons trouver ailleurs.

Vous me comblez de choses obligeantes que vous voulez me dire & que je ne merite pas. Il seroit au dessus de mes forces d'y repondre, en me mettant au nombre des savañs & des gens d'esprit qui vous portent avec tant d'empressement leur tributs & leurs hommages. Pour moi, je n'ai a vous offrir que les voeux de votre solide bonheur, & la sincérité des sentimens avec lesquels.

J'ai l'honneur d'être,

Le Curé de Saint SULPICE.

CHANSON.

## CHANSON.

De Monsieur de VOLTAIRE, contre les Pom-  
pignans.

**S**imon le Franc, lqui toujours se rengorge,  
Traduit en vers tout le vieux Testament.

Simon les forge très durement :  
Mais pour la Prose écrite horriblement  
Simon le cede à son puîné Jean George.

A Monsieur

À Monsieur BERNARD.

Sur Son Opera de Castor & Pollux.

**L**ES deux jumeaux de la Fable  
 Font le charme de Paris,  
 Ils retirent tout leur prix  
 Des vers d'une Muse aimable.  
 Elle avoit chanté l'amour  
 Son yvresse & son délire,  
 De la beauté qui soupire  
 Les plaisirs & le retour.  
 L'Amitié monte la lyre  
 Elle donne un nouveau tour,  
 Aux transports, qu'elle respire,  
 Elle chante, & tour à tour,  
 Les éprouve & les inspire.

La

La Prophetie de la Sorbonne, par Mr. de  
VOLTAIRE.

**AU** *primà mensis* tu boiras  
Assez mauvais vin largement;  
En mauvais Latin parleras  
Et en François pareillement.

Pour & contre clabauderas,  
Sur l'un & l'autre Testament :  
Vingt fois de parti changeras,  
Pour quelques écus seulement  
Henri Quatre tu maudiras,  
Quatre fois solennellement.  
La Memoire tu beniras  
Du bien-heureux Jaques Clement.  
La bulle humblement recevras,  
L'ayant réjetté hautement.  
Les décrets que griffoneras,  
Seront sifflé publiquement.

Les Jesuites remplaceras,  
Et les passeras même ment,  
A la fin comme eux tu feras  
Chassé très vraisemblablement.

Madame,

Madame du Boccage ayant adressé des Vers  
à Mr. de VOLTAIRE ; au sujet de la St. Fran-  
çois, sa fête, il y a répondu par ceux-ci.

**Q**UI parle ainsi de Saint François ?

Je crois reconnoître la Sainte.

Qui de ma retraite, autrefois

Visita la petite enceinte.

Je crois avoir Sainte Venus ;

Sainte Pallas dans mon Village.

Aisément je les reconnus,

Car c'étoit Sainte du Boccage.

L'Amour même aujourd'hui se plaint

Que dans mon coeur étant fêtée

Elle ne fut que respectée ;

Ah que je suis un pauvre Saint !



Un jeune élève de l'Ecole Francoise de Berlin  
 âgé de onze ans, curieux d'assister au Spectacle  
 du Roi ; écrivit à Monsieur de VOLTAIRE,  
 étant alors à Berlin, le Billet suivant.

**N**E pouvant plus Gourmander  
 Le desir ardent qui m'anime,  
 Daignez seigneur m'accorder ;  
 Un billet pour voir Nanine.

Mr. de VOLTAIRE lui fit la reponse suivante.

**Q**UI fait si fort intéresser  
 Merite bien qu'on le previenne.  
 Oui parmi nous vient te placer  
 Nous dirons qu'il y revienne.

En effet l'Enfant plut beaucoup, & dès le soir  
 eut l'honneur de souper entre le Roi de Prusse  
 & Monsieur de Voltaire, mais le goût dû jeune  
 homme pour les lettres, lui à fait perdre de vue  
 celle de sa Fortune.

U

LETTRE.

## L E T T R E.

De M. a D . . . b.

Le 22 Decembre, 1768.

**R**ASSUREZ vous Monsieur sur les inquiétudes que vous avez à l'égard de Monsieur de Voltaire. Ce grand homme accoutumé à dire qu'il se meurt depuis plus de cinquante ans, se porte bien : il se plaint d'être sourd & aveugle, cependant il lit encore sans lunettes, & il a l'ouïe très fine, il est sec et ingambe, il est un peu courbé. Le jour que j'ai eu l'honneur de le voir, il avoit de gros souliers, de bas blancs roulés, une grande Perruque, et des manchettes d'entoilage qui lui enveloppoient toute les mains, tel qui les portoit à Berlin, il étoit en robe de chambre de Perse, il nous fit beaucoup d'excuses de n'être point habillé : mais il n'est guere autrement. Il parut à l'entre mets. On avoit réservé un grand Fauteuil à bras, ou cet illustre viellard se mit et mangea des légumes des pieces de four, du Fruits, &c. Il petilla d'Esprit. On pourroit lui reprocher d'être un peu emphatique, & de n'avoir point dans la conversation,

ce ton cavalier qui caractérise si bien le style de ses ouvrages. Après le diner il nous mena dans sa bibliotheque, très vaste très nombreuse, & très belle ; il nous lut des passages de livres rares sur la Religion. Car c'est aujourd'hui sa manie ; il revient sans cesse sur cette matiere. Il joua aux échecs avec le Pere Adam, qui sans être le premier homme du monde est assez Jesuite pour se laisser perdre : Monsieur de Voltaire, ne lui pardonneroit pas de le gagner. On fit ensuite des petits jeux d'Esprit, puis on se mit à dire des histoires de voleurs. Chaque Dame ayant conté la sienne. On engagea Monsieur de Voltaire, d'avoir son tour ; il commença ainsi : *Mesdames*, il étoit un jour un Fermier général . . . . ma foi j'ai oublié le reste. Nous le laissâmes après cette Epigramme. Quelque jours après il arriva des lettres à Geneve, qui nous dirent que le bruit avoit couru à Paris qu'il étoit décédé, on le croioit même à Versailles. Les curieux tiennent un journal exact de tous les propos, de cet homme célèbre. Ici fini mon journal ne l'ayant vu qu'une fois. J'espere que votre curiosité et satisfaite . . . . .  
. . . . . & suis votre, &c. &c.

## E X T R A I T.

D'une autre lettre, sur VOLTAIRE.

**V**OUS vous imaginez mal à propos qu'il voit beaucoup de monde. On ne vient presque plus le visiter, il à tant d'humeur depuis quelque tems qu'il ne se montre pas à qui vient le voir, & qu'on est souvent plusieurs jours avant de pouvoir en jouir. Il y a cependant toujours la table des étrangers ; on l'appelle ainsi, parce que le maître mangeant séparément, & Madame Denis aussi, depuis qu'elle est obligée de vivre de régime. Cette table regulierement servie, ne sert en effet qu'aux allans et venans, & comme ils sont en petit nombre, il y a quelquefois presque personne a cette troisième table, bonne & bien fournie.

La porte de l'appartement de Mr. de Voltaire est toujours fermée. On ma raconté que le fils de M. le Clerc l'Ancien, premier commis du Trésor Royal, ayant attendu quelques jour avant de jouir de la preséce de Voltaire celui ci lui avoit enfin donné rendezvous dans son jardin, &c. &c.

Autre



## Autre lettre sur VOLTAIRE.

1776.

**M.** De Voltaire se porte à merveille pour son âge ; il lit sans lunette, il a l'oreille un peu dur, en sorte que lors qu'on fait quelque bruit, il est obligé de faire répéter, ce qui le fâche car quoi qu'il dise depuis vingt ans qu'il perd les yeux & les oreilles, il ne voudroit pas qu'on s'en aperçût. C'est cette envie de paroître et de briller toujours, qui fait qu'il n'aime pas à se trouver & à manger en grande compagnie. Le babil des Femmes sur tout l'incommode, & leur conversation frivole & décousue l'ennuye. Il ne voit point de Medecin ; quand sa santé l'inquiete il consulte ses livres, il reste souvent en robe de chambre, & quand il s'habille c'est avec magnificence & dans le vieux goût.

Je n'ai plus trouvé le Pere Adam chez lui, il la renvoyé, & lui fait une pension dans le voisinage ou il demeure ; ce Jesuite lui servoit à faire sa partie aux échecs, & à feuilleter des livres pour des recherches dont il avoit besoin : l'âge et les infirmités l'ont rendu impropre a ses fonctions, &c. &c.



Il a décidément donné Ferney a Mad. Denis, sa niece : il continue a augmenter ce lieu, il y a depensé peut-être cent mille Francs cette Année en maisons ; le Théâtre est charmant, avec toutes les commodités possibles, pour les Acteurs et les Actrices.

Il est mal servi par ses amis de Paris, il lui manque cette universalité de gazettes & journaux que son opulence lui donne le moyen d'acquérir ; Monsieur d'Argental est celui de ses amis qui le sert le plus exactement : son Recueil fera un jour très précieux pour quiconque voudra écrire l'histoire.

EXTRAIT.

## EXTRAIT.

## D'une lettre de Ferney.

Juin, 1776.

**N**OUS sommes arrivés ici à nôtre retour d'Italie, nous avons eu le bonheur d'en voir le Seigneur, & nous avons été d'autant plus flattés qu'il devient très solitaire, & que nous avons rencontré dans notre route plusieurs grands personnages qu'il avoit refusés. Il a passé une partie de la journée avec nous. Ce qu'il nous a montré avec le plus de complaisance, c'est l'Eglise, ou on lit sur le Frontispice en lettres d'or, *Deo Erexit* : il n'oublia pas de nous montrer son tombeau à moitié dans l'Eglise & à moitié dans le cimetière, les malins continuant à dire que je ne suis ni dehors ni dedans. La Religion l'occupe toujours beaucoup. En gémissant sur la petitesse de ce lieu Saint *il dit* ; je vois avec douleur aux grandes fêtes qu'il ne peut contenir tout le sacré troupeau, mais il n'y avoit que 50 habitants dans ce village quand j'y suis venu & il y en a 1200 aujourd'hui. Je laisse à la piété de Madame Denis à faire un  
autre

autre Eglise, &c. &c. . . . En parlant de Rome, il nous a demandé, si cette belle Basilique de St. Pierre, étoit toujours bien ferme sur ses fondemens, sur ce que nous lui dimes que oui, il s'écria *Tant-pis.*

On nous a rapporté deux bons mots de cet aimable Anacréon, qui vous prouveront que son attaque d'apoplexie, **na pas affoibli la pointe de son Esprit.**

Madame la Paulze, femme d'un Fermier général venue dans ces cantons où elle a une terre, a désiré voir Mr. de Voltaire ; mais sachant la difficulté d'être introduit, elle la fait prévenir de son envie ; & pour se donner plus d'importance auprès de lui a fait dire qu'elle étoit niece de l'Abbé Terrai, à ce mot de Terrai ; fremissant de tout son corps, il a répondu ; dites à Madame la Paulze ; qu'il ne me reste plus qu'une dent, & que je la garde contre son oncle.

L'Abbé Coyer, dit-on ayant témoigné son désir de rester chez lui et d'y passer six semaines, Voltaire l'ayant su, lui dit avec gaieté : vous ne voulez pas ressembler à Don Quichotte, il prenoit toutes les Auberges pour des châteaux & vous prenez les châteaux pour des Auberges, &c. &c.

EXTRAIT.

## E X T R A I T.

D'une Lettre du Mois de Juillet, 1777.

**M**R. de Voltaire est dans un chagrin d'autant plus sensible, que son amour propre est blessé au vif : il avoit fait les plus superbes préparatifs dans l'espoir que le Comte de Falkenstein viendrait le visiter, il avoit rassemblé autour de lui tous ses amis des environs ; il avoit composé des vers que devoit débiter Mad. de Varicourt. Tous ces soins ont été inutile, le Prince n'a pas daigné voir ni son chateau ni son village ; il s'est cependant arrêté à Geneve ; est allé à Versoy et a parcouru avec attention ce lieu : non moins affligent pour Voltaire ; vous savez que M. le Duc Choiseuil avoit entrepris de le former en ville & d'y creuser un bassin ; depuis sa disgrâce, les travaux avoit été suspendu. Il en auroit résulté des émigrations de Ferney. Le canton de Berne a heureusement fait des représentations contre ce port, qui lui seroit nuisible : on va donc l'abandonner, Mr. de Vergennes, la promis aux cantons, cela calme un peu les tourmens du patron. Mais l'Empereur ; bruler son hermitage, avec un mépris marqué, il ne peut digérer cet affront, &c. &c.



## V E R S.

À Mr. DUPORT, Musicien du Roi de PRUSSE  
qui a joué du Violoncelle devant la Reine de  
France, dans le mois d'Aout, 1778.

O Toi, qui charmes le repos  
D'un Prince à qui le ciel donna pour héritage  
L'esprit & la plume d'un sage,  
Avec la valeur d'un héros ?  
Cette reine ; Duport, dont la France est si fière,  
Qui par l'amour a consacré ses loix,  
A donc voulu t'entendre. Ah ! poursui ta car-  
rière,  
Les Amphions sont faits pour L'oreille des Rois.  
Mais une souveraine et si belle et si tendre  
Sensible à tes accords fiers & mélodieux,  
Forme un tableau qu'on ne peut rendre  
Quand tu charmoit L'oreille, elle enchantoit les  
yeux,  
C'est un plaisir digne des Dieux  
Que de la voir, & de t'entendre.

LETTRE.



## L E T T R E.

Au Roi de P R U S S E.

Mois de Septembre, 1776.

**V**OTRE frere & neveu, le bon Roi Gustave, a donc aussi déclaré la guerre aux imbecilles aux fripons & aux hypocrites, \* afin de donner une plus grande liberté à la raison. Il a retabli les loix & les droits de l'humanité foulés aux pieds par une démocratie tyrannique, qui avoit rendu les loix muettes; l'Empereur marche sur les mêmes traces. Jamais la vertu n'a

\* Si tous les Rois faisoient la guerre a cette classe d'hommes qui ont du pouvoir, il y auroient un plus grand nombre d'honnêtes gens dans leurs états, & dans toutes les religions; un Ministre de l'autel ne doit être que le censeur des mœurs, s'il exerce un autre emploi soit civil ou politique que celle de la morale; s'il peut aveugler ses concitoyens par des factions, & les rendre malheureux, le culte qu'il professe et le gouvernement ou il vit sont imparfaits.

regné

regné avec moins de faste sur le trône des Césars, les infortunés trouvent un Pere dans le chef de l'Empire, il donne un grand exemple au monde. C'est donc vous, Sire, qui formez les Rois & les Héros ; c'est vous qui avez brisé l'idole, & retabli les droits de l'homme. Toutes ces lumieres commencent a pénétrer dans le midi. Notre jeune Roi travaille avec ses Ministres à la felicité de la France ; Stanislas, en fait de même en Pologne ; sous la protection de cette Catherine qui gouverne avec tant de gloire ; & qui vous imite ; elle a élevé son fils sur vos principes, il est venu à votre Cour vous en témoigner sa reconnoissance. Non, Sire, on ne vous pardonnera jamais la revolution que vous avez faite dans les esprits ; l'art de gouverner s'est perfectionné sous votre regne, le despotisme des grands fuit devant vous, ils ne peuvent fouler votre peuple : vous avez brisé les fers avec lesquels Rome enchainoit la moitié de l'Europe, le sacré college vous a excommunié, un hérétique qui ne croit qu'en Dieu & qui ne fait que du bien, ne peut être que damné en compagnie avec votre Auguste & Royal neveu Gustave. Le senateur Scheffer, m'a envoyé l'épithaphe que ce bon Roi a fait graver sur le monument de ce Tanneur à Stockholm, qui n'a pas voulu recevoir de son Roi les graces dont il pouvoit se passer, aleguant pour raison, qu'il pouvoit les distribuer

tribuer à de plus nécessaireux. Je ne connois rien de plus glorieux, ou pour celui qui la fait élever, ou pour celui pour qui il a été élevé. Heureux les peuples lorsqu'ils sont entre les mains d'un monarque éclairé & humain.

### E P I T A P H E.

“ Ce Monument destiné à consacrer la Mémoire du bon Gustave Groll, Tanneur de Stockholm, à été élevé à ce vertueux citoyen par son Roi Gustave.

### L E T T R E.

De Mr. de MONTESQUIEU, à Mr. de MAUPERTUIS, Président de l'Académie Royale des Sciences de Berlin. \*

**L'**Anti-Lucrece de Cardinal de Polignac, paroît; & il a eu un grand succès, c'est un enfant

\* Mr. de Montesquieu, étoit fort lié avec Mr. de Maupertuis; cette Lettre et la suivante; n'ont pas été imprimées. J'en avois plusieurs autres qu'un ami m'avoit communiqué, que j'ai perdues.

qui

qui ressemble à son Pere, il décrit agréablement & avec grace; mais il décrit tout, & s'amuse partout, j'aurois voulu qu'on en eut retranché environ deux mille vers, mais ces deux mille vers étoit l'objet du culte de Rome. Comme les autres, on a mis à la tête de cela des gens qui connoissoient le Latin de l'Eneïde, mais qui ne connoissez pas l'Eneïde. N \* \* \* est admirable; il m'a expliqué tout l'Anti-Lucrece; & je m'en trouve fort bien, pour vous, je vous trouve encore plus extraordinaire, vous me dites de vous aimer, & vous savez que je ne puis faire autre chose.

MONTESQUIEU.

---

### A U T R E.

Sur la reception à l'Academie Royale des Sciences de Berlin.

**M**Onsieur & très cher & très illustre Confrere. Vous aurez reçu une Lettre de moi datée de Paris, j'en reçois une de vous datée de Potsdam. Comme vous l'aviez adressée à Bourdeaux; elle a restée plus d'un mois en chemin,

ce



ce qui m'a privé très longtems du véritable plaisir que je ressens toujours, lorsque je recois des Marques de votre souvenir: je ne me console point encore de ne vous avoir point trouvé ici, & mon coeur & mon esprit vous y cherchent toujours. Je ne saurois vous dire avec quel respect avec quels sentimens de reconnoissance, & si j'ose le dire avec quelle joye j'apprends par votre Lettre, la Nouvelle que l'Academie m'a fait l'honneur de me nommer un de ses membres; il n'y a que votre amitié qui ait pu lui persuader que je pourrais aspirer a cette place: cela va me donner de l'émulation pour valoir mieux que je ne vaudrais, & il y a longtems que vous auriez vu mon ambition, si je n'avois craint de tourmenter votre amitié en la faisant paroître. Il faut a present que vous acheviez votre ouvrage, & que vous me marquiez ce que je dois faire en cette occasion, a qui, & comment il faut que j'aye l'honneur d'écrire, & comment il faut que je fasse mes remerciemens. Conduisez moi & je serai bien conduit. Si vous pouvez dans quelque conversation parler au Roi de ma reconnoissance, & que cela soit a propos, je vous prie de le faire. Je ne puis offrir à ce grand prince que de l'admiration, & en cela même je n'ai rien qui puisse presque me distinguer des autres hommes.

Je



Je suis bien fâché de voir par votre Lettre que vous n'êtes pas encore consolé de la mort de M. votre Père; j'en suis vivement touché moi même; c'est une raison de moins pour nous pour esperer de vous revoir; pour moi je ne sais si c'est une chose que je dois à mon être phisique, on a mon être moral; mais mon ame se prend à tout. Je me trouvois heureux dans mes terres ou je ne voyois què des arbres, & je me trouve heureux à Paris au milieu de ce nombre d'hommes qui égalent les sables de la Mer. Je ne demande autre chose à la terre que de continuer à tourner sur son centre, je ne voudrois pourtant pas faire avec elle d'aussi petits cercles, que ceux que vous faisiez quand vous étiez à Torne; adieu a mon cher et illustre ami, je vous embrasse un million de fois.

MONTÈSQUIEU.

Paris le 25 Novembre, 1746.

LETTRE.

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE, à Mr. LANQUET, Curé  
de St. Sulpice sur la Consécration de son  
Eglise, en 1745.

Monsieur,

**J'**AI reçu avec plaisir le procé verbal de la  
consécration de votre Eglise; l'ordre et la mag-  
nificence de ses ceremonies; ne peuvent que  
donner une grande idée de la beauté du tem-  
ple qui en a été l'objet; et suffiroient pour  
caractériser votre bon goût. Mais ce qui, je le  
sçais, vous distingue bien plus encore, c'est la  
piété, la charité et le zèle que vous faite éclater  
dans la conduite de votre Eglise. Qualités, qui,  
pour être de nécessité dans un homme de votre  
état, ne lui en merite pas moins l'estime et  
l'attention de tout le monde. C'est à elle que  
vous devez Monsieur le temoignage que je veux  
bien vous donner ici de la mienne. Sur ce, je  
prie Dieu qu'il vous ai dans sa Sainte et digne  
garde.

FREDERIC.

Le 4 Octobre.

Y

L E T T R E.

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE à Milord Marechal, son  
Ministre à la Cour de France en 1754.

“ **V**ous saurez qu’il y a à Paris, un homme du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talens & à son caractère. Je pourrais servir d’yeux à l’aveugle Déesse & reparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d’offrir par cette considération, une pension de 1200 livres à Mr. d’Alembert. C’est peu pour son mérite ; mais je me flatte qu’il l’acceptera, en faveur du plaisir que j’aurai d’avoir obligé un homme qui joint à la bonté du caractère, les talens les plus sublimes de l’esprit. Vous qui pensez si bien ; vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d’avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir Mr. d’Alembert ici : il m’a promis de me faire cette galanterie des qu’il aura achevé son Encyclopédie. Pour vous, mon cher Milord, je ne sais quand je vous reverrai, mais soyez persuadé que ce sera toujours trop tard en égard à l’estime et à l’amitié que j’ai pour vous.

FREDERIC.

LET TRE.

## L E T T R E.

De la propre main du Roi de PRUSSE, écrite à  
Mr. d'ALEMBERT, lorsqu'il prit congé de ce  
Monarque à Potzdam; en 1763.

**J**E suis fâché de voir approcher le moment  
de votre départ & je n'oublierai point le plaisir  
que j'ai eu de voir un vrai philosophe. J'ai été  
plus heureux que Diogène: car j'ai trouvé  
l'homme qu'il a cherché si long-tems; mais il  
part, il s'en va. Cependant je conserverai la  
place de Président de l'Academie, qui ne peut  
être rempli que par lui: un certain présentiment  
m'avertit que cela arrivera, mais qu'il faut at-  
tendre jusqu'à ce que son heure soit venue .

Vous pourrez mettre fin quand vous voudrez à  
ces souhaits coupables qui blessent la délicatesse  
de mes sentimens. Je ne vous presse point, je  
ne vous importunerai pas, & j'attendrai en si-  
lence le moment où l'ingratitude vous obligera  
de prendre pour Patrie, un pays où vous êtes  
déjà naturalisé dans l'esprit de ceux qui pen-  
sent,



sent, & qui ont assez de connoissance pour apprécier votre mérite.

FREDERIC.

---

“ Tant de belles idées dans le nouveau Code des Loix de l’Imperatrice de Russie ne peuvent venir que de la bonté de son coeur ; & d’une méditation approfondie qui lui assure à jamais, la reconnoissance des Russes, & les applaudissemens de l’Europe.

Mais quel suffrage plus brillant pourra t’elle offrir à la mémoire des hommes que celui d’un monarque qui à déjà pris la place entre les plus célèbres législateurs comme entre les plus beaux génies & les plus grands Rois dont l’histoire du monde nous offre point d’exemple. La Lettre suivante du Roi de Prusse à l’Imperatrice de Russie est une réponse à celle que S. M. J. avoit accompagnée le projet du code qu’elle avoit dessein de former sur lequel cette princesse le consultoit, comme on consulte un grand maître : ce sera, sans doute le plus beau de ses titres. Après l’ouvrage de l’Imperatrice.”

LE T-

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE à l'Impératrice de RUSSIE.

Madame ma Soeur,

**J**E dois commencer par remercier votre Majesté Imperiale de la faveur qu'elle m'a faite en me communiquant son ouvrage sur les Loix. Permettez moi de vous dire, que c'est un commerce qui a peu d'exemple dans le monde, & j'ose dire Madame, que V. M. J. est la première Impératrice qui est fait de tels présent que celui que je viens de recevoir. Les Anciens Grecs qui étoient tous appréciateurs du merite divinisoient les grands hommes; en laissant la première place aux législateurs, qu'ils jugeoient être les véritables bienfaiteurs du genre humain. Ils auroient placé votre Majesté Imperiale entre Licurgue & Solon.

J'ai commencé, Madame, par lire l'ouvrage précieux que vous avez d'aigné composer, & pour y porter moins de prévention, je l'ai considéré comme s'il partoît d'une plume connue. Je vous avoue, Madame, que j'ai été charmé non seulement du principe d'humanité & de douceur  
dont

dont partent ces Loix, mais encore de l'ordre; de la liaison des Idées, de la grande clarté & précision qui regnent dans cet ouvrage, & des connoissances immenses qui s'y trouvent repandues.

Je me suis mis, Madame, à votre place & j'ai d'abord compris que chaque pays demandoient des considérations particulieres qui exigent que le législateur se prête au génie de la nation, de même que le jardinier, s'accommode à son terrain. Il y a des vnes que votre Majesté Impériale, se contente d'indiquer, & sur lesquelles la prudence l'empêche d'insister. Enfin, Madame; quoique je ne connoisse pas a fond le génie de la nation que vous gouvernez avec tant de gloire, j'en vois assez pour me persuader que s'ils se gouvernent par vos Loix, ils seront les peuples les plus heureux du monde, & puisque V. M. Im. veut savoir tout ce que je pense sur cette matiere, je crois lui devoir dire naturellement.

C'est, Madame, que les bonnes Loix, faites sur les principes que vous avez tracés, ont besoin de jurisconsultes pour être mise en execution dans vos vastes Etats; & je crois, Madame, qu'après le bien que vous venez de faire dans la législation, il vous en reste encore un; qui est,  
une

une Academie de Droit, pour y former les personnes destinées au Bareau, tant juges qu'Avocats, quelques simples que soient les Loix, ils survient des cas litigeux, des affaires compliquées & obscures, ou il faut tirer la vérité du fond du puit, lesquelles demandent des avocats & des juges exercés, pour les débrouiller.

Voilà en honneur, tout ce que je puis dire à votre Majesté Imperiale, sinon, Madame que ce monument précieux de vos travaux & de votre activité que vous d'aignez me confier fera conservé comme des pieces les plus rares de ma Bibliotheque. S'il y avoit Madame quelque chose capable d'augmenter mon admiration, ce seroit le bien que vous venez de faire à vos peuples immenses.

Recevez avec votre bonté ordinaire les assurances de la haute considération avec laquelle je suis. Madame ma Soeur, de votre Majesté Imperiale, le bon frere allié.

FREDERIC.

P. S. Le Comte de Solms, Ministre du Roi de Prusse auprès de l'Imperatrice, en envoyant cette Lettre au Comte du Panin, lui a écrit le Billet que voici."

JE



**J**E me hate d'envoyer à votre Excellence la Lettre que le Roi mon maître a eu l'honneur de me faire, en reponse, à celle donc sa Majesté Imperiale a bien voulu accompagner l'envoi de son instruction pour la formation du nouveau code en Russie, en m'ordonnant de la faire presenter à sa M. I. Le Roi mon maître ajoute de sa propre main dans la depêche qu'il m'a adressée, les lignes suivantes.

J'ai lu avec admiration l'ouvrage de l'Impératrice, je n'ai pas voulu lui dire tout ce que j'en pense parce qu'elle m'auroit pu soupçonner de flatterie, mais, je puis vous dire en menageant la modestie que c'est un ouvrage mâle; nerveux & digne d'un grand homme. L'histoire nous dit que Sémiramis a commandé des armées, que la Reine Elisabeth a passée pour bonne politique, que l'Impératrice Reine a montré beaucoup de fermeté à l'avènement de son regne, mais aucune Femme n'avoit été législatrice, c'ette gloire étoit reservée à l'Impératrice de Russie; qui la merite.

LETTRE.

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE à l'Auteur de la vie de  
PAOLI; 25 de May 1769.

**V**otre Lettre avec laquelle vous m'avez fait tenir la vie du protecteur et du défenseur de la Corse, du Général Paoli; m'a fait plaisir: j'admire sur tel horizon quelconque les talents et la vertu, je prends de même un intérêt: bien vif à connoître celui qui est le promoteur des uns, & l'appréciateur de l'autre: je m'en tiens volontiers en lui à l'estime publique, qui dans un pays de liberté est infailible. Je prie Dieu qu'il vous ai dans sa Sainte garde.

FREDERIC.

“ L'Éditeur de ce Recueil possédoit une copie d'une Lettre du Roi de Prusse au Général Paoli, en reponse à ce protecteur de la liberté des Corfès, qu'il a perdu. Il se rappelle qu'il lui demandoit des officiers pour commander les Corfès, le monarque lui dit qu'il n'en avoit pas besoin qu'il ne falloit que se defendre et ne point attaquer, & que sur cet articles les Corfès en favoient

savoient autant que les autres puissances ; on voit dans un des châteaux du Roi de Prusse ; le portrait de Paoli : on a mis au bas les vers suivans du Roi qui étoit joins à la Lettre."

Le grand homme à la foi, soldat & politique,  
Qui sur lui de son siècle attire les regards,  
Est autant au dessus des premiers des Césars  
Qu'un digne citoyen donc le zèle héroïque ;  
Au Sein de la Patrie affronte les hazards  
Pour y ressusciter la liberté publique,  
Et au dessus d'un citoyen pervers,  
Qui trahit la patrie, & lui donc donne des fers. \*

\* L'imagination aveugloit Mr. Boswell qui dans son voyage de Corse fait parler Paoli en Heros, l'Empereur qui le vit à Mantoue, en a donné l'idée la plus juste, & la plus vraie, où approchant ; il a dit ; *" qu'il gagnoit plus à être vu de loin que de près : "* Bien des choses dépendent de la maniere de voir & de saisir les objets, parce que l'on voit tout ce qui est éloigné de nous, hors des proportions connues : que l'on pese au creuset du vrai merite plusieurs chefs de parti, on les trouvera fort legers.

L E T T R E.

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE, à Mr. D'ALEMBERT.

Fevrier, 1776.

**P**OUR cette fois mon cher, je puis benir mon étoile, & si vous m'aimez vous avez sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureusement à la mort. La goutte à fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives & il ma fallu bien de la constance et des forces, pour resister a tant d'attaques. Je revis enfin, pour moi pour mon peuple, pour mes amis, & aussi un peu pour les Sciences; mais je dois vous dire que ce que vous m'envoyez, me dégoute de la lecture; je suis vieux, les frivolités ne me vont plus. Si je pouvois me rajeunir, je ferois divorce avec les \*\*\* les \*\*\* les \*\*\*, j'ai vu bien des choses. J'ai vecu assez pour voir des soldats du Souverain de \*\*\* porter mon uniforme. Les \*\*\* me choisir pour leur général; & les \*\*\*\* écrire comme les vieilles femmes. J'ai peu de nouvelles a vous apprendre; vous ne vous embarrassez guère, des affaires politiques. . . . mon Academie n'a rien fourni d'interessant l'Année derniere, mais je viens de déclarer une



nouvelle guerre aux Procés, & aux Avocats ; & si le ciel me laisse encore quelques années de vie, je pourrois détruire avant la fin de ma carrière, ce monstre aux cent têtes.

Vous avez un très bon Roi, mon cher d'Alembert, je vous en félicite de tout mon cœur. Un Roi sage & vertueux est plus redoutable qu'un Prince qui n'a que du courage, & avec une bonne administration, l'état ne peut que prospérer.\* . . . J'espère de vous revoir chez moi au printemps prochain.

FREDERIC.

\* Nous voyons par l'Histoire que les peuple qui ont jeté les fondemens des grandes Empires furent tous religieux & vertueux. Les Romains étoient les plus vertueux & les plus religieux des hommes. Mais Carthage détruit, l'ambition prit la place de la justice, l'intérêt personnel & l'amour des richesses furent préféré à l'amour de la Patrie, avant cette Epoque, des motifs surnaturels les portoit à toute l'énergie donc ils étoient capables qui étoit le prix des vertus & des mœurs.

Il faut être profond politique pour connoître combien les bonnes mœurs ont d'influence sur le sort des Empires, que leur chute est l'effet du peu de respect pour la Religion d'où dérive l'oubli des devoirs, qui

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE, à Mr. D'ALEMBERT.\*

Potsdam, 26 Oct. 1776.

**I**L y a mon cher D'Alembert, un vieux proverbe qui souvent n'est que trop vrai. *Un malheur ne vient jamais sans l'autre* ; je serois fort embarrassé d'en donner une raison passable, mais l'expérience prouve que cela arrive souvent. Voilà Madame Geoffrin, attaquée de Paralysie.

qui amene la corruption des mœurs. Un Prince doit être vertueux ; mais s'il est hypocrite, s'il tolère & place dans les grandes charges de l'état des hommes depravés & corrompus, qui sont connus par leurs vices, cet exemple sera dangereux sur la masse. Un Ministre ainsi que son Maître, doit être le modèle des belles & grandes vertus.

\* Plusieurs Philosophes ont publié par vanité, des Lettres reçues des Monarques. Les Lettres du Roi de Prusse à Mr. D'Alembert méritent d'être publiées par un motif plus intéressant & plus noble, pour offrir aux malheureux un abrégé de morale d'autant plus utile que la Philosophie sans y être exagérée y deploye ses ressources avec autant de simplicité que de courage.

J'en

J'en suis très fâché pour vous & pour les Lettres qu'elle honoroit, mais mon cher D'Alembert, vous savez qu'elle n'est pas immortelle. A bien prendre les choses, les morts ne sont pas à plaindre mais bien les amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers qu'on devroit plutôt se rejouir à l'instant qui termine leurs peines que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeant, on a le coeur déchiré de se séparer de ceux qui méritoient notre estime par leur vertu, notre confiance par leur probité, notre attachement pour je ne fais qu'elle sympathie qui se rencontre quelquefois dans les humeurs & dans la façon de penser. Je suis tout à fait de votre sentiment, qu'à notre âge il ne se forme plus de telle liaison, il faut qu'elles soient contractées dans la jeunesse, fortifiée par l'habitude, & cimentées par une intégrité soutenue, nous n'avons plus de tems d'en former de semblables, la jeunesse n'est point faite pour se prêter à notre façon de penser, chaque âge à son Education, il faut s'en tenir à ses contemporains, & quand ceux-la partent, il faut se préparer à les suivre. J'avoue que les âmes sensibles sont sujettes à être bouleversées par les pertes de l'amitié, mais de combien de plaisir indicible ne jouissent-elles pas? ils seront à jamais inconnus à ces coeurs de bronze, à ces âmes impassibles; (quoique

que je doute qu'il en exist de telles.) Si je pouvois ressusciter des morts je le ferois—il faut nous en tenir à ce qui depend de nous. Lorsque je suis affligé, je lis quelque livre de morale, & cela me soulage, ce n'est qu'un palliatif, mais pour les maladies de l'ame nous n'avons pas d'autre remede. Je vous avois écrit avant-hier, & je ne fais comment je m'étois permis quelque badinage, je me le suis reproché aujourd'hui en lisant votre lettre. Ma santé n'est pas trop raffermie encore. La nature nous envoie des Maladies & des chagrins pour nous dégouter de cette vie que nous sommes obligé de quitter. Je l'entends à demi mot, & je me résigne à ses volontés. . . . Vous me parlez de guerre & des avant-coureurs qui vous font craindre l'arrivée du Dieu Mars. . . . Vous savez que ma Flotte manque de Vaisseaux, de Pilotes, d'Amiraux & de Matelots ; probablement elle n'agira point, & quand à la guerre du Continent, je ne vois pas comment elle auroit lieu.\* Votre jeune Roi ne demande

\* La mort de l'Electeur de Bavière alluma la guerre en Allemagne, mais la modération du Roi de Prusse rétablit bientôt la Paix. L'expérience nous enseigne que plusieurs Princes ont eu l'ambition de troubler l'Europe, & ont assez mal gouverné leur Peuple ; parceque souvent quand un Prince trouble l'Europe ses flatteurs lui disent qu'il la gouverne.

*Note de l'Editeur.*



demande qu'à vivre en bonne intelligence avec tous ses voisins, & s'il y a des puissances qui ont ce que les Italiens appellent, la *rabbia d'ambitione* ; il est à croire qu'elle ne pervertira pas les bonnes & sages dispositions dans lesquels se trouve votre jeune Monarque. . . Souvenez vous qu'en lisant ceci, que ce n'est ni de Delphes ni de l'ancre de Trophonius que part cet oracle, mais que c'est des Combinaisons humaines sur les contingens futurs, sujets à l'erreur.

En attendant je me rejoui véritablement de vous revoir ici, j'espère même que ce voyage vous fera salutaire, parceque tout l'est quand il peut faire diversion à la douleur. J'en reviens toujours au travail que je vous recommande ; mon ami Cicéron, quand il eut perdu sa Fille Tullie, qu'il adoroit, se jeta dans la composition, il nous dit, qu'en commençant il fut obligé de se faire violence, qu'ensuite il trouva du plaisir dans son travail, & qu'enfin il gagna assez sur lui même pour paroître à Rome sans que ses amis le trouvassent trop abattu. Voilà mon cher d'Alembert, un exemple à suivre, si j'en avois un meilleur, je vous le proposerois ; nous sentons nos pertes par le prix que nous y mettons, le Public qui na rien perdu n'en juge pas de même & condamne même quelquefois ce qui devoit leur inspirer la plus tendre compassion. Toutes ces reflexions

ne

ne font pas aimer ce public. Faites vous violence mon cher d'Alembert. Vivez, et que j'aye encore une fois le plaisir de vous voir & de vous entendre avant de mourir. Je prie Dieu qu'il affermissé votre santé, & qu'il vous prenne en sa sainte garde.

FREDERIC.

Extrait d'une autre Lettre du Roi.

1776.

**J**E vois avec impatience la belle automne donc nous jouissons, je demande quand arrivera l'hiver, pour demander en suite quand viendra le Printemps; enfin cet été qui me procurera le plaisir de vous revoir & je dis.

Volez volez heures trop lentes,

Pour mes rapides désirs.

Lors que quelqu'un vient de France; par exemple, Mr. Rulieres\*; je ne m'informe point  
si

\* Le Duc de Choiseuil avoit envoyé Mr. Rulieres, à St. Petersbourg, il y étoit pendant la dernière Re-

les plumes croissent encore, si les manches ou poches des hommes haussent ou baissent ; si l'on se frise en bec de corbin ou en ruisseau ; enfin je passe cent choses de cet importance. Pour demander que fait le Duc de Nivernois † ? Comment se porté Anaxagoras ? Quand auront nous l'Enéide de l'Abbé de Lille ‡ ?

L E T-

volution donc il en a écrit l'Histoire. Plusieurs Souverains & des hommes de Lettres l'ont lû en Manuscrit ; des raisons de Politique empêchent l'Auteur de la faire imprimer. Cet historien est aussi un bon Poète, son Poème sur les Disputes Litteraires, a du merite, &c. &c. &c.

† Le Duc de Nivernois, est connu par ses Négociations & par ses talens litteraires. Ses Reflexions sur le génie d'Horace, Despréaux & Rousseau, sont les idées d'un homme de goût. Mais j'ose le dire, il est partial sur le grand Rousseau, qui a deployé dans ses odes & cantates, &c. &c. toutes les Richesses de la Poësie.

Le Duc de Nivernois a lu un grand nombre de Fables, dans les séances de l'Academie Française. J'espère qu'il en fera bientôt present au public qui les attend avec impatience pour les mettre a côté de La Fontaine.

‡ Auteur d'une Excellente traduction des Géorgiques

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE, à l'Academie de St. Petersbourg ; qui l'avoit choisi pour un de ses membres honoraires à l'occasion du jubilé de 50 ans, que cette Academie avoit célébré : et ce fut à cette assemblée publique que ce Monarque et le grand Duc furent ce jour là proclamés seul membres honoraires : comme une distinction particuliere.

Monfieur,

**J'**Accepte avec beaucoup de satisfaction l'offre que me fait l'Academie de Peterfbourg. Je n'ai rien de plus ce que les Italiens nomment Dillettante, & par consequent je fuis si peu ca-

giques de Virgile, qu'il a gardé neuf ans dans son Porte-feuille avant de la faire imprimer & il y a bien autant d'années qu'il s'occupe de l'Eneide, qui mettra le fceau à sa reputation littéraire ; nous avons plusieurs Poèmes de l'Abbé de Lille ; celui sur les voyages qui a remporté le Prix de l'Academie de Marseille, plait par la beauté des idées & la justesse du raisonnement. *Note de l'Editeur.*



pable d'assister à une société de quelques uns des plus savans hommes de l'Europe ; dont la profonde science m'est connue. Cependant le choix de l'Academie peut-être rectifié par la juste part que je prends à tout ce qui peut accroître le bien-être et la splendeur de l'Empire Russe ; de son éminente, souveraine & de son Illustre Famille. Et comme il est certain que ses connoissances et ses découvertes repandent de l'éclat sur les sciences ; polissent les Mœurs, & donnent satisfaction à ceux qui en font leur étude. Et autant que les armes, étendront la Reputation des Etats qu'elles protègent, autant je m'intéresserai toujours essentiellement à cette Academie, qui fera connoître les talens superieurs du sublime génie qu'elle a à sa tête, qui les transmettra à la posterité. Je prie Dieu qu'il vous ait Mr. Domachneff, en sa sainte garde.

FREDERIC.

Berlin, 1777.

LETTRE.

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE à Mr. EULER.

“ Le célèbre géometre, Mr. Leonard Euler, ayant cru que sa qualité de Doyen de l'Academie Imperiale de St. Peterbourg ; l'obligeoit, ou du moins lui permettoit d'écrire au Roi de Prusse à l'occasion de son agrégation à cette Academie. Ce Monarque lui a fait la réponse suivante.”

Monfieur,

**J**E félicite l'Academie Imperiale des sciences de pouvoir se glorifier d'un Doyen de vos talens & de votre mérite, & il m'a été infiniment agréable d'apprendre par votre plume les sentimens qu'elle a manifestée à mon agrégation, ma Lettre à son digne directeur vous aura déjà fait connoître, combien j'ai été sensible aux choix qu'elle a fait de mettre mon nom à côté de son Auguste protectrice ; et il m'est extrêmement doux de me voir encore allié à cette grande Princesse dans une société de savans, en même tems que je le suis, par des liens tout aussi solennels, dans celle des Puissances de l'Europe.

Les

Les uns et les autres feront toujours ma gloire et ma consolation, & l'intérêt que je prendrai, toujours au bonheur et à la prospérité de sa Majesté Impériale & de son Auguste maison, anime-  
ra également les sentimens que je conserverai toute ma vie pour une Academie qui sous sa conduite & direction, est parvenue à ce degré de lustre & de perfection donc peu d'Academies ont à se glorifier ; vous me rendrez un service bien agréable de me servir d'interprète de ces sentimens dans vos Assemblées. Et sur ce je prie Dieu, qu'il vous ait en sa sainte garde :

FREDERIC.

Potsdam, ce 1 Fevrier, 1777.

---

Extrait d'une Lettre du Roi à la Reine Mere \*.

Madame,

**J**E laisse partir Voltaire, sans regret, c'est un Fou qui n'est bon qu'à lire ; vous ne sauriez croire

\* Cette Lettre fait connoître la façon de penser de ce Monarque sur Mr. Voltaire. Mr. de la Beaumelle

croire tous les tours qu'il a fait ici. Il est humiliant pour nous que tant d'Esprit & de connoissances ne contribuent pas à rendre les hommes meilleurs. Je me suis déclaré pour Maupertuis, j'ai cru devoir le faire, sa probité m'est connue, je n'ai pas fait cependant tout ce qu'il desiroit de moi. Je suis fâché que son amour propre ait été si irrité par les égratignures d'un homme qu'il auroit dû mépriser ; surtout après l'avoir vu fouetter \*.

FREDERIC.

Potsdam, 17 d'Avril, 1753.

Beaumelle n'auroit pas oublié de la citer dans son commentaire sur la Henriade ; si elle lui avoit été connue.

\* Allusion à son Docteur Akiakia ; satire sanglante contre Mr. de Maupertuis ; qui fut brûlé à Berlin, dans quatre places publiques.

LETTRE.



## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE à l'Abbé DUVAL PYRAU,  
conseiller de la Cour du Landgrave de Hesse  
Hombourg \*.

**M**R. l'Abbé Duval Pyrau, votre Aristide ajoutera sûrement un nouveau fleuron à votre couronne littéraire. Enseigner aux hommes à respecter leur origine & leur destination, & les engager par des motifs puissans à y conformer leurs démarches et leurs actions ; c'est l'occupation la plus glorieuse de l'Esprit humain. Je souhaite bien ardemment que votre ouvrage ait un pareil succès heureux, & qu'il contribue à augmenter le nombre d'hommes & de citoyens de merite dans le monde. Ce sera la plus riche recompense de vos travaux, & en attendant, je vous fais un gré infini de l'exemplaire que vous venez de m'adresser de cette nouvelle production de votre esprit Patriotique, sur ce prie Dieu, &c. &c.

FREDERIC.

Octobre, 1777.

\* Il avoit envoyé au Monarque son Aristide qu'on met a côté du Belisaire, quoi qu'inférieur pour le stile, mais supérieur pour les grands traits de vertus & par la sagesse avec laquelle il est écrit.

Autre

Autre au même.

Qui lui avoit envoyé son Eloge de Sahlgreen,  
Commandeur de l'Ordre de Vasa, Directeur  
de la Compagnie des Indes de la Suede.

**M.** L'Abbé Duval-Pyrau ; les vrais citoyens  
meritent bien que leur Mémoire passe à la pos-  
terité : c'est un juste tribut qu'on doit à leur  
vertus ; & il est honorable à l'humanité de le leur  
offrir.

Vous venez de vous acquitter de ce devoir par  
l'Eloge de Sr. Sahlgreen ; et tout le monde  
sage applaudira à vos soins ; je me mets de ce  
nombre, et je suis bien sensible aux hommages  
que votre coeur m'offre de nouveau à cette oc-  
casion. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa Sainte  
& digne garde.

FREDERIC.

Fevrier, 1778.

Bb

LETTRE.

## L E T T R E.

Du Roi à la Reine, quelque jours avant la Bataille de Kunnersdorf.

**A**près des marches très longues & très pénibles, je suis arrivé a Beaskow ; l'Etat n'est point sans defense, je compte que le plus grand mal que tout ceci aura fait, est l'inquietude dans laqu'elle on s'est trouvé. J'ai battu le corps de Haddick, & je lui ai fait mille prisonniers ; Finck l'observera de près. Je n'ai pas dormi de six nuits ; je serai demain à deux lieues de Francfort, tranquillisez-vous, &c. &c.

FREDERIC.

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE au Marechal de-Camp & Chef de l'Artillerie de Saint Auban.\*

**M**R. le Marechal de Camp, de St. Auban ; le merite de vos ouvrages militaires & trop bien établi

\* Depuis il à été fait Lieutenant Général des Armées de Roi.

établi pour douter de l'attention que j'apportérai à la lecture des deux nouveaux volumes que vous avez remis au Baron de Goltz, & qui sont en chemin pour me parvenir. Je les attends avec impatience & je suis persuadé qu'ils me fourniront de nouvelles occasions d'admirer le génie & les connoissances d'un général qui a déjà tant de titres distingués. La manière donc vous me les offrez par votre Lettre du 2 de Juillet dernier, ajoute encore à la reconnaissance que je vous ai de votre attention, & je m'empresse à vous la donner à connoître, par écrit, en attendant une époque favorable à vous le prouver par des effets: digne disciple de Bélidor, mon suffrage ne vous manquera jamais, vous pouvez bien plutôt y compter avec autant d'assurance que sur les sentimens de cette estime distinguée, donc je vous offris les prémices en 1741, & que je vous conserverai pour toute ma vie. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait; M. le Marechal de-Camp de Saint Auban; en sa Sainte & digne garde.

FREDERIC.

Potsdam, le 3 Aout, 1779.

.. Les differens ouvrages militaires de cet officier-général ont eu les suffrages & l'approbation des plus habiles gens de l'art tant François



qu'Etrangers, & des plus célèbres Academies de l'Europe. Mais de tous ces suffrages le plus honorable & le plus flatteur sans doute, pour M. de Saint Auban, à dû être celui du Roi de Prusse, juge Auguste et solide appréciateur des talens militaires.

Ne seroit-ce pas rendre un service au genre humain, si au lieu d'augmenter les effets que la poudre à canon produit, on trouvoit un moyen par des experiences chymiques d'en composer une qui la rendroit moins inflammable, en divisant sa force par quelque mélanges spiritueux qui ne pourroit prendre feu qu'au moment qu'ils ne fussent unies ensemble; & qui rendroit son explosion ni moins prompte ni moins vive. Cela détruiroit la terreur qu'une simple étincelle ou quelque autre feu donne souvent à tout l'équipage, & qui expose les vaisseaux à tant d'accidens. On est effrayé du danger qu'inspire la Sainte Barbe, qui porte au fond de cale sa destruction & fait perir tristement tant de milliers d'hommes; je m'étonne qu'une pareille idée ne soit pas entrée dans la tête d'un Pott, d'un Margraff, d'un Shaw, d'un Macquer.\* Ils auroient pu par leurs manipulations

\* Mrs. Macquer & Baumé ont fait ensemble plus

tions trouver le secret. M. de Saint Auban ; & le Marquis de Montalembert † qui ont fait plusieurs expériences sur la poudre, feroient bien d'y travailler ; je crois que tous ceux qui ont à cœur la conservation des hommes, s'y intéressent, et celui qui aura trouvé un tel secret, aura la gloire d'avoir rendu un des plus grands services aux puissances maritimes,

---

## L E T T R E.

Du Roi de PRUSSE au Général ZIETEN.

**M**ON cher Général Zieten ; ce sera sans doute un grand plaisir pour moi de voir à la prochaine revue ; un général qui s'est si bien distingué dans mon service à la tête du Régiment qui lui est confié. Je consens volontiers que vous paroissiez en simple péliste sans couverture plus de 2000 Expériences chimiques & plus de 10000 accessoires, qui ont été l'objet de beaucoup de Memoires lus à l'Academie Royal des Sciences.

† M. le Marquis de Montalembert vient de fixer sa reputation par sa fortification perpendiculaire ouvrage de génie & de nouvelle invention. . . .

ture de Tigre & sans Aigles. Mais s'il faisoit un tems trop froid, je vous conjure de ménager votre santé, & de ne point venir à la place d'armes, je ne veux point qu'un excès de zèle vous attire quelque incomodité ou vous soit nuisible. Quand on a servi comme vous, aussi longtems & avec autant de gloire, il est permis d'user des prerogatives que les Romains accordoient autrefois à leurs vétérans. C'est le conseil de votre ami & affectionné Roi.

FREDERIC.

\*\* Le Général Zieten, a joué sur la Scene du Monde le rôle le plus beau. \* Il n'a jamais cherché qu'à obtenir par ses services & sa bonne conduite, le commandement des corps d'armées qui lui ont été confiées: sa noble ambition a été de servir sa patrie sans intérêt, & il a la satisfaction heureuse pour un viellard, de sentir qu'il se doit tout à lui même, & qu'il n'a pas à rougir de sa fortune, & d'effuyer le reproche humiliant du public, d'être parvenu sans mérite. Ceux qui le connoissent personnellement savent, que sa vie a été frugale, sobre, active, & ses moeurs pures, qu'il a donné le moins de son tems aux plaisirs,

\* On peut lui donner le surnom de Catinat de la Prusse.

plaisirs, le seul qu'il ait perdu n'a été que pour se delasser l'Esprit.

Les maximes & la conduite d'un Zieten & d'autres Héros qui lui ressembtent doivent servir de modèle au jeune militaire qui brule de la noble ambition d'exceller dans sa profession, si ses services l'élèvent au commandement, il doit faire la guerre aux ennemis de l'Etat, suivant les Loix d'une Nation policée, & avec le moins d'injustice possible ; & ne point imiter les généraux incendiaires & meurtriers donc l'histoire est souillé : une pareille conduite lui assurera l'estime des honnêtes gens & de la posterité. Cette gloire vaut mieux pour un homme qui pense, que les richesses que tant de militaires acquièrent injustement. Qu'il soit bien persuadé que c'est le travail, la bonne conduite le talent & les vertus qui forme le bon général ; qui lui donne la confiance du Roi, & l'amour de la Nation ; que tout homme frivole, voluptueux, inappliqué, est rarement un homme supérieur.

Une cause principale des malheurs d'un Etat, c'est que si la flatterie, le mensonge, l'ambition, l'intérêt, la haine, la passion, environnent le trône, & que le monarque n'ait pas des yeux d'aigles pour lire au fond des coeurs, sa position est bien malheureuse, surtout si des guerres surviennent :



viennent : les assassins des Nations sont les plus criminels des hommes, & s'il n'y avoit point d'Enfer, il faudroit, comme le dit Diderot, en inventer un, pour ceux qui osent mentir aux Ministres & aux Souverains.

---

### L E T T R E.

A M. le Général LESCHWITZ.

**L**ES services importants que vous m'avez rendus pendant la dernière guerre ne sont point sorti de ma Mémoire ; & j'attendois impatiemment de pouvoir vous récompenser : je n'ai pu le faire jusqu'à cet instant. Allez prendre possession des terres donc vous trouverez le brevet ci-joint.\*

FREDERIC.

\* C'étoit pour 200000 Ecus de terres, échu au Roi qui lui étoient reversibles, comme Domaine de la Couronne.

LETTRE.

## L E T T R E.

Du Prince de PRUSSE au Prince d'ALBANIO.

Monfieur,

**T**outes vos Lettres m'ont été fidèlement remifes, cefsez donc vos plaintes & de vous tourmenter l'esprit comme vous faites. Je ne vous abandonnerai jamais, au contraire je vous continuerai ma protection, & mon amitié qu vous en ayez befoin. Je fouhaite qu'elle puiſſe contribuer a toute votre félicité.

Vous pouvez également faire part à Mad. la Caſtellane de Polock Oginskis, & à ſon fils Xavier, de l'intérêt que je prendrai toujours à tout ce qui les regarde, foyez tranquille, procurez vous la fanté, & comptés ſur ma *bienveillance*, & *l'eſtime* avec laqu'elle je ſuis votre affectonné ami.

FREDERIC GUILLAUME.

Au même.

**J**E vous suis bien obligé, Monsieur . . . de l'envoy de la Lettre gracieuse donc sa Majesté s'explique en vers vous, comme j'ignore jusqu'à present les projets de sa Majesté \* à votre sujet, je ne saurai donner de conseil à cet égard, si non, de vous engager en rien sans consulter murement vos intérêts, & votre véritable avantage; quand je serai mieux informé de quoi il s'agit, j'aurai le plaisir de vous parler plus au long sur cet article, j'espère que votre indisposition n'aura point de suite & que l'art du Sr. Babilis vous remettra bientôt sur pied.

Il m'est fort agréable d'apprendre que la Comtesse Ogenisky, & Castelane de Polock, est satisfaite de ma Reponse, que serai charmé qu'elle fasse l'effet que nous désirons & qu'elle passe l'hyver chez nous.

Adieu, Monsieur, vivez heureux, & croyez moi sincèrement votre ami.

FREDERIC GUILLAUME.

Berlin, 17 Septembre, 1776.

\* Le Roi de Pologne.

Le

\*\* Le Prince Castriotto d'Albanie, est le onzième petit fils du grand Scandeberg : la dernière guerre des Turcs avec les Russes firent ses malheurs. On rapporte que c'est un Esprit Misanthrope, mais un excellent Poëte Italien; j'ai quelques Chansons qu'il a faites, les deux suivantes ne déplairont pas aux Dames.

CANZONETTA AMOROSA.

À GELTRUDE.

1.

Se vuol farmi la Fortuna  
Più infelice, che non Sono  
Ogni danna le perdonno  
Nè di più mi lagnero.

2.

Se dovessi ancor morire  
Morirò Cassi costante  
Che Morendo fido amante  
Il mio amor non cangierò !

3.

Di Geltrude il caro nome  
Ira l'ingiurie della sorte,  
Ira glórrori della morte  
Sarà il nome che dirò ?

4.

Se constanza così bella  
Se un ancor così perfetto  
Tu per me conservi in petto  
Io Geltrude non lo sò.

C c 2

CAN-



CANZONETTA.

A GELTRUDÈ.

1.

Per pietà del mio dolore  
Torna; torna a questo core  
Non lasciarmi . . . O Dio così !

2.

Vado errando e non sò dove  
Per farnami mille prove  
Vo facendo tutto il dì !

3.

Magià vedo benchè absente  
Che t'ò sempre . . . O Dio presente  
Che di te mi parla il cor !

4.

Per pietà del mio tormento  
Torna, torna, e son contento  
Di morir ma per tuo amor !

A capo.

LETTERE.

## L E T T R E.

Du Prince de PRUSSE à Mr. le Comte de  
CERNOWICH.

Monsieur le Comte de Cernowich,

**J'**AI reçu & lu avec un vrai plaisir les deux Lettres que vous m'avez adressées, je trouve les idées du Prince d'Albanie sur les gouvernemens, très justes & conforme aux idées des écrivains les plus célèbres qui ont traité ce sujet. Le catechisme de Prince, contient des principes que tout souverain devoit connoître & pratiquer. Je trouve aussi fort justes les idées sur les flatteurs. Pour ce qui regarde les femmes, il est fort à presumer que les affaires du Prince iront très mal, s'il est foible & qu'il se laisse gouverner par elles; mais ce ne sont pas les femmes seules qui devoient être responsables du mal qui en arrivera, la foiblesse du Prince en sera toujours la première cause, si ce ne sont pas les femmes qui le menent, ne pourra-t-il pas, s'il est conduit par une fausse ambition, se laisser gouverner de la même manière par ses Ministres, qui feront le malheur de l'Etat pour servir leur intérêt particulier? qui empêche qu'un Prince  
ferme

ferme qui remplit le mieux possible les devoirs de son état, ne puisse aimer les femmes, il n'en fera pas moins un grand homme pour cela, si le sort le favorise assez pour lui fournir les occasions de mériter ce titre. La tendresse avec laquelle Henri IV. aimoit le Sexe, ne la point privé du surnom de Grand : Philippe d'Orléans, Regent de France pourroit en être un autre exemple, & on pourroit encore citer plusieurs autres Héros Anciens & Modernes. N'interdisons pas l'amour aux Princes qui en goûtent les douceurs, & qui savent en même tems être en garde contre leurs foiblesses ; il est bon que les hommes qui ont dans leurs mains la destinée de tant d'autres hommes, soient pleins de sensibilité mais il faut qu'ils sachent se mettre au dessus de ce sentiment lorsqu'ils y sont engagés par quelques malheureuses circonstances ; cela ne m'empêche pas de trouver un peu Turque la conduite de votre Mahomet Second. L'étendue que le Prince d'Albanie donne à sa Lettre par rapport à l'article des femmes, m'oblige d'y régler ma Réponse. Quand à ce qu'il dit du militaire, je réponds que je suis né soldat, à l'occasion on verra si je puis être général.\* J'espère que votre ar-  
rivée

\* Cette occasion s'est présentée dans la guerre de la succession de la Bavière ; il est allé au delà des  
Espe-

arrivée à Potsdam me procurera l'occasion de vous assurer de la sincérité avec laquelle je serai toujours ; votre affectionné

FREDERIC GUILLAUME,

Prince de PRUSSE.

E X T R A I T

D'une Lettre de l'Imperatrice des RUSSIES.

1766.

**S**I vous étiez ici, il n'y auroit d'autre distance entre vous & moi qu'une petite table ; mes ordonnances relativement au clergé n'ont en pour but que de les débarrasser des soins du temporel, pour que n'étant plus occupé dorénavant que du spirituel,

Esperances qu'il donnoit de ses talens militaires. Le Roi en fut si satisfait, que les Gazette ont rapporté le compliment que la Roi lui a fait.



spirituel, il puissent paroître plus respectables aux yeux des peuples. \*

Ne me nommez plus, je vous prie ; le nom de Montesquieu, parce qu'il m'arrache des soupirs, s'il vivoit encore, je lui aurois fait des propositions. Mais il m'auroit refusé : son Livre est le vrai bréviaire des souverains. J'entends de ceux qui ont le sens commun.

Le Roi de Prusse ; ce grand Prince, mon ami & mon allié, m'écrit des Lettres dont chaque mot & chaque ligne mériteroient d'être imprimés ; mais il n'est pas encore tems pour cela. Nous traitons de nos affaires tout haut, parce que nous ne faisons point usage des fausses finesses, qui gouvernent dans les autres cours.

C'est avec raison que vous pouvez avoir été surpris des manifestes, mais vous n'avez pas apparemment réfléchi que je parlois à des Russes, & non pas à des Anglois : pour vous contenter j'ose vous promettre que vous n'en verrez plus de ma façon.

CATHERINE.

\* Il seroit à souhaiter que d'autres puissances publiassent de pareilles ordonnances, l'Etat aussi bien que le peuple s'en trouveroit mieux.

Celui

\* \* Celui qui se croiroit capable d'élever un Prince & que l'on chargeroit de cette pénible tâche ; & si ce Prince parvenoit un jour à monter sur le trône, il devroit placer sous le dais les oeuvres de Marc-Aurele & de Montesquieu, & l'environner des portraits des législateurs qui par leurs écrits, ont travaillés à la félicité des Nations. Son Ministre & sa Cour, sauroient pourquoi ces grands hommes sont autour de lui : peut-être que cela pourroient aussi en imposer aux courtisans vils & rampans, [car il y en a toujours quelques uns dans la multitude] qui abusant de la faveur trompent la crédulité d'un Prince foible ; & perdent leur tems en l'amusant par des historiettes en phrases brillantes & masquées. Mais un Prince qui a de la tête & qui s'applique à la science du gouvernement, qu'il doit préférer à toutes les autres, ne se laisse pas corrompre, parce que son ame est supérieur à l'adulation. L'histoire ne nous fournit qu'un petit nombre de souverains qui ont bien gouverné ; mais il y en a beaucoup qui n'ont suivi, et ne suivent que l'opinion du Ministre qui se met quelque fois à la place de l'état.

On devroit graver en Lettres d'or sur tous les Palais des Rois, la maxime suivante de Marc-Aurele, qui se sentit assez de force & assez animé pour le bien, pour oser dire au préfet du pré-

toire. “ Je vous donne cette épée pour me de-  
 “ fendre tant que je serai le Ministre & l’ob-  
 “ servateur des Loix, mais je vous ordonne de  
 “ la tourner contre moi, si j’oublie que mon  
 “ devoir est de faire naître la félicité pu-  
 “ blique.”

Un principe incontestable & qui fait les bons Rois, c’est que l’intérêt public doit être la mesure des Loix du Monarque, mais croire que les souverains n’ont d’autre règle qui leur volonté, c’est une erreur grossière, & qui procède de l’ignorance ; elle fait les tyrans.

Cette tyrannie est souvent imperceptible : c’est un hydre qui prend plusieurs formes, & détruit les Empires, sur tout, lorsque l’oubli des devoirs religieux & moraux sont entièrement banni du cœur des Ministres, qui sacrifient la gloire de la Patrie au faste personnel ; que les peuples dupes de leurs vices déguisés en vertus, ont le malheur d’être gouvernés par des ames vénales ; alors l’état doit perdre sa dignité, fut il même le plus puissant.

Il nous manque un livre, qui feroit voir l’influence qu’une Education bornée à sur le sort des gouvernemens. Peut-être qu’un jour ce livre paroitra.

LET T R E.

## L E T T R E.

De l'Impératrice des Russies, à l'Academie Royale des Sciences de Berlin.

le 4 Mars, 1768.

Messieurs de l'Academie de Prusse.

**J'**AI tâché de remplir les devoirs de mon état & n'ai pas cru avoir rien fait qui me rendit digne du titre que vous me donnez dans votre Lettre du 21 de Janvier, sous les auspices d'un Roi, doué d'un esprit si sublime, si éclairé & environné de tant de gloire. Vous êtes accoutumés à juger des hommes & des choses sans préjugés & sans illusion. Vous ne voyez en moi que la personne même, & néanmoins vous me qualifiez de votre associée. Flattée de ce témoignage de votre estime, je veux bien l'accepter. Cependant Messieurs, la Science se borne à savoir que tous les hommes sont mes Freres. J'employerai toute ma vie à régler mes actions sur ce principe. Si jusqu'à présent j'ai réussi dans quelque entreprise il ne faut en attribuer le succès qu'au sentiment de cette vérité. Au



reste, je souhaite, Messieurs, que vos travaux puissent être utile aux Sciences, aux arts, & sur tout à l'Academie, & je serai charmée de trouver souvent les occasions de donner à ses membres des marques de mon estime.

CATHERINE.

P. S. Je joins à cette Lettre deux cartes géographiques très exactes, l'une du cours du Volga, depuis la ville de *Twer*; j'usqu'à la mer Caspienne; & l'autre de cette mer. J'espère Messieurs, quelles vous feront plaisir.\*

---

L'Academie de Berlin a temoignée sa reconnoissance & sa vénération à S. M. l'Impératrice des Russies, par la Reponse suivante; & lui demande la permission de lui envoyer la collection de ses Memoires.

Madame,

**P**Arvenus au comble de nos vœux, nous ferons à jamais pénétrés de reconnoissance de la  
faveur

\* La premiere est un Atlas in folio de 47 cartes; & sur la 26 me on trouve écrit de la main de sa M. Imperiale ces mots. *Depuis la ville de Twer, j'usqu'à cet endroit, (Gozod Cahelurcab.) cette carte a été verifiée sous mes yeux et en partie par moi même.*

faveur signalée que votre Majesté Impériale, vient de nous accorder & des temoignages précieux de son Auguste bienveillance; donc elle a daignée l'accompagner. Nous transmettons à nos derniers neveux cette brillante Epoque avec toutes les circonstances qui peuvent en conserver l'éclat et le souvenir. Que ne pouvons nous, Madame, presenter nous même à votre Majesté Impériale, nos profonds hommages, & aller au pied de son Trône la proclamer tout d'une voix notre associée. Qu'il nous soit au moins permis d'y placer la Collections des Memoires de notre Academie que nous allons former incessamment, & faire parvenir à sa glorieuse destination.

Nous rendons de très humbles grâces à V. M. des cartes qu'elle a bien voulu joindre à sa gracieuse réponse. En parcourant de l'oeil les Contrées qu'elles representent, nous partageons en idée le bonheur donc les habitans ont jouï, en voyant leur Auguste souveraine y marquer elle même tous ses pas par les traits ineffaçables de sa sagesse & de sa bonté, vertus seules propres à faire des Puissances de la terre les vivantes images de la Puissance suprême.

Nous sommes dans les sentimens de la plus haute vénération & d'une immortelle gratitude. &c.

LETTRE.

## L E T T R E.

De l'Impératrice des RUSSIES à Mad. DENIS.

**J**E viens d'apprendre, Madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux que Mr. votre oncle vous a laissé, cette Bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans se souvenir que ce grand homme sçût inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits ; même ceux de pur agrément, respirent, parce que son âme en étoit profondément pénétrée, personne avant lui n'écrivit comme lui ; il servira d'exemple & d'éveil à la race future. Il faudroit unir le génie & la Philosophie aux connoissances & à l'agrément, en un mot, être Mr. de Voltaire pour l'égalier. Si j'ai partagé avec toute l'Europe votre regret, Madame, sur la perte de cet homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnoissance que je dois à ses écrits ; je suis sans doute très sensible à l'estime & à la confiance que vous me marquez, il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille, la noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentimens à votre égard.

J'ai

J'ai chargé Mr. Grim de vous en remettre quelques foibles témoignages dont je vous prie de faire usage \*

Signé CATHERINE.

Du 15 Octobre, 1778.

---

L E T T R E.

Du Roi de SUEDE au Comte d'OSTEIN.

En 1773.

Monsieur le Comte,

**J**E vous appelle à la tête de mon sénat pour mon conseil & pour mon guide ; si j'avois connu dans mon Royaume un homme qui eut plus de lumiere & plus de vertus, j'aurois respecté votre repos ; mais le Ciel en créant les hommes de Génie, les destine en même tems & les devoue au bien public. J'ai fait mon devoir, faites le votre. J'ai voulu montrer à toute la nation

\* C'étoit 150000 livres pour la Bibliothèque & des fourrures de la plus grande beauté.



nation & à toute l'Europe que je veux environner  
mon Trône de l'éclat que les vertus repandent.  
Si vous refusez plus longtems de vous rendre à  
mes vœux, & à ceux de mon Peuple, je vous en  
rendrai responsable à la nation, & à la Posterité.

GUSTAVE.

## L E T T R E.

Du Roi de SUEDE, à Mr. SEDAINE.

Stockholm, 28 Novembre, 1775.

Monsieur Sédaine,

J'AI rélu avec le même plaisir, et sur tout avec  
le même intérêt votre Drame de *Maillard*, que  
vous m'avez envoyé. Les Principes de Pa-  
triotisme dont il est rempli, ne peuvent qu'in-  
teresser vivement ceux qui savent ce que le mot  
de *Patrie* inspire, & surtout ceux qui ont vu la  
leur approcher de bien près de l'Etat déplora-  
ble où se trouvoit la France du tems de *Mail-  
lard*, & de Charles V. ne peuvent lire qu'avec at-  
tendrissement, les tableaux effrayans & pathétiques  
des

des desordres civils qui remplissent votre pièce. L'héroïque vertu de *Maillard*, opposée à la perfidie de son rival, en élevant son ame m'a fait le plaisir que j'attends d'une Tragédie; voilà l'effet que fit sur moi votre pièce, à la première lecture que vous m'en fites à Paris; & celui qu'elle na cessée de faire sur moi depuis J'ai ordonné à mon ambassadeur de vous temoigner le gré que je vous ai su de m'envoyer le manuscrit. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ai, Monsieur Sédaine, en sa Sainte garde.

GUSTAVE.

---

## L E T T R E.

De Mr. TURGOT, Controleur Général des Finances à Mr. L'Abbé BOSSUT.

Versailles, le 1 Octobre, 1775.

**I**L seroit difficile, Monsieur, de compter les differens genres de travaux, dont l'avantage de l'Etat prescrit à l'administration de s'occuper essentiellement, & dont le succès ne peut être fondé que sur la perfection de l'art de modifier

E e

ou

ou de diriger l'action & le cours des eaux; opposer des digues à l'impetuosité de la mer, conquérir sur elle des terrains nouveaux, garantir de ses ravages ceux qu'elle menace d'engloutir, creuser des ports; empêcher les anciens de se combler par le dégat de la mer, ou par ceux des rivières qui s'y jettent; donner autant, qu'il est possible, aux torrens et aux fleuves un lit certain, & défendre les campagnes des inondations; assurer & perfectionner la navigation des rivières déjà navigable, celles qui ne le font pas, réunir les rivières & les mers par des canaux de communication, féconder les terres arides en y conduisant l'eau dont elles manquent; ouvrir ailleurs des écoulemens aux-eaux qui infectent l'air par leur séjour, substituer aux moulins qui noient les prairies des usines mieux étendues: quelle foule d'entreprises utiles s'offrent à l'industrie des particuliers & au soin de l'administration? quels bien n'en doivent pas résulter un jour pour les sujets et pour l'Etat!

Le Roi, qui désire vivement de procurer à ses peuples tous ces avantages, se propose de faire suivre avec la plus grande activité les ouvrages déjà commencés en ce genre & de les multiplier autant qu'il sera possible; chargé de l'exécution de ses vues. Je ne dissimule pas l'obstacle qui y met l'imperfection, ou est jusqu'ici la science  
des

des mouvemens des fluides nécessaires pour les diriger, & sur tout l'espèce de séparation qui se trouve encore dans cette science entre la speculation & la pratique. Des génies du premier ordre ont établi des Théories profondes, mais ces Théories sont trop peu applicable à la pratique, trop peu connue de la plus grande partie des hommes d'art qui ont à operer. Ceux ci sont dans le plus grand nombre de cas, réduits à travailler d'après des principes précaires, qui ont besoin le plus souvent d'être modifiés par une sorte de tâtonnement fondé sur la seule routine.

Il est donc nécessaire pour être en état de projeter & d'exécuter avec sûreté, & pour n'être pas exposé à tomber dans des erreurs ruineuses, de travailler à perfectionner l'art même, à en repandre la connoissance, à former un grand nombre d'artistes, qui réunissent à l'étude des vrais principes de la théorie, le secours de l'expérience, qui sachent les concilier ou les suppléer l'un par l'autre, & en tirer des regles sûres pour operer avec succès et vaincre les difficultés.

J'ai cru ne pouvoir mieux atteindre ce but qu'un établissement public, où les jeunes gens puissent s'instruire également dans la théorie & dans la pratique.



Le succès de vos ouvrages sur l'hydraulique & le suffrages que les plus célèbres géomètres de l'Europe leur ont accordé, ont déterminé le Roi à vous choisir pour vous charger de cette enseignement.

L'intention de S. M. est donc, Monsieur, que vous donniez chaque année, à commencer au mois de Novembre prochain, un cours public d'hydraulique dans une salle qui vous sera indiquée à cet effet. Vous publierez un programme ou vous marquerez l'ordre, le nombre, l'heure & la durée de vos leçons.

Je serai souvent dans le cas de vous consulter sur la capacité des sujets qui auront suivi votre cours, & j'espère que vous voudrez bien, en rendre compte avec l'intégrité et le zèle qu'on vous connoît depuis longtems.

Je suis avec toute l'estime possible, Monsieur, votre très obéissant serviteur\*.

TURGOT.

\* C'est une chose rare de voir un Ministre parler avec éloquence, & entrer dans des d'étails étendus sur des sciences abstruses,

LETTRE.

## L E T T R E.

\* Du Comte de St. GERMAIN, à son ami intime  
L'Abbé DUBOIS, Aumonier du Cardinal de  
Rohan à Cernay en Alsace.

Le 24 Decembre 1774.

**J**AI l'honneur de vous écrire sur de mauvais papier, parce que la pauvreté m'accable & qu'il me reste pas de quoi en avoir de meilleur, j'ai effuyé une banqueroute de plus de 100000 écus, & je me vois dans toute l'étendue du terme, le plus pauvre des hermites. Mr. de Blossette Ministre du Roi à Copenhague, m'a jeté dans cet abîme. J'ai malheureusement pris confiance dans un homme qu'il m'avoit très singulièrement recommandé, & au frere duquel j'avois fais la fortune. Enfin la Providence la voulu; ses jugemens sont justes, & je mets toutes ma confiance en elle. J'ai commencé par payer tout ce que je dois, & tout sera payé dans le courant de Janvier ou au commencement de Fevrier, ensuite j'ai payé & renvoyés mes domes-

\* Nous donnons cette Lettre tel quelle nous a été communiquée.

domestiques. Mais alors quel spectacle douloureux et respectable ? tous vouloit rester a mon service pour rien. C'a été mon plus grand déchirement de coeur ; heureusement ma pauvre femme supporte ce désastre avec une patience est une resignation héroïque : Eh ! qu'elle est respectable à mes yeux & devant Dieu ! le digne Major me propose de prier le Cardinal de Bernis, d'écrire au Cardinal de Rohan ; vous connoissez les grands, & les gens en place. Je réfléchirai sur tout cela quand ma tête sera un peu plus tranquille. Vous voyez que j'avois bien des raisons de ne pas aller à *Saverne*. Mon malheur s'annonçoit depuis l'été, il doit m'excuser auprès du Cardinal. Je lui écrit une Lettre de nouvelle année, & j'y touche légèrement cet article. Mais faites le valoir convenablement. Mille complimens à votre frere, je lui écrirai dès que je pourrai, je vous souhaite à lui et à l'autre, mille bonheurs, & ce que vous pouvez desirer. Qu'est ce que la vie de l'homme sur cette malheureuse terre ? Peines & malheurs, la Religion seule et la vertu, peuvent adoucir un peu nos maux. Vous connoissez la sincerité de tous les sentimens tendres, & distingués que je vous ai voué pour la vie.

Pourriez vous procurer une bonne condition, à la femme de chambre de ma femme ? Elle a  
avec

avec elle un petit garçon de 7 à huit ans qu'il faudroit aussi nourrir. C'est une très digne femme je lui donnois par année 222 livres, & je nourrissois et logeais son enfant. Si vous pouvez l'aider vous ferez une grande charité, & vous m'obligerez infiniment.

\* \* Le Regiment de Royal Alsace furent touché de son sort ; & se cottiferent pour lui faire un état : le Ministre de la guerre leur fit dire que cela ne pourroit avoir lieu en leur annonçant que le Roi lui feroit une pension de 10000 livres, il n'y avoit pas longtems que le Ministre avoit mis sous les yeux du Roi des manuscrits sur la guerre que le Comte de St. Germain lui avoit envoyé.

Après la mort du Marechal Du Mys ; le Roi le nomma Secrétaire de la guerre ; ce fut Mr. Dubois, frere de l'Abbé qui vint lui annoncer, le Comte étoit dans son jardin ; il s'est écrié est-ce qu'on pense encore à moi !

LETTRE.



## L E T T R E.

À Monsieur de KIAU ; Lieutenant Général des  
Armées du Roi de PRUSSE.

Monsieur,

**S**IL est vrai que les hommes deviennent sourds auprès des cataractes du Nil, le tout revient assez aux raisons qui d'ailleurs détruisent l'organe de l'ouïe : le bruit fort et continue des chûtes d'eau cause, sans doute, ce phénomène, sur tout si le timpan crevé par la vibration de l'air ou par une, percussion trop répétée ; à l'occasion de l'ouïe ou de l'empêchement à ce sens, je crois que le timpan n'est l'organe immédiate de Louïe, & qu'exactement on pourroit s'en passer : il est prouvé d'ailleurs, que le nerf accoustique a de la connexion avec le nerf de la machoire qui tient au dents. Un sourd qui ferreroit le manche d'un violon avec les dents, en entendroit les sons très parfaitement. Imaginons un conduit général de fil d'argent, qui aboutisse à tous les instrumens d'un orchestre, & à force de raffiner, on réussira peut-être à se persuader que les plus grand sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre.

Je suis, &c. &c.

D——.

REPONSE.

## R E P O N S E.

De M. VOLTAIRE au Comte de HODITZ de Roswalde, qui lui avoit envoyé la Description de ses Domaines.

**J'**AI reçu la Lettre donc vous m'avez honoré avec la description enchantée de vos domaines; le peu de bien que j'ai fait sur mes terres ne peut être comparé au votre, je n'ai point bati de ville pour des nains, les réunir en société; leur assurer du pain pendant leur vie est un trait de bienfaisance qui vous appartient. Je n'ai que des louanges à vous donner pour le bien que vous faites; agréez les sentimens de reconnaissance du vieillard de Ferney.\*

\* Ceux qui ne connoissent pas le Comte de Hoditz de Roswalde, qui a fait de ses terres un lieu de délices, liront avec plaisir la note suivante sur ce seigneur, qui merite plus que personne le titre d'homme singulier.

Après avoir quitté les dignités & les charges; il s'est retiré dans ses terres pour y jouir de la société de ses amis, & faire le bonheur de ses sujets.

Tous ces Païsans savent la Mythologie & l'Histoire il a des champs Elisées, des Aruspices, des

Temples, des Dieux, qu'il consulte dans tous les événemens qui concerne la Déesse de Roswal ; il entretient un Théâtre, les Acteurs sont dressés par lui ; il est l'auteur des pieces que l'on y represente. Il a fait ériger dans ses jardins plusieurs monumens qui méritent d'être vus : le Roi de Prusse & toute la famille de Brunswick, y ont chacun le leur mais : ce qu'il y a de plus singulier a voir sur ses terres, c'est sa ville Naine, qu'il a bati après le plan de Mildendo Liliput ; chaque Nain a sa petite demeure de Briques, cette ville à ses soldats, il les a fait manœuvrer devant le Roi, qui n'a pas dédaigné d'assister à leurs attaques. Il donna en 1774, au Roi de Prusse, une fête de sa création ; à l'issue de ses jardins il avoit fait un Mont-Vesuve, qui se presentoit dans toute son horreur, d'un côté on voyoit dans le lointain les fouilles d'Herculaneum, de l'autre la ville de Pompeya ; a l'approche de ces enchantemens, au son d'une Musique cachée aux Spectateurs, la montagne vomit son tourbillon de feu ; vulcain sort, presente la mèche au Roi, les Arbres et les contrées voisines parurent en feu, le bruit de la foudre, le rouli de la lave, les flammes du Vesuve representoit en mignature ce qu'on ne voudroit pas avoir en realité près de sa demeure.

Un gentilhomme qui se trouvoit chez lui lors de la rupture du congrès de Jokzany, lui annonça cette nouvelle ; cela m'intéresse fort peu lui repondit il, en lui remettant la Lettre sans la lire ; en voici une autre qui m'intéresse bien autrement : on me mande de Bohême que mes vaches sont en chemin, qu'elles  
sont

sont belles, & que j'en serai content. Lorsque ses sujets des deux sexes sont en état de se marier, il leur donne des époux, les fait benir, & c'est un jour de fête auquel il assiste.

Roswal, est un Bourg avec un chateau dans le Cercle de Perau incorporé à la Silisie, il renferme plus de 200 petits villages.

## LE ESTTRE.

À Monsieur le Bas.

1774;

Monsieur,

J'AI reçu votre dernier chef-d'oeuvre, \* & je n'ai pu me lasser d'y admirer cette multitude de figures & la beauté de l'ensemble, si des tableaux de Vernet restent en France, vos estampes les font passer dans les quatre parties du monde. Je ne connois point d'invention plus utile aux beaux arts que la gravure, qui multiplie les copies des peintres & procure du plaisir aux Russes comme aux Indiens.

\* C'est l'estampe d'une foire.



J'ai dans ma retraite toujours entendu parler avec succès de votre gloire, votre estampe me fait regretter de n'être à portée de voir le tableau. Agréez la reconnaissance de votre très-humble serviteur, &c. \*

D.

\* Il me semble que la partie la plus sublime de la peinture [lorsque la perfection & la beauté du dessein lui donne le caractère qui est de tous les tems & de tous les âges,] c'est l'historique; parce qu'elle représente un événement, une époque; donc elle fixe le tems au lieu qu'un peintre de portrait ne peut obtenir la première place. Cependant l'art du portrait est regardé comme la pierre de touche du peintre; parce qu'il est un de ceux qui flatte le plus l'amour propre, il faudroit donc le perfectionner; mais la plus part des faiseurs de portraits travaillent à la hâte; ignorent le calcul des courbes, ne savent les exprimer par des lignes, ni joindre les rapports les uns avec les autres et en faire un tout fixe. Si un peintre acquiert de la réputation pendant sa vie, on imite sa manière & on néglige les principes, & la foule des spectateurs qui les ignorent étonnés du coloris des portraits qui cachent avec tant d'art les défauts de la ressemblance; admirent le talent du peintre, qui à la fin d'un siècle a perdu sa renommée. La raison en est sensible: c'est que ceux qui se font peindre, se contentent d'être admirés de leur vivant, bien plus que de survivre à eux mêmes. Le peintre en profite, s'enrichit, & se soucie fort peu de travailler pour la postérité.

EXTRAIT.

## E X T R A I T.

D'une Lettre sur l'Empereur, &c. par Mr. de  
Rav. . . ; Ministre à sa Cour.

Vienne 1775.

**V**oilà donc, à la fin un Empereur qui apprend à tous les Monarques Catholiques comment il faut s'y prendre pour sécouer peu-à-peu le joug de l'ignorance & de la superstition, éclairer le peuple sur ses intérêts, & assurer la paix & la tranquillité des familles troublées par les moines qui veulent les gouverner, l'Empereur est ici haïs & détesté du clergé, il a presque aboli le sacrement du mariage, il veut qu'il soit soumis à l'inspection du magistrat, que toutes les questions qui pourront s'élever à cette occasion, lui appartiendront & quand l'examen en sera permis, aux Ecclesiastiques; qu'il se reserve le droit d'accorder le divorce, pour de justes raisons, que le divorce étant permis; les mariages seront Désormais plus heureux; on redoutera moins de contracter un lien qui n'enchaîne point le mari outragé; les Femmes en seront plus attentives & soumises. Il a publié une ordonnance pour veiller sur les Prédicateurs séditioneux;

ditieux ; ses vues sont aussi de prescrire le célibat des Prêtres qui sont les premiers à violer le sacrement du mariage, & à les rendre malheureux ; qu'aucune charge Ecclesiastique & politique ne sera possédée que par des gens mariés, ils voudroit encore que les Evêchés & les Cures ne fussent conférés qu'à ceux qui ont des Femmes, on dit qu'il veut faire défense de faire passer de l'argent à Rome. Mais on craint que toutes ces nouvelles Loix ne passeront pas. Qu'il faudra du tems ; la masse de la nation, n'est pas assez éclairée. Les bigots disent que si l'Empereur n'avoit pas voyage dans les païs herétiques, l'impératrice Reine ne gemiroit pas de voir son fils un incrédule de l'Eglise de Rome.

---

### L E T T R E.

De Mr. THOMAS, à M. le Baron d'ESPAIGNAC.

**J**E vous dois Monsieur de nouveaux remerciemens pour la nouvelle édition de la vie du Maréchal de Saxe, que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; vous avez ajouté un nouveau degré de perfection à un ouvrage qui étoit déjà si digne

digne de l'estime Publique ; la vie de cet homme illustre devient sous votre plume une partie intéressante de notre histoire, les militaires y trouveront des leçons, & les familles qui ont bien servi l'Etat un Monument élevé à leur gloire. Vous écrivez sur la guerre \* comme Polibe, & vous achevez de peindre un grand homme à la manière de Plutarque, par les Anecdotes et les traits particuliers de sa vie. Personne Monsieur ne vous a lu avec plus d'empressement & d'intérêt que moi, j'ai appris comme j'aurois du louer un homme célèbre, & je devois effacer le peu de lignes que j'ai osé écrire au pied de son tombeau †.

J'ai l'honneur d'être, &c.

THOMAS.

\* Si l'on considère le système de la guerre comme une machine, les modernes n'ont pas ajouté la moindre roue ni poulie à ce que les Anciens avoient imaginé. Tout ce qu'on peut dire, c'est que de nos jours un seul effort de cette machine a acquis plus de force & d'activité qu'il n'en avoit autrefois, les effets des armes de traits s'étendent à une plus longue distance qu'ils en faisoient ; il est sûr que l'expansion que communique à l'air la poudre à canon enflammée, chasse plus loin un boulet que l'élasticité d'une corde de crain, ou de boyau donc les Anciens se servoient.

† C'est l'Eloge du Marechal de Saxe, couronné par l'Académie Française.

Reflexions



### Reflexions sur la Guerre.

**L**ES Loix Militaires de l'Europe n'autorisent point à ôter la vie de propos délibéré aux prisonniers de guerre, ni à ceux qui demandent quartier ; ni à ceux qui se rendent ; moins encore aux vieillards, aux femmes, aux enfans, & en général à ceux qui ne sont ni d'un âge ni d'une profession à porter les armes, & qui n'ont d'autre part à la guerre que de se trouver dans le Païs ou dans le parti ennemi.

A plus forte raison les droits de la guerre ne s'étendent jusqu'à autoriser les outrages à l'honneur des femmes, car une telle conduite ne contribue point à notre défense, à notre sûreté, ni au maintien de nos droits, elle ne peut servir qu'à satisfaire la brutalité du soldat effrené.

Il y a néanmoins mille autres licences infames et mille sorte de rapines & d'horreurs qu'on souffre honteusement dans la guerre, les Loix dit on, doivent se faire parmi le bruit des armes ; je répons que s'il faut que les Loix civiles, les Loix des tribunaux particuliers de chaque Etat qui n'ont lieu qu'en tems de Paix viennent  
à se

à se taire, il n'en est pas de même des Loix éternelles, qui sont faites pour tous les tems pour tous les peuples, & qui sont écrites dans la nature : mais la guerre étouffe la voix de la nature ; de la justice, de la religion & de l'humanité ; elle n'enfante que des brigandages & des crimes ; avec elle marche l'effroi, la famine, & la désolation ; elle déchire l'ame des meres, des épouses, & des enfans ; elle ravage les campagnes, dépeuple les provinces, & réduit les villes en poudre ; elle épuise les Etats florissans au milieu des plus grands succès ; elle expose les vainqueurs aux tragiques revers de la fortune. Elle déprave les mœurs de toutes les nations, & fait encore plus de misérables qu'elle n'en emporte. Voilà le fruit de la guerre ; les Gazettes ne retentissent actuellement que des maux qu'elle cause sur terre & sur mer dans l'ancien & le nouveau monde, à des peuples qui devraient resserrer les liens d'une bienveillance, qui n'est déjà que trop foible, & non pas les couper.

Dans une guerre juste, il faut que la raison justificative soit très légitime, qu'elle se confonde avec le motif ; c'est-à-dire que le souverain n'entreprenne la guerre que par la nécessité ou il est de pourvoir à sa conservation, la vie des Etats & comme celles des hommes ; dans le cas

de la défense naturelle j'ai droit de tuer parce que ma vie est à moi, comme la vie de celui qui m'attaque est à lui.

Mais toute guerre est injuste dans ses causes, 1°. lors qu'on l'entreprend sans aucune raison justificative, ni motif d'utilité apparent; si tant est qu'il y ait des exemples de cette barbarie; 2°. lors qu'on attaque les autres pour son propre intérêt sans qu'ils nous aient fait de tort réel; ce sont la de vrais brigandages, \* 3°. lors qu'on a des motifs fondés sur des causes justificatives spécieuses, mais qui bien examinées sont réellement illégitimes; 4°. lors qu'on a de bonnes raisons justificatives on entreprend la guerre par des motifs qui n'ont aucun rapport avec le tort qu'on a reçu; comme pour acquérir de la gloire, se rendre redoutable, étendre sa domination, &c. Ces deux dernières guerres sont communes et très iniques.

Mais les plus cruelles de toutes les guerres sont les Civiles; ceux qui en sont les auteurs & les fomentent par des vues secrètes cachés au fond de leur coeur, sont très souvent les citoyens les plus dangereux de l'Etat, & si leurs projets

Voilà comment on fait la guerre aux Indes Orientales.

jets ont échoué, & qu'ils ont détruit par la tyrannie ce que la modération auroit pu conserver, tôt ou tard ils sentiront, lorsque les passions de l'ambition s'amortiront, le remord prendra la place, qui retracera à leur mémoire, & fera sentir à leur conscience alarmée, les forfaits donc ils ont été coupables. \*

\* Nous avons détaché cette reflexion d'un manuscrit : que les circonstances actuelles ne nous permettent pas encore de publier.



## N O T E S.

Voyez Page 9.

**M**R. De Miffy, né à Berlin, d'une très bonne famille originaire de France, mort à Londres, dans le mois d'Aout 1775; il cultiva toutes les branches de la Litterature ancienne & moderne. La critique sacrée étoit une des sciences à laquelle il s'étoit consacré; on connoit ses dissertations sur les trois temoins célestes. Inséré dans le Journal Britannique du Dr. Maty. Le recueil de ses fables sont piquantes à lire, il s'en étoit réservé la clef, qu'il expliquoit à ses amis; & les notes Grecques & Latines donc elles sont enrichies les rendent interessantes aux savans. J'ai lu chez lui une correspondance qu'il a eu pendant plusieurs années avec Mr. de Voltaire, il faut esperer qu'elle paroîtra un jour.

Page 13.

L'Abbe Voisenon, n'a écrit que des comédies, des Romans & des pièces fugitives; son Théâtre caractérise l'homme de cour; sa comédie, *la Coquette fixée*, fait voir qu'il savoit conduire une intrigue; et il a peint avec finesse dans ses Romans, le tableau de la société, son imagination lui a fourni des caractères originaux, ou l'Esprit a plus de part que le sentiment; mais ils existoit alors à Versailles, & ils ont

ont amusés pendant quelque tems les gens oisifs & frivoles ; on a dit que sa conversation ressembloit a un feu d'artifice continuel, parce qu'il pétillait d'Esprit ; mais qu'il manquoit de sens commun.

La meilleure Epitaphe sur ce bel Esprit ; est celle de Mr. de Voltaire.

Ici git, où plutôt frétille  
Voisenon ; Frere de Chaulieu,  
A sa Muse vive & gentille,  
Je ne dis pas un long adieu :  
Je compte aller en même lieu  
Comme cadet de la famille.

Louis XV, le fit son envoyé chez l'Evêque de Spire  
ou il a résidé quelques tems.

Page 16.

Tout les ouvrages de M. L'Abbe Dubos méritent l'attention d'un homme de Lettres, & d'un homme d'Etat ; ses Reflexions sur la Poësie, la Peinture, & la Musique ; et son histoire de la Ligne de Cambray, prouvent l'étendue de ses connoissances.

Page 20.

L'Abbé le Blanc aimait & cultivoit les beaux arts, le Roi lui donna la place de son historiographe de ses Batimens ; ses Lettres sur les Anglois, le firent connoître en Europe ; nous avons encore de lui des observations sur les ouvrages de peinture, peu  
con-

connues & qui méritent l'attention des amateurs. Sa Tragedie *Aben-Said*, sujet intéressant, fut applaudie dans sa nouveauté, mais elle manque de force & de précision ; il a aussi traduit les discours politiques de Mr. Hume.

Page 21.

Les mœurs et le mérite du Baron de Bielfield, attirèrent l'attention du Roi de Prusse qui le fixa à sa cour \* à son avènement à la Couronne ; il l'envoya à Londres avec le Comte Trufches ; de retour à Berlin, le Roi le nomma sous gouverneur de son Frere cadet, Monseigneur le Prince Ferdinand ; c'est pour son Instruction qu'il composa ses Institutions politiques, ouvrage qui ne fait pas moins d'honneur à ses connoissances qu'à son amour pour le bien public ; il y traite des différentes branches de l'Economie politique, et on trouve par tout des observations justes, jointes à la solidité des principes. Madame la Baronne de Bielfield, a publiée un 3me volume qu'elle a dédiée à l'Imperatrice des Russies : dans le dit volumeil y a une Lettre attendrissante sur la mort de son mari adressée à Mr. Formey. Pour les Comedies du Baron, elles ne sont pas soutenable au Theatre ; et il choqua la Cour en publiant ses Lettres, qui lui attirèrent des reproches, il n'étoit pas encore tems de les faire paroître ; il falloit attendre que plusieurs yeux fussent fermés, il a été pressé ; mais le public lui a l'obligation de l'avoir amusé est instruits de plusieurs anecdotes qui intéressent les âmes sensibles.

Page

\* Il naquit à Hambourg.

## Page 43.

Son Siege de Calais lui à acquis de la renommée & la gloire d'avoir retracé comme chez les Grecs, des événemens nationaux; cette Tragédie fit sa fortune, elle lui rapporta plus de 60000 livres. Le Comte d'Estain alors gouverneur de St. Domingue, la fit représenter au Cap; elle y fit fermenter au plus haut degré le zèle patriotique; non content de cela, il fit imprimer la piece à ses depens, & en fit distribuer des exemplaires a tous les habitans de l'Isle & aux Soldats.

Les autres Tragédies de M. du Belloy, qui n'ont pas eu le même succès sont, Titus, Zelmire, Gaston de Bayard, Pierre le cruel, & Gabriel de Vergi.

## Page 68.

M. de la Harpe est du petit nombre de ceux qui ont du goût; ses Eloges de Fenelon, & du Marechal de Catinat, couronnés par l'Academie Française, se lisent avec une douce sensibilité; ceux de Charles V, de Henri IV; de Racine, de la Fontaine, n'attachent pas moins; & forment un tableau varié des regnes de Louis XIV, & Louis XV; & des progrès de la perfection de la Langue; ses autres productions en vers et in prose, nous donnent une idée avantageuse de son génie dans l'art d'écrire.

## Page 89.

Ce jeune homme de Lettres n'est connu que par trois pieces qui ont concouru pour le prix de l'Académie



démie François. 1°. Priam aux pieds d'Achille ;  
2°. Epître à un célibataire, 3°. & son Discours d'un  
Negre à un Européen.

Page 90.

Mr. de Beguillet, Membre de 10 Académies, est  
particulièrement connu par ceux qui s'occupent de  
la science Economique ; il a publié sur ce sujet un  
grand nombre d'ouvrages ; & fourni beaucoup de  
morceaux intéressans pour le nouveau supplément de  
l'Encyclopedie.

Page 92.

Note sur M. Guibert.

Le Pere de M. Guibert ; Marechal de Camp &  
Prince du Saint Empire, s'est distingué dans la der-  
niere guerre ; la paix faite, le Duc de Choiseuil le  
mit à la tête d'un bureau du département de la guerre  
qui lui fut ôté par M. de Monteynard. Son fils ;  
dont il s'agit ici est un génie remuant audacieux,  
aimant les nouveautés, il plut au Duc de Choiseuil,  
qui l'envoya en Corse excercer ses talens, peu de  
tems après il fut fait Colonel avec la Croix de St.  
Louis. On vit paroître en 1772 ; son traité de Tac-  
tique qui causa la plus grande sensation en France  
comme chez l'étranger ; la préface fixa surtout l'at-  
tention du gouvernement, elle avoit été écrite avec,  
dessein ; il y examine la France, il gémit sur la re-  
volution qui s'y venoit d'operer, [1771,] sur la na-  
tion avilie ; l'inertie de son Roi ; l'attente d'un au-  
tre

tre qui retremperoit les ames \*, & leur rendroient leur dignité, le gouvernement fut allarmé de ce tableau philosophique & éloquent, la lecture de son livre avoit animé les esprits. Ses amis lui conseillèrent d'aller voyager, la Pologne, déchirée alors par la guerre civile, étoit propre à lui fournir des observations. Il ne manqua pas d'aller faire sa Cour au Roi de Prusse qui l'accueillit avec distinction, il l'admit à une audience & il eut l'honneur de conférer tête à tête avec sa Majesté, il ne resta pas longtems dans les cours qu'il visita, le Ministère de France le surveilloit de loin. Depuis son retour il a donné au public, les Eloges du Marechal de Catinat, & du Chancelier de l'Hopital; ouvrages éloquens & patriotique: sa Tragédie du Connétable de Bourbon, n'a pas eu tout le succès qu'il s'en attendoit. On rapporte que sa memoire est prodigieuse; ayant un jour parié de lire, 3 vol. in 4to. en 48 heures, il en remporta pour preuve l'Analise.

## Page III.

M. Dionis du Séjour, est Conseiller au Parlement de Paris, célèbre par ses Observations Astronomiques, auteur d'un Traité des Courbes Algebriques, des recherches sur la Gnomique; & de l'Essai sur Saturne avec l'Histoire de toutes les Comètes.

\* Expression neuve, et très énergique.

Mr. la Dixmerie est un Littérateur agréable qui n'est pas sans mérite, ses contes Philosophiques valent bien ceux de Marmontel ; il a écrit un grand nombre de Dialogues des morts, on en fait actuellement une édition, nous avons encore, de lui plusieurs ouvrages.

ANNEC-

## A N N E C D O T E S.

Sur la vie de Milord MARECHAL.

**G**EORGE KEITH Maréchal héréditaire d'Ecosse, descendant d'une maison dont la noblesse remonte à plus de 500 ans, parvenu à l'âge où l'on peut porter les armes, la Reine Anne le nomma Capitaine de ses Gardes, il se distingua par le courage à la guerre, sous Marlborough.

Il resta fidèlement attaché aux intérêts de la maison des Stuart, ils ne croyoit pas que les fautes du Pere dussent être punies dans les Enfants, vous êtes lui disoit un partisan de la maison de Hanovre, moins sévère que la justice suprême, qui fait expier le péché d'Adam à toute sa postérité. " Je le sçais, répondit-il ; mais je sçais aussi que la justice suprême est impénétrable dans ses décrets, & que la pauvre espece humaine est aussi peu faite pour les imiter que pour les comprendre." Après la mort de la Reine Anne, il voulut proclamer dans les rues de Londres, à la tête des gardes, le frere de cette Princesse, si connu depuis sous le nom de Prétendant. Les Jacobites louerent beaucoup son projet ; mais retenus par la peur, cette ennemie, dit Tacite, des grandes entreprises, ils en resterent aux éloges. In 1715, il fit prendre les armes à l'Ecosse en faveur du même Prince, & demanda des secours à la France & à



l'Espagne : personne n'ignore que cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Milord Marechal, condamné à perdre la vie par un jugement solennel du Parliament d'Angleterre, perdit au moins toutes ses dignités, & toutes ses possessions, excepté le titre de Maréchal d'Ecosse. Après avoir erré pendant plusieurs mois, ou plutôt fui de rocher en rocher, de village en village, & tâché encore, mais en vain, de ranimer le parti mourant de la maison de Stuart, il entra au service d'Espagne, avec les officiers écossois qui avoient été les compagnons de ses dangers & de ses malheurs. On lui offrit le grade de lieutenant général, il le refusa, & ne voulut que celui de Maréchal de camp. Une si rare moderation édifia beaucoup l'ambitieux Alberoni, qui de pauvre curé de Village étoit devenu ministre tout puissant de ce grand royaume. "Je supplie le Roi, (lui dit Milord Maréchal,)" d'attendre, pour me donner un grade supérieur, que je m'en sois rendu digne et capable. Rien observe l'auteur, ne le surprenoit davantage que la confiance téméraire d'un général ignorant, qui osant commander sans avoir longtems appris à obéir, paie son inéptie par ses défaites, toujours présomptueux malgré les mauvais succès, est toujours battu sans en être plus instruit.

La cour d'Espagne permit à Milord Maréchal de voyager : il habita pendant quelque tems à Avignon, où il se plaisoit beaucoup, quoiqu'il n'eut pas le bonheur d'être catholique, et fit un très-long séjour à Rome, auprès du Prétendant, qui lui donna l'ordre

l'ordre de la Jarretière; (décoration dont il n'osoit guere se parer qu'à la très petite cour de ce Prince). Au milieu de toutes ses courses, son goût pour l'Espagne l'y ramenoit toujours; il en aimoit le beau climat, et surtout en chériffoit le peuple, à qui il trouvoit un caractère de noblesse & de Franchise, d'autant plus fait pour lui plaire, que ce caractère étoit le sien; il pardonnoit aux Espagnols, en faveur de ces rares qualités, le crédit qu'ils accordoient aux prêtres & aux moines, l'inquisition sous laquelle ils gémissaient, et cette déplorable superstition qui en est la suite malheureuse. L'orsque l'Espagne fit la guerre à l'Empereur en 1733, Milord Maréchal désira d'être employé, S. M. Cath. le refusa d'abord, ne voulant que des catholiques comme elle dans les troupes destinées à cette guerre, que n'étoit pourtant pas une croisade; mais l'orsqu'il eut dit à ce monarque: " Sire, s'il ne m'est permis de servir V. M. qu'*ad honores*, je vous prie de m'accorder ma retraite," il obtint l'emploi qu'il demandoit. L'année précédente, le même Souverain l'avoit choisi pour concourir, en qualité d'officier général, au succès d'une expédition contre les Maures.

En 1745, Milord Maréchal voulut suivre le Prince Edouard en Ecosse, & même lui amener quelques troupes que la France promettoit; mais informé qu'on l'avoit rendu suspect au Prétendant, il lui écrivit, sans trahir la vérité, qu'obligé par son âge & par sa santé de renoncer au métier de la guerre, il n'avoit désormais que des vœux à faire pour lui, quoique son respect & ses sentimens fussent toujours

les

les mêmes. Il quitta en même tems le service d'Espagne. & alla s'établir à Vénise. Il y vecut dans une médiocrité que tout autre auroit appelé indigence, mais qui ne l'empêcha pas d'obtenir de ces sages republicains toute la considération que méritoient ses vertus. Les Lettres qu'il écrivit de cette ville à ses amis, étoient assaisonnées de la plaisanterie la plus philosophique. Il s'égayoit dans ces Lettres sur tout ce qui prêtoit au ridicule dans le grave pays qu'il habitoit ; il s'amusa surtout assez long tems de l'histoire lamentable d'un capucin, qui pour entrer dans l'ordre Séraphique, avoit abdiqué la place de Doge, & mourut de chagrin de n'avoir pas été élu gardien de son couvent : semblable en son malheur au fameux pere Ange de Joyeuse, qui devenu aussi capucin après avoir été Marechal de France, ne put, dit-on, survivre au desespoir de n'avoir pas été provincial de son ordre.

Cependant le Général Keith avoit quitté le service de Russie dans lequel il s'étoit distingué, pour celui du Roi de Prusse, où il acquit encore plus de gloire : il détermina Milord Marechal, son Frere, a venir habiter Berlin. Frédéric honora bientôt ce militaire philosophique de l'estime & de l'amitié les plus vraies, et le nomma son envoyé à la Cour de France. Le Roi de Prusse, qui croyoit la probité bonne à tout, même aux négociations, ou tant d'autres Rois moins éclairés que lui, l'ont jugé au moins inutile, donnoit a son sage Ministre un éloge qui les honoroit également tous deux. " J'ai tant éprouvé, disoit ce Monarque, la perfidie, l'ingratitude & la méchanceté

chanceté des hommes, que je serois peut-être excusable de ne plus croire à la vertu : le bon Milord (c'est ainsi qu'il l'appelloit toujours) m'a forcé d'y croire encore ; ce sentiment me console, & je lui en ai l'obligation. Elle lui auroit été d'autant plus nécessaire dans la position où il se trouvoit, que la Cour de France négocioit alors secrètement avec celle de Vienne ce traité d'Alliance qui a changé le Systême politique de l'Allemagne. Frédéric l'envoya en Espagne, pendant le cours de la guerre de 1756, pour un négociation dont l'objet principal étoit de procurer la paix à l'Europe. Cette négociation fut traversée par des passions plus fortes que la raison & l'équité. Le chagrin d'avoir échoué dans le bien qu'il vouloit faire à tant de nations, dégoûta tout-à-fait Milord Maréchal du métier d'Ambassadeur, comme autrefois Catinat renonça au métier d'Avocat pour avoir perdu une cause qui étoit juste.

Dans l'intervalle de ces deux ambassades, le Roi de Prusse lui avoit donné le gouvernement de Neuchâtel, qu'il n'avoit point hésité d'accepter, croyant, disoit-il ; pouvoir se tirer du peu de bien qu'il y avoit à faire dans un si petit emploi. Il se trompa, & ce ne fut pas sa faute. Des querelles Théologiques s'élevèrent dans ce pays à l'occasion d'un Ministre Protestant, que ses confrères très orthodoxes accusoient de ne pas l'être, & que le tolérant Milord vouloit soutenir contre les persécutions qu'ils lui suscitoient. La haine religieuse eut plus de force que ses charitables représentations, & même que l'autorité dont il voulut user à regret, après avoir épuisé les remon-



remontrances. Il demanda son rappel & l'obtint. Il s'agissoit dans ces violentes querelles Théologiques, d'un Ministre nommé Petit Pierre, qui, soit persuasion, soit desir de faire parler de lui, avoit prêché publiquement dans sa paroisse contre l'éternité des peines de l'Enfer.

Frédéric, allié de l'Angleterre, obtint du Roi George II. la réhabilitation de Milord Maréchal ; celui-ci fut obligé de faire un voyage dans la Grande Bretagne, pour en recueillir le fruit, qui se borna presque à la succession d'un pair d'Ecosse, dont il étoit l'héritier. Cette succession lui donna 30000 Livres de revenu. Touché de l'intérêt vif & tendre que ses compatriotes lui avoient marqué dans son dernier voyage. & du desir qu'ils témoignent de le revoir, il voulut, quelque tems après son retour en Prusse, aller finir ses jours avec eux. Mr. D'Alembert étoit alors à Berlin ; il fut témoin des adieux du grand Prince & du vertueux Milord. Tous deux s'embrassèrent les larmes aux yeux : " Souvenez-vous, (lui dit le Roi,) si vous ne vous plaisez pas en Ecosse, que vous avez ici un ami à qui vous manquerez toujours, & dont vous ferez cesser les regrets quand vous le voudrez."

Ce même Prince lui écrivit après son départ :  
 " Si j'étois une puissance maritime, j'irois vous  
 " enlever à l'Ecosse ; mais je ne puis, mon cher Mi-  
 " lord, vous tendre que les bras de l'Amitié : ve-  
 " nez vivre auprès d'elle & vous jeter dans son  
 " sein." Les souhaits du Monarque furent bientôt  
 remplis,

remplis, Milord Maréchal, plus que septuagénaire, ne trouva en Ecosse qu'un climat trop rude pour sa santé, il revint en Prusse. Frédéric lui fit bâtir dans le Fauxbourg de Potsdam, une maison agréable & commode, d'où il pouvoit aller par le jardin à Sans-souci. Il avoit la liberté de venir tous les jours dîner avec le Monarque ou de rester chez lui, s'il s'y trouvoit mieux. Quand il prévenoit le Roi qu'il viendrait lui faire sa cour, Frédéric l'attendoit pour se mettre à Table, avoit soin de lui donner ce qui étoit le plus à son goût, & l'envoyoit se reposer ensuite dans un appartement du château qu'il lui avoit toujours conservé. Le départ du Roi de Prusse pour la guerre de la succession de Bavière, abrégé les jours du sensible Milord : il aimoit tendrement Frédéric, & n'espéroit plus de le revoir. Deux Jours avant sa mort, \* C'est-à-dire, le 23 Mai 1778, il demanda M. Elliot, envoyé d'Angleterre à Berlin. " Je vous ai fait appeler (lui dit-il avec sa gaieté ordinaire,) parce que je trouve plaisant qu'un Ministre du Roi George reçoive les derniers soupirs d'un vieux Jacobite. D'ailleurs, vous aurez peut-être quelques commissions à me donner pour Milord Chatham ; & comme je compte le voir demain ou après, je me chargerai avec plaisir de vos dépêches." Il ordonna qu'on l'enterrât dans le cimetière sans la moindre cérémonie, et fixa les frais

I i

de

\* Les amis de ce vertueux militaire ne sont pas d'accord sur son âge à cette époque, mais Monsieur d'Alembert paroît fondé à croire qu'il avoit, alors 93 ans.

de son enterrement à environ 3 Louis de notre monnoie, “ je ne veux pas (disoit-il,) consumer à une pareille misere un argent qui sera mieux employé au soulagement des pauvres.

Après avoir peint Milord Maréchal comme un brave guerrier, un sujet fidele, un négociateur vertueux & le tendre ami d'un grand Roi, montrons en lui l'homme & le sage, plus faits encore pour intéresser : la bienfaisance, la générosité, une économie bien entendue, une extrême douceur de caractère, jointe à la haine de l'oppression, du pouvoir arbitraire & des ingrats, où du moins de l'ingratitude, l'orsqu'il n'en étoit pas l'objet, beaucoup de tolérance sur la religion, un mépris gai pour les superstitions absurdes & sans conséquence, telles étoient entr'autres, les qualités ou les vertus qui distinguoient Milord Maréchal, & dont nous allons citer quelques traits.

Une femme qu'il aimoit & qu'il respectoit, devint veuve d'un Lieutenant-Général au service du Roi de Prusse ; cet officier lui laissoit pour tout héritage deux enfans & des dettes. Milord Maréchal, penetré de sa situation, & cherchant tous les moyens de l'adoucir sans blesser sa juste délicatesse, prit la résolution, quoiqu'il n'eût aucun goût pour le mariage, d'épouser cette veuve infortunée : il lui assuroit environ 7000 Livres de douaire, dont elle devoit jouir étant mariée, comme si elle eut eût été veuve. “ Ce douaire précoce (disoit-il, est d'autant plus juste qu'avec un mari tel que je suis, elle doit jouir d'avance

vance de tous les honneurs & prérogatives du veuvage." En effet, non seulement il n'exigeoit d'elle que le simple nom de son époux ; mais il eût rejeté tout autre condition ; & quoique la société de cette femme pût lui promettre un intérieur agréable, il avoit stipulé qu'elle ne changeroit pas même de demeure, ni lui non plus : tant il craignoit de gêner la liberté réciproque de l'un & de l'autre, il auroit non pas consommé, mais contracté cet honnête & singulier mariage, si le Roi ne l'en avoit dispensé, en acquittant l'espèce de dette qu'il s'étoit imposé par un motif si noble, & que des-lors ce grand Prince regarda comme la sienne. Il satisfit les créanciers du mari, & donna à la veuve une pension honnête pour subsister avec sa famille.

Notre philosophe militaire a recueilli & nourri dans sa maison, pendant plus de 10 ans, une pauvre femme dont la misère & la vertu l'avoient sensiblement touché. Plusieurs fois par jour il demandoit, ma vieille se porte-t-elle bien ? Est-elle contente ? Ne la laisse-t-on manquer de rien ?

Il avoit tant d'éloignement du faste & tant d'ordre dans sa dépense, que jamais il ne se trouvoit hors d'état de satisfaire aux charités imprévues & pressantes. " Les dissipateurs (écrivait-il à ce sujet,) ne sont pas dignes d'être charitables : ce qu'ils consomment en vaines dépenses, est dérobé aux malheureux, souvent même à leurs créanciers ; leurs aumônes, s'ils en font, sont alors une injustice, & ils n'exercent une vertu qu'aux dépens d'une autre.



Il prenoit indifféremment ses domestiques dans toutes les nations, catholiques ou Protestans, chrétiens ou infidèles : il y eut même un tems où pas un de ceux qui le servoient n'étoit baptisé. Ce n'étoit pas un choix d'affectation, mais un concours de circonstances qui lui avoit, disoit-il, " donné sa petite horde Tartare, dont il s'accommodoit assez." Un d'eux qui venoit du Thibet, prétendoit être de la race du grand Lama, & comme ce grand Lama est le souverain pontife du Pays, Milord Maréchal appelloit ce domestique " son grand aumonier." Parmi ces étrangers venus de Tartarie ou d'ailleurs à Milord Maréchal, & qu'il nommoit " sa petite famille," se trouvoit Madem. Emété, fille d'un capitaine de Janissaires ; elle avoit été retirée, encore enfant, des ruines d'Oczakow, à la prise de cette ville par les Russes, & le Général Keith la lui avoit donnée. Milord Maréchal, qui l'avoit élevée avec soin, sentit du goût pour elle, lorsqu'elle fut parvenue à l'âge d'en inspirer. " Je suis votre esclave, (lui répondit cette jeune personne ;) " Mais si vous usez de vos droits, vous me mettrez au désespoir. Je vous aime comme le père le plus tendre, mais je n'ai pas d'autres sentimens pour vous. . . . Ne puis-je espérer de vous inspirer jamais celui que j'éprouve, (lui dit son respectable maître) " non répondit-elle avec toute la naïveté de la jeunesse & de la vertu. Dès cet instant, Milord ne l'aima plus que comme sa fille ; il lui fit faire un mariage honnête ; & lorsqu'il alloit partir en 1745 pour la guerre d'Ecosse, il lui assura 2000 écus de rente sur les biens qui lui restoisent

restoient encore dans ce royaume, quoi qu'il n'en eût pas la jouissance.

Il se brouilla avec un homme de Lettre qui vivant comme lui dans la Société intime de Frederic, étoit le frondeur éternel de toutes ses actions & de toutes ses paroles. Je ne veux pas, lui dit il, *être l'ami* d'un homme qui mange tous les jours à la table du Roi & y ramasse du fiel pour le repandre, il refusa par la même raison, de voir un officier Prussien très connu, qui honoré des graces du Monarque, & se croyant apparemment dispensé de la reconnoissance, se permettoit sur ce grand Prince des discours aussi injustes que peu mesurés. Mais ce même officier étant tombé dans la disgrâce du Roi, & devenu par là l'objet infortuné d'un délaissement général, Milord Maréchal le retira chez lui, et le consola dans l'abandon où il étoit réduit par sa faute : cet infortuné mourut quelques tems après sans rien laisser à sa famille, & le Monarque outragé a pris soin de cette famille innocente et malheureuse.

Quoique Protestant, Milord Maréchal jouissoit par donation de la Cour de Rome d'un grand nombre d'indulgences *plénieres* et perpetuelles, que ses ancêtres catholiques lui avoient laissées, & donc il faisoit part à ses amis. Quelque tems avant sa mort il en envoya douze a Mr. D'Alembert. Voici ce qu'il écrivit sur cette singuliere donation : " Je possède un trésor inestimable des Indulgences *plénieres in articulo mortis* ; avec pouvoir d'en donner à douze élus . . . Comme je vous souhaite tout bien dans

ce

ce monde et dans l'autre, je vous offre place parmi ces Elus. La donation est authentique, vive sa Sainteté ! *Amen.* “ Et dans une autre Lettre : ” le passeport que je vous ai envoyé paroît a présent une chose fort ordinaire, mais en quelque siècles d'ici ; ) si par hazard un pareil se trouve. On<sup>391</sup> le cherchera comme la façon de baptiser les enfans dans le ventre de leur mere, proposée par le bon Sterne, & qui lui semble très orthodoxe : car je ne pense pas qu'un si digne prêtre que lui ait voulu rire dans un cas si grave.”

La plus part des Livres qu'il avoit possédé dans sa jeunesse, portoient l'inscription patriotique *manus hac inimica tyrannis*, lorsqu'il entendoit raconter quelque trait frappant d'injustice, cette ame d'ailleurs si prête à pardonner, s'enflammoit, et auroit voulu excercer sur les oppresseurs la vengeance que l'humanité reclamoit contre eux.

F I N I S.



